



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TFL RESEARCH LIBRARIES



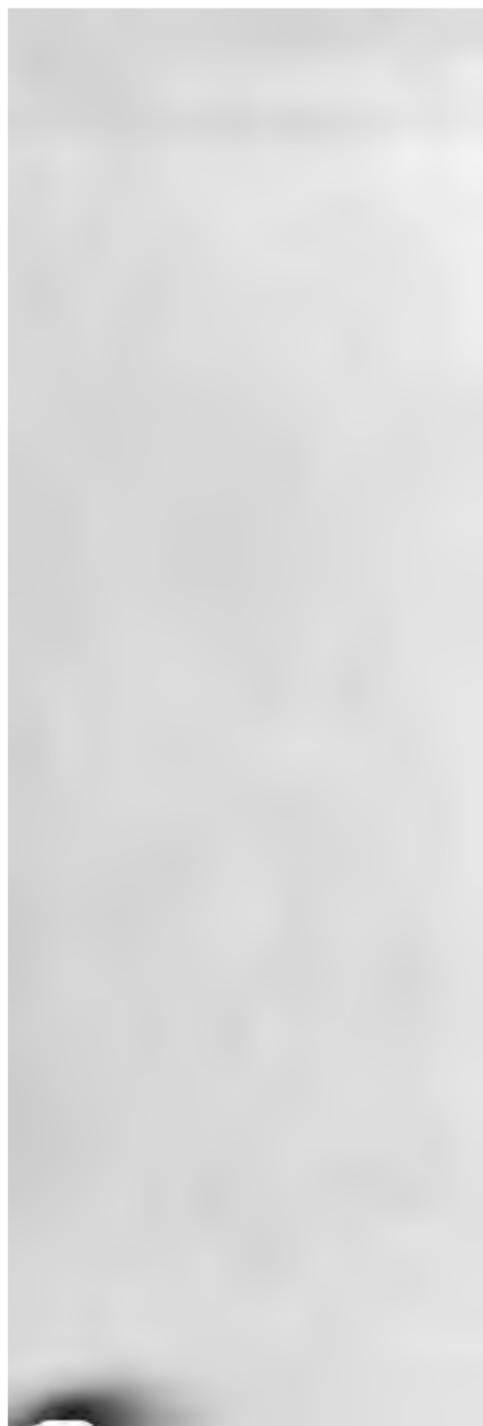
433 06823865 2





✓ 1. Atheism

Z E Y

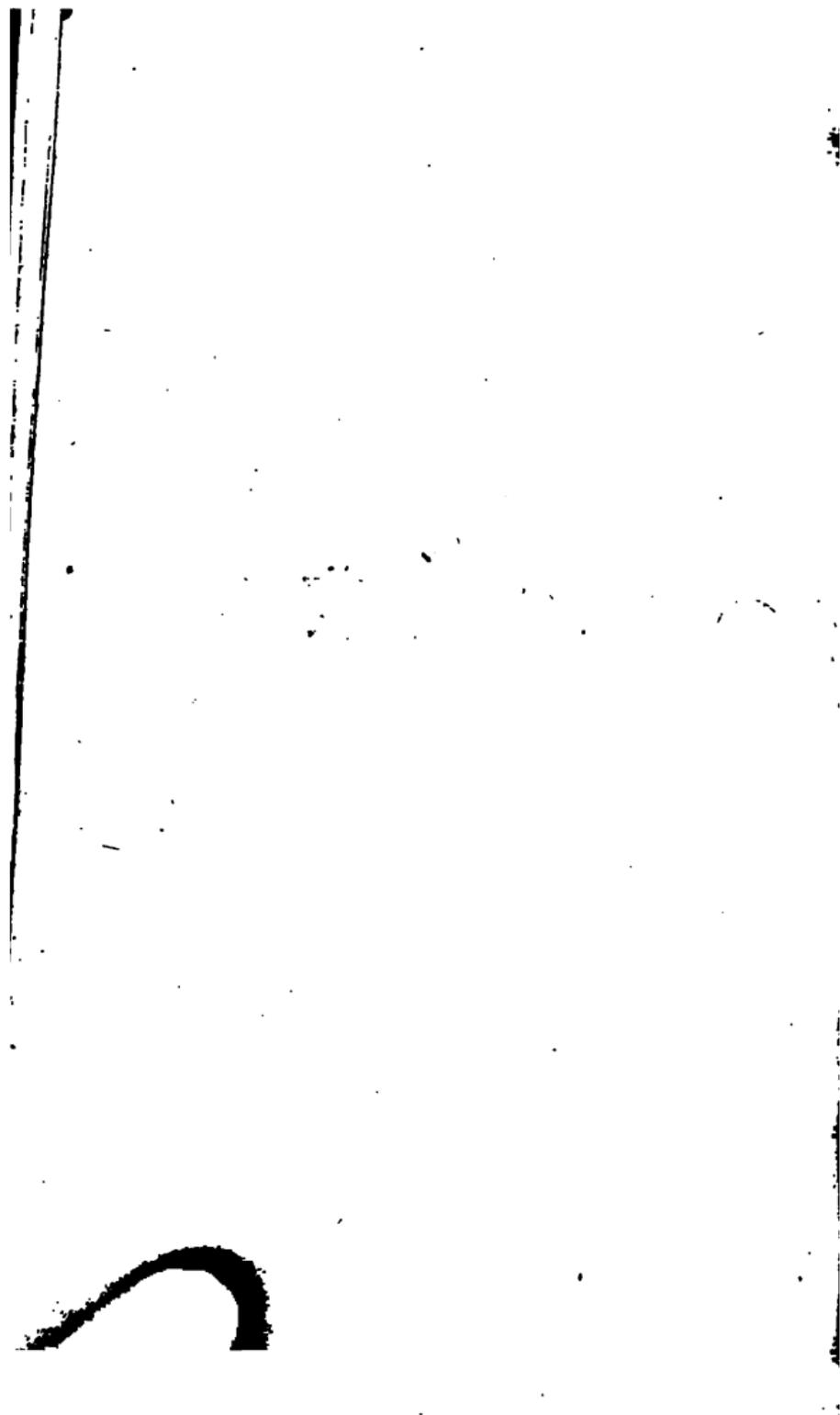


TRANSFER FROM LENOX.



LE

B O N - S E N S



1771

L E

BON-SENS

O U

IDÉES NATURELLES

OPPOSÉES AUX

IDÉES SURNATURELLES.

Par le Baron de Holbach. Paris

Handwritten note: ...

*Detexit quo dolose vaticinandi furore. Sa-
cerdotes mysteria, illis saepe ignota,
audacter publicant.*

PETRONIL SATYRICON.



A L O N D R E S .

M D C C L X X I I .

Handwritten: 41014
1V

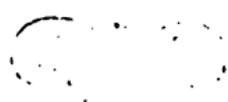
OFFICIALS

RECORDS

2110



LEONARD RARY



LEONARD RARY

LEONARD RARY

LEONARD RARY

R É F A C E.

QUAND on veut examiner de sang-froid les opinions des hommes, on est tout surpris de trouver que, dans celles même qu'ils regardent comme les plus essentielles, rien n'est si rare que de leur voir faire usage du bon sens, c'est-à-dire de cette portion de Jugement suffisante pour connoître les vérités les plus simples, pour rejeter les absurdités les plus frappantes; pour être choqué de contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la Théologie, science révérée, en tout temps, en tout Pays; par le plus grand nombre des mortels; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile, le plus indispensable au bonheur des sociétés. En effet sur peu qu'on se donne la peine de sonder les principes sur lesquels cette science prétendue s'appuie, l'on est forcé de reconnoître que ces principes, que l'on jugeoit incontestables, ne sont que des suppositions hazardées,

II P R E F A C E.

imaginées par l'ignorance , propagées par l'enthousiasme ou la mauvaise foi , adoptées par la crédulité timide , conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne , & révérees uniquement parce qu'on n'y comprend rien. Les uns , dit Montagne , font accroître au monde qu'ils croient , ce qu'ils ne croient pas ; les autres , en plus grand nombre , se le font accroire à eux mêmes , ne sachant pas pénétrer que c'est que croire.

EN un mot , quiconque daignera consulter le bon-sens sur les opinions religieuses , & portera dans cet examen l'attention que l'on donne communément aux objets qu'on présume intéressants , s'apercevra facilement que ces opinions n'ont aucuns fondemens solides ; que toute religion est un édifice en l'air ; que la Théologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en système ; qu'elle n'est qu'un long tissu de chimeres & de contradictions ; qu'elle ne présente en tout pays aux différens peuples de la terre que des Romans dépourvus de vraisemblance , dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner ;

son nom, en possession d'exciter dans tous les cœurs le respect & l'effroi, ne se trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.

LA NOTION de cet Etre sans idées, ou plutôt le mot sous lequel on le désigne, seroit une chose indifférente, si elle ne causoit des ravages sans nombre sur la terre. Prévenus de l'opinion que ce Phantôme est une réalité très intéressante pour eux, les hommes, au lieu de conclure sagement de son incompréhensibilité, qu'ils sont dispensés d'y songer, en concluent au contraire qu'ils ne peuvent assez s'en occuper, qu'il faut le méditer sans cesse, en raisonner sans fin, ne jamais le perdre de vue: l'ignorance invincible où ils sont à cet égard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curiosité: au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend décisifs, dogmatiques, impérieux, & les porte à se fâcher contre tous ceux qui op-

VI P R E F A C E.

tout on voit des forcenés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que pour lui plaire il faut se faire tout le mal possible, & s'infliger en son honneur des tourmens recherchés ! En un mot, par-tout les idées sinistres de la Divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur existence, ont porté le trouble dans les cœurs & fait éclore des folies destructives pour eux.

COMMENT l'esprit-humain, infesté par des phantômes effrayants & guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance & ses craintes, eût-il fait des progrès ? On força l'homme de végéter dans sa stupidité primitive ; on ne l'entretint que des puissances invisibles desquelles son sort étoit supposé dépendre. Uniquement occupé de ses allarmes & de ses rêveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ses prêtres, qui se réservèrent le droit de penser pour lui & de régler sa conduite.

AINSI l'homme fut, & demeura toujours un enfant sans expérience, un esclave sans courage, un stupide qui craignit de raisonner, & qui ne sçut jamais se tirer du labyrinthe où l'on avoit égaré ses ancêtres : il se crut

forcé de gémir sous le joug de ses Dieux qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs Ministres ; ceux-ci , après l'avoir garotté par les liens de l'opinion , sont demeurés ses Maîtres , ou bien l'ont livré sans défense au pouvoir absolu des Tyrans , non moins terribles que les Dieux , dont ils furent les représentans sur la terre.

ECRASÉS sous le double joug de la puissance spirituelle & temporelle , les peuples furent dans l'impossibilité de s'instruire & de travailler à leur bonheur. Ainsi que la Religion , la Politique & la Morale devinrent des sanctuaires dans lesquels il ne fut point permis aux profanes d'entrer , les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs législateurs & leurs prêtres firent descendre des Régions inconnues de l'empyrée. L'esprit humain , embrouillé par ses opinions Théologiques , se méconnut lui-même , douta de ses propres forces , se défia de l'expérience , craignit la vérité , dédaigna sa raison & la quitta pour suivre aveuglément l'autorité. L'homme fut une pure machine entre les mains de ses tyrans &

VIII P R E F A C E.

de ses prêtres qui seuls eurent le droit de régler ses mouvemens : conduit toujours en esclave, il en eût presque en tout tems & en tous lieux les vices & le caractère.

VOILÀ les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la Religion n'oppose jamais que des dignes idéales & sans effet ; l'ignorance & la servitude sont faites pour rendre les hommes méchants & malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger, & les rendre plus heureux ; mais tout conspire à les aveugler & à les confirmer dans leurs égaremens ; les prêtres les trompent, les Tyrans les pervertissent pour mieux les asservir, la Tyrannie fut & sera toujours la vraie source & de la dépravation des mœurs & des calamités habituelles des peuples : ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au-lieu de porter les yeux sur les causes naturelles & visibles de leurs misères, attribuent leurs vices à l'imperfection de leur nature, & leurs malheurs, à la colere des Dieux : ils offrent au ciel des vœux, des sacrifices, des présens pour obtenir la fin de leurs infortunes,

qui ne sont réellement dûes qu'à la négligence, à l'ignorance, à la perversité de leurs guides, à la folie de leurs institutions, à leurs usages insensés, à leurs opinions fausses, à leurs loix peu raisonnées, & sur-tout au défaut de lumières. Que l'on remplisse de bonne heure les esprits d'idées vraies; qu'on cultive la raison des hommes; que la justice les gouverne, & l'on n'aura pas besoin d'opposer aux passions la barrière impuissante de la crainte des Dieux. Les hommes seront bons quand ils seront bien instruits, bien gouvernés, châtiés ou méprisés pour le mal, & justement récompensés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens,

EN VAIN prétendrait-on guérir les mortels de leurs vices, si l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'est qu'en leur montrant la vérité qu'ils connoîtront leurs intérêts les plus chers, & les motifs réels qui doivent les porter au bien. Assez long-tems les instructeurs des peuples ont fixé leurs yeux sur le ciel, qu'ils les ramènent enfin sur la terre. Fatigué d'une Théologie inconcevable, de fables ridicules, de mystères impénétrables,

X P R E F A C E.

de cérémonies puériles , que l'esprit humain s'occupe de choses naturelles , d'objets intelligibles , de vérités sensibles , de connoissances utiles. Que l'on dissipe les vaines chimères qui obsèdent les peuples , & bientôt des opinions raisonnables viendront d'elles-mêmes se placer dans des têtes que l'on croyoit pour toujours destinées à l'erreur.

POUR anénatir ou ébranler les préjugés religieux n'est-il pas de montrer que ce qui est inconcevable pour l'homme ne peut lui convenir ? Faut-il donc autre chose que le simple bon-sens pour s'appercevoir qu'un être incompatible avec les notions les plus évidentes ; qu'une cause continuellement opposée aux effets qu'on lui attribue ; qu'un être dont on ne peut dire un mot sans tomber en contradiction ; qu'un être qui , loin d'expliquer les énigmes de l'univers , ne fait que les rendre plus inexplicables ; qu'un être à qui depuis tant de siècles les hommes s'adressent si vainement pour obtenir leur bonheur & la fin de leurs peines ; faut-il , dis-je , plus que le simple bon-sens pour reconnoître que l'idée d'un pareil être est une idée sans modèle , & qu'il n'est évidemment

- même qu'un être de raison? Faut-il plus le sens le plus commun pour sentir du moins il y a du délire & de la frénésie à se haïr se tourmenter les uns les autres pour des notions inintelligibles sur un être de cette sorte? Enfin tout ne prouve-t-il pas que la morale & la vertu sont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ses Ministres & ses Interprètes ont peint en tous lieux comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des Tyrans, dont pourtant les lois prétendues doivent servir de règles & de loix aux habitans de la terre?

POUR démêler les vrais principes de la Morale, les hommes n'ont besoin ni de Théologie, ni de Révélation, ni de Dieux: ils n'ont besoin que de bon-sens: ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes; à réfléchir sur leur propre nature; à consulter leurs intérêts sensibles; à considérer le but de la société & de chacun des membres qui la composent; & ils reconnoîtront aisément que la vertu est l'avantage, & que le vice est le dommage des êtres de leur espèce. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, raisonnables, non parce que leurs Dieux l'exigent,

mais parce qu'il faut plaire aux hommes : disons leur de s'abstenir du vice & du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est. Il y a, dit un grand homme, des moyens pour empêcher les crimes ; ce sont les peines : il y en a pour changer les mœurs ; ce sont les bons exemples. ()*

LA VÉRITÉ est simple, l'erreur est compliquée, peu sûre dans sa marche & remplie de détours ; la voix de la nature est intelligible, celle du mensonge est ambiguë, énigmatique, mystérieuse, le chemin de la vérité est droit, celui de l'imposture est oblique, & ténébreux ; cette vérité toujours nécessaire à l'homme est faite pour être sentie par tous les esprits justes ; les leçons de la raison sont faites pour être suivies par toutes les âmes honnêtes, les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils sont ignorants ; ils ne sont ignorants que parce que tout conspire à les empêcher de s'éclairer ; ils ne sont si méchants que parce que leur raison n'est pas encore suffisamment développée.

Fin de la Préface.

(*) Montesquieu.

LE BON-SENS.

§. I.

Apologue.

EST un vaste empire gouverné par un monarque dont la conduite bizarre est très propre à confondre les esprits de ses sujets. Il veut être connu, chéri, respecté, obéi, mais il ne se montre jamais, & tout conspire à rendre incertaines les notions que l'on pourroit se former sur son compte. Les peuples soumis à sa puissance n'ont sur le caractère & les loix de leur souverain invisible que les idées que leur en donnent ses Ministres; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître, que ses volontés sont impénétrables, que ses vûes & ses utilités sont totalement incompréhensibles; ailleurs ces Ministres ne sont nullement d'accord entre eux sur les ordres qu'ils prétendent émanés du souverain dont ils se disent les organes; ils les annoncent diversement à chaque Province de l'empire; ils se décrient les uns les autres, & se traitent mutuelle-

ment d'imposteurs & de faussaires, les édits & les ordonnances qu'ils se chargent de promulguer sont obscurs; ce sont des énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les sujets pour l'instruction desquels on les a destinées. Les loix du Monarque caché ont besoin d'interprètes; mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute entre eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; tout ce qu'ils racontent de leur prince caché n'est qu'un tissu de contradictions; ils n'en disent pas un seul mot qui sur le champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon, cependant il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage, & dans son administration tout paroît contraire la raison & le bon-sens. On vanté sa justice, & les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assure qu'il voit tout, & sa présence ne remédie à rien. Il est, dit-on, ami de l'ordre, & tout dans ses états est dans la confusion & le désordre. Il fait tout par lui-même, & les événemens répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne fait rien prévenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense, & pour-

ant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages, cependant ses ouvrages remplis d'imperfections, sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à éparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises il ne se propose que sa propre gloire; mais il ne parvient point à être glorifié.

Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets, & ses sujets pour la plupart manquent du nécessaire. Ceux qu'il semble favoriser sont pour l'ordinaire les moins satisfaits de leur sort; on les voit presque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne cessent d'admirer la grandeur, de vanter la sagesse, d'adorer la bonté, de craindre la justice, de révéler les ordres qu'ils ne suivent jamais.

CET empire, c'est le monde: le Monarque est Dieu: ses Ministres sont les prêtres: ses sujets sont les hommes.

§ 2.

IL EST une science qui n'a pour objet que des choses incompréhensibles. Au rebours de toutes les autres elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber sous les sens. Hobbes

bes l'appelle le *Royaume des ténèbres*. C'est un pays où tout fuit des loix opposées à celles que les hommes sont à portée de connoître dans le monde qu'ils habitent : dans cette région merveilleuse la lumière n'est que ténèbres ; l'évidence devient douteuse ou fausse ; l'impossible devient croyable ; la raison est un guide infidèle , & le bon-sens se change en délire. Cette science se nomme *Théologie* , & cette Théologie est une insulte continuelle à la raison humaine.

§ 3.

A FORCE d'entasser des *si* , des *mais* , des *qu'en sait-on* , des *peut-être* , on est parvenu à former un système informe & décousu , qui est en possession de troubler l'esprit des hommes au point de leur faire oublier les notions les plus claires & de rendre incertaines les vérités les plus démontrées ; à l'aide de ce galimathias systématique la nature entière est devenue pour l'homme une énigme inexplicable , le monde visible a disparu pour faire place à des régions invisibles ; la raison est obligée de céder à l'imagination , qui seule est en possession de guider vers le pays des chimères qu'elle a seule inventé.

§ 4.

§ 4.

LES Principes de toute Religion sont fondés sur les idées de Dieu : or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui agit sur aucuns de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent ; qu'est-ce que peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée sans objet ? Une telle idée n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause ? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimère ? Cependant quelques Docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs meres ! Tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience ; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens : d'où il suit que les principes religieux ne sortent évidemment sur rien, & ne sont point innés.

§ 5.

Tout système Religieux ne peut être fondé que sur la nature de Dieu & de l'homme, & sur les rapports qui subsistent entre eux ; mais pour juger de la réalité de ces rapports,

il faudroit avoir quelqu'idée de la nature divine : or tout le monde nous crie que l'essence de Dieu est incompréhensible pour l'homme, en même tems qu'on ne cesse d'assigner des attributs à ce Dieu incompréhensible, & d'affûrer que l'homme ne peut se dispenser de reconnoître ce Dieu impossible à concevoir.

LA chose la plus importante pour les hommes est celle qu'ils font dans la plus parfaite impossibilité de comprendre. Si Dieu est incompréhensible pour l'homme, il sembleroit raisonnable de n'y jamais songer; mais la Religion conclut que l'homme ne peut sans crime cesser un instant d'y rêver.

§ 6.

ON nous dit que les qualités divines ne sont pas de nature à être saisies par des esprits bornés; la conséquence naturelle de ce principe devoit être que les qualités divines ne sont pas faites pour occuper des esprits bornés; mais la Religion nous assure que des esprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable, dont les qualités ne peuvent être saisies par eux. D'où l'on voit que la Religion est l'art d'occuper les esprits bornés des hommes, de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre.

§. 7.

Religion unit l'homme avec Dieu, ou t en commerce; cependant ne dites-
 as que Dieu est infini? Si Dieu est in-
 fini être fini ne peut avoir ni commerce,
 arts avec lui. Où il n'y a pas de rap-
 il ne peut y avoir ni union, ni com-
 ni devoirs. S'il n'y a pas de devoirs
 homme & son Dieu, il n'existe point
 gion pour l'homme. Ainsi en disant que
 t infini, vous anéantissez dès-lors tou-
 gion pour l'homme qui est un être fini.
 de l'infinité est pour nous une idée
 vide, sans prototype, sans objet.

§. 8.

Dieu est un être infini, il ne peut y
 ni dans le monde actuel ni dans un au-
 cune proportion entre l'homme & son
 ainsi jamais la notion de Dieu n'entrera
 l'esprit humain. Dans la supposition d'une
 l'homme seroit bien plus éclairé qu'en
 i, l'infinité de Dieu mettra toujours
 la distance entre son idée & l'esprit
 l'homme, qu'il ne pourra pas plus le
 voir dans le ciel, qu'il ne le conçoit sur

la terre. D'où il suit évidemment que l'idée de Dieu ne sera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie , que dans la vie présente. Il suit encore de là que des intelligences supérieures à l'homme , telles que les *Anges*, les *Archanges*, les *Séraphins* & les *Elus* ne peuvent avoir de Dieu des idées plus complètes que l'homme , qui n'y comprend rien du-tout ici bas.

§. 9.

COMMENT a-t-on pu parvenir à persuader à des êtres raisonnables que la chose la plus impossible à comprendre étoit la plus essentielle pour eux ? C'est qu'on les a grandement effrayés : c'est que quand on a peur , on cesse de raisonner : c'est qu'on leur a sur-tout recommandé de se défier de leur raison : c'est que quand la cervelle est troublée, l'on croit tout, & l'on n'examine plus rien.

§. 10.

L'IGNORANCE & la peur, voilà les deux pivots de toute religion. L'incertitude ou l'homme se trouve par rapport à son Dieu est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténèbres tant au physique qu'au moral. Sa peur de

habituelle en lui & se change en besoin ;
 viroit qu'il lui manqueroit quelque cho-
 s'il n'avoit rien à craindre.

§. 11.

LUI qui dès son enfance s'est fait une ha-
 e de trembler toutes les fois qu'il entend
 oncer de certains mots, a besoin de ces
 & a besoin de trembler : par là même
 plus disposé à écouter celui qui l'entre-
 dans ses craintes, que celui qui tente
 de le rassurer. Le Superstitieux veut
 peur, son imagination le demande ; on
 t qu'il ne craint rien tant que de n'avoir
 à craindre.

es hommes sont des malades imaginaires,
 les charlatans intéressés ont soin d'entre-
 dans leur folie, afin d'avoir le débit de
 remedes. Les médecins qui ordonnent
 and nombre de remedes sont bien plus
 és, que ceux qui recommandent un bon
 ie, ou qui laissent agir la nature.

§. 12.

la Religion étoit claire, elle auroit bien
 s d'attrait pour les ignorants. Il leur
 de l'obscurité, des mysteres, des fra-

yeurs, des fables, des prodiges, des choses incroyables qui fassent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les Romains, les contes bleus, les récits des revenants & des forciers ont bien plus de charmes pour les esprits vulgaires, que les histoires véritables.

§. 13.

EN matière de Religion les hommes ne sont que de grands enfants. Plus une Religion est absurde & remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits sur eux; le dévôt se croit obligé de ne mettre aucun terme à sa crédulité: plus les choses sont inconcevables, plus elles lui paroissent divines; plus elles sont incroyables, & plus il s'imagine qu'il y a pour lui de mérite à les croire.

§. 14.

L'ORIGINE des opinions religieuses date pour l'ordinaire du tems où les nations sauvages étoient encore dans l'état de l'enfance. Ce fut à des hommes grossiers, ignorants & stupides que les fondateurs de Religion s'adresserent en tout tems pour leur donner des Dieux, des cultes, des mythologies, des

merveilleuses & terribles. Ces chimères adoptées sans examen par les pères, se transmisses, avec plus ou moins de chances à leurs enfants policés, qui, souvent ne raisonnent pas plus que leurs pères.

§. 15.

Les premiers législateurs des peuples eurent pour objet de les dominer : le moyen le plus facile d'y parvenir fut de les effrayer & de leur empêcher de raisonner : ils les conduisirent par des sentiers tortueux, afin qu'ils ne découvrirent pas des desseins de leurs guides ; ils les forcèrent de regarder en l'air, de ne regarder que leurs pieds ; ils leur firent passer sur la route par des contes ; en tout, ils les traitèrent à la façon des nourrices qui emploient les chansons & les menaces pour endormir les enfants, ou les forcer de marcher.

§. 16.

L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Peu de gens paroissent douter de cette existence ; mais cet article fondamental est précisément le plus propre à arrêter tout esprit qui raisonne. La première

demande de tout Catéchisme fut & fera toujours la plus difficile à résoudre. (1)

§. 17.

PEUT-ON se dire sincèrement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous les sens, & dont on assure à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous? Pour que l'on me persuade qu'un être existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet être; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel être, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires & qui ne se détruisent par les unes les autres. Enfin pour me convaincre pleinement de l'existence de cet être, il faut m'en dire des choses que je puisse comprendre, & me prouver qu'il est impossible que l'être, auquel on attribue ces qualités, n'existe pas.

(1) En l'année 1701 les Peres de l'Oratoire de Vendôme soutinrent dans une These cette proposition, que, suivant S. Thomas, l'existence de Dieu n'est pas, & ne peut pas être du ressort de la Foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta Sanctum Thomam.* Voyez Basnage *Hist. des ouvrages des sçavants* Tome XVII page 277.

§. 18.

UNE chose est impossible quand elle renferme deux idées qui se détruisent réciproquement, & que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la pensée. L'évidence ne peut se fonder pour les hommes que sur le témoignage constant de nos sens, qui seuls nous font naître des idées, & nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité. Ce qui existe nécessairement, est ce dont la non existence impliqueroit contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde sont en défaut dès qu'il s'agit de l'existence de Dieu; tout ce qu'on en a dit jusqu'ici est ou inintelligible, ou se trouve parfaitement contradictoire, & par là même doit paroître impossible à tout homme de bon sens.

§. 19.

TOUTES les connoissances humaines se font plus ou moins éclaircies & perfectionnées. Par quelle fatalité la science de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir? Les nations les plus civilisées & les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point

que les nations les plus sauvages & les nôtres les plus ignorants : & même en regardant la chose de près, nous trouverons que la science divine, à force de rêveries & de subtilités, n'a fait que s'obscurcir de plus en plus. Jusqu'ici toute Religion ne se fonde que sur ce qu'on appelle en Logique des *pétitions de principe* ; elle suppose gratuitement & prouve ensuite par les suppositions qu'elle a faites.

§. 20.

A FORCE de métaphysiquer, l'on est parvenu à faire de Dieu un *pur Esprit* ; mais la Théologie moderne a-t-elle fait en cela un pas plus que la Théologie des sauvages ? Les sauvages reconnoissent un *grand Esprit* pour le maître du monde. Les sauvages ainsi que tous les ignorants attribuent à des *esprits* tous les effets dont leur inexpérience leur empêche de démêler les vraies causes. Demandez à un sauvage ce qui fait marcher votre montre ? il vous répondra, *c'est un Esprit..* Demandez à nos Docteurs ce qui fait marcher l'univers ? ils vous diront, *c'est un Esprit.*

§. 21.

LE sauvage, quand il parle d'un Esprit, attache, au moins quelque sens à ce mot; il entend par là un agent semblable au vent, à l'air agité, au soufle, qui produisent invisiblement des effets qu'on apperçoit: à force de le subtiliser, le Théologien moderne devient aussi peu intelligible pour lui même que pour les autres. Demandez lui ce qu'il entend par un Esprit? il vous répondra que c'est une substance inconnue, qui est parfaitement simple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matière. En bonne foi, est-il aucun mortel qui puisse se former la moindre idée d'une substance pareille! un Esprit dans le langage de la Théologie moderne est-il donc autre chose qu'une absence d'idées? L'idée de la *Spiritualité* est encore une idée sans modele.

§. 22.

N'EST-IL pas plus naturel & plus intelligible de tirer tout ce qui existe du sein de la matière, dont l'existence est démontrée par tous nos sens, dont nous éprouvons les effets à chaque instant, que nous voyons agir, se

mouvoir, communiquer le mouvement & générer sans cesse, que d'attribuer la formation des choses à une force inconnue, à un être spirituel qui ne peut pas tirer de son fond ce qu'il n'a pas lui-même, & qui par l'essence spirituelle qu'on lui donne, est incapable & de rien faire & de rien mettre en mouvement ? Rien de plus évident que l'idée, qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un esprit sur la matière, ne nous représente aucun objet, ou est une idée sans modèle.

§. 23.

Le *Jupiter* matériel des anciens pouvoit mouvoir, composer, détruire & engendrer des êtres analogues à lui-même : mais le Dieu de la Théologie moderne est un être stérile. D'après la nature qu'on lui suppose, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'espace, ni remuer la matière, ni produire un monde visible, ni engendrer soit des hommes, soit des Dieux. Le Dieu métaphysique est un ouvrier sans mains ; il n'est propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies & des querelles.

§. 24.

PUISQU'IL falloit un Dieu aux hommes, que s'en tenoient-ils au soleil, ce Dieu visible oré par tant de nations ? Quel être avoit us de droits aux hommages des mortels que stre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie us les êtres ; dont la présence ranime & jeûnit la nature ; dont l'absence semble la onger dans la tristesse & la langueur ? Si elqu'être annonçoit au genre humain du uvoir, de l'activité, de la bienfaisance, e la durée, c'étoit, sans doute, le soleil a'il devoit regarder comme le pere de la ture, comme l'ame du monde, comme la vinité. Au moins on n'eût pu sans folie lui sputer l'existence ou refuser de reconnoître n influence & ses bienfaits.

§. 25.

LE Théologien nous crie que Dieu n'a pas esoin de mains ou de bras pour agir. *Qu'il git par sa volonté.* Mais quel est ce Dieu ui jouit d'une volonté ? & quel peut-être le jjet de cette volonté divine ?

EST-IL plus ridicule ou plus difficile de roire aux fées, aux sylphes, aux revenants, ux forciers, aux loups-garoux, que de croire

brouiller les choses, les Théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'est que le Dieu, ils ne nous disent jamais que ce qui n'est pas. A force de négations & d'abstractions, ils s'imaginent composer un être réel parfait, tandis qu'il n'en peut résulter qu'un être de raison. Un Esprit est ce qui n'est point corps: un être infini, est un être qui n'est point fini: un être parfait, est un être qui n'est point imparfait: en bonne foi est-ce quelqu'un qui puisse se faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'absence d'idées? Ce qui exclut toute idée peut être autre chose que le néant?

PRÉTENDRE que les attributs divins sont au dessus de la portée de l'Esprit humain, c'est convenir que Dieu n'est pas fait pour les hommes. Si l'on assure qu'en Dieu tout est infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui & ses créatures. Dire que Dieu est infini, c'est l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'est le rendre inutile pour lui.

„ DIEU, nous dira-t-on, a fait l'homme
 „ intelligent, mais il ne l'a pas fait omniscient, c'est-à-dire capable de tout savoir
 „ l'on en conclut qu'il n'a pu lui donner de

facultés assez amples pour connoître l'essence divine. Dans ce cas il est démontré que Dieu n'a ni pu, ni voulu être connu des hommes. De quel droit ce Dieu se fâcheroit-il donc contre des êtres que leur essence propre met dans l'impossibilité de se faire aucune idée de l'essence divine ? Dieu seroit évidemment le plus injuste & le plus bizarre des Tyrans s'il punissoit un athée, pour n'avoir point connu ce qu'il étoit, par sa nature, dans l'impossibilité de connoître.

§. 30.

Pour le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convainquant que la peur. En conséquence de ce principe, les Théologiens nous disent qu'il faut prendre le parti le plus sûr ; que rien n'est plus criminel que l'incrédulité ; que Dieu punira sans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de son existence ; que sa rigueur est juste, vû qu'il n'y a que la démence ou la perversité qui puisse faire combattre l'existence d'un Monarque courroucé qui se vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de sang froid, nous trouverons qu'elles supposent toujours la chose

en question. Il faudroit commencer par nous prouver d'une façon satisfaisante l'existence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il est plus sûr de la croire, & qu'il est affreux d'en douter ou de la nier. Ensuite, il faudroit nous prouver qu'il est possible qu'un Dieu juste punisse, avec cruauté, des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêché de croire l'existence d'un être, que leur raison troublée ne pouvoit concevoir. En un mot, il faudroit prouver qu'un Dieu, que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir, outre mesure, l'ignorance invincible & nécessaire où l'homme se trouve par rapport à l'essence divine. La façon de raisonner des Théologiens n'est-elle pas bien singulière? ils inventent des phantômes; ils les composent de contradictions; ils assurent ensuite que le parti le plus sûr est de ne pas douter de l'existence de ces phantômes, qu'ils ont eux-mêmes inventés! En suivant cette méthode, il n'est pas d'absurdité qu'il ne soit plus sûr de croire que de ne pas croire.

Tous les enfans sont des athées; ils n'ont aucune idée de Dieu: sont-ils donc criminels à cause de cette ignorance? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire, en Dieu?

Et, direz-vous, à l'âge de raison. Dans
 si tend cet âge doit-il commencer? D'ail-
 rs si les Théologiens les plus profonds se
 dent dans l'essence divine, qu'ils ne se
 tent pas de comprendre, quelles idées
 vent en avoir les gens du monde, les
 mes, les artisans, en un mot, ceux qui
 posent la masse du genre humain?

§. 31.

ES hommes ne croient en Dieu que sur la
 ole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées
 eux-mêmes. Nos nourrices sont nos pre-
 res Théologiennes; elles parlent aux en-
 ; de Dieu, comme elles leur parlent de
 is-garoux; elles leur apprennent, dès l'âge
 lus tendre, à joindre machinalement les
 c mains; les nourrices ont-elles donc des
 ons plus claires de Dieu que les enfants
 elles obligent de le prier?

§. 32.

A Religion passe des peres aux enfants,
 me les biens de famille avec leurs char-

Très peu de gens dans le monde ab-
 nt un Dieu, si l'on n'eût pas pris le soin
 leur donner. Chacun reçoit de ses pa-

rents & de ses instituteurs, le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs ; mais suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, modifie, le peint à sa manière.

§. 33.

LE cerveau de l'homme est, sur-tout dans l'enfance, une cire molle, propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire : l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un tems où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir reçu de la nature, ou avoir apporté en naissant les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête. Cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

§. 34.

LE préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instruction. Nous les croyons bien plus habiles que nous ; nous les supposons convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux ; d'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'âge

is aider nous-mêmes, nous les jugeons
bles de vouloir nous tromper. Voilà
ifs qui nous font adopter mille erreurs,
tre fondement que la périlleuse parole
x qui nous ont élevés: la défense mê-
ne point raisonner sur ce qu'ils nous
, ne diminue point notre confiance, &
ue souvent à augmenter notre respect
eurs opinions.

§. 35.

docteurs du genre humain se condui-
rès prudemment, en enseignant aux
es leurs principes religieux, avant qu'ils
en état de distinguer le vrai du faux
main gauche de la main droite. Il
tout aussi difficile d'appriivoiser l'esprit
omme de quarante ans avec les no-
disparates qu'on nous donne de la di-
, que de bannir ces notions de la têt-
in homme qui en feroit imbu depuis
s rendre enfance.

§. 36.

nous assure que les merveilles de la
suffisent pour nous conduire à l'exi-
d'un Dieu, & nous con vaincre plei-

nement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature, & méditer sa marche? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un payfan n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvements réguliers de l'océan, il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu, qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le mécanisme pouvoit les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le Physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les loix permanentes & variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matière prodigieusement diversifiée.

§. 37.

Est-il rien de plus surprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumières sur les agents naturels, vont chercher hors de la na-

ture, c'est-à-dire dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins se former quelques idées ! dire que Dieu est l'auteur des phénomènes que nous voyons, n'est-ce pas les attribuer à une cause occulte ? Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce qu'un Esprit ? ce sont des causes dont nous n'avons nulle idée. Savants ! étudiez la nature & ses loix, & lorsque vous pourrez y démêler l'action des causes naturelles, n'allez pas recourir à des causes surnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées, ne feront que les embrouiller de plus en plus & vous mettre dans l'impossibilité de vous entendre vous-mêmes.

§. 38.

LA nature, dites-vous, est totalement inexplicable sans un Dieu. C'est-à-dire que pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez besoin d'une cause que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui est obscur en redoublant l'obscurité. Vous croyez défaire un nœud en multipliant les nœuds. Physiciens enthousiastes ! pour nous prouver l'existence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique ; entrez dans un détail minutieux des

parties du corps humain; élancez vous dans les airs pour contempler les révolutions des astres; revenez ensuite sur la terre pour admirer le cours des eaux; extasiez vous devant des papillons, des insectes, des polypes, des atômes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu; toutes ces choses ne prouveront pas l'existence de ce Dieu; elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir, de l'immense variété des matières, & des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage. Cela prouvera que vous ignorez ce que c'est que la nature; que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous la jugez incapable de produire une foule de formes & d'êtres dont vos yeux, même armés de microscopes, ne voient jamais que la moindre partie. Enfin cela prouvera que, faute de connoître des agents sensibles ou possibles à connoître, vous trouvez plus court de recourir à un mot, sous lequel vous désignez un agent dont il vous sera toujours impossible de vous faire aucune idée véritable.

§. 39.

ON nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet sans cause* ; on nous répète à tout moment que *le monde ne s'est pas fait lui-même*. Mais l'univers est une cause , il n'est point un effet , il n'est point un ouvrage , il n'a point été fait , parce qu'il étoit impossible qu'il le fût. Le monde a toujours été : son existence est nécessaire.

IL est sa cause à lui-même. La nature dont l'essence est visiblement d'agir & de produire , pour remplir ses fonctions comme elle fait sous nos yeux , n'a pas besoin d'un moteur invisible , bien plus inconnu qu'elle-même. La matière se meut par sa propre énergie , par une suite nécessaire de son hétérogénéité ; la diversité des mouvemens ou des façons d'agir , constitue seule la diversité des matières ; nous ne distinguons les êtres les uns des autres , que par la diversité des impressions ou des mouvemens qu'ils communiquent à nos organes.

§. 41.

Vous voyez que tout est en action dans la nature , & vous prétendez que la nature par elle-même est morte & sans énergie ! Vous

croyez que ce tout, essentiellement agissant, a besoin d'un moteur ! Eh ! quel est donc ce moteur ? C'est un esprit : c'est-à-dire un être absolument incompréhensible & contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matière agit par elle-même, & cessez de raisonner de votre moteur spirituel, qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excursions inutiles ; rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel ; tenez-vous en aux *causes secondes* ; laissez aux Théologiens leur *cause première* dont la nature n'a pas besoin pour produire tous les effets que vous voyez.

§. 41.

Ce ne peut être que par la diversité des impressions ou des effets que les matières ou les corps font sur nous, que nous les sentons ; que nous en avons des perceptions & des idées ; que nous les distinguons les uns des autres ; que nous leur assignons des propriétés. Or pour appercevoir ou sentir un objet, il faut que cet objet agisse sur nos organes ; cet objet ne peut agir sur nous, sans exciter quelque mouvement en nous ; il ne peut produire ce mouvement en nous s'il n'est en mouvement lui-même. Dès que je

me. Je fuis donc forcé de conclure que le mouvement est auffi effentiel à la matiere que l'étendue , & qu'elle ne peut être conçue fans lui.

Si l'on s'obstine à chicanner sur les preuves évidentes qui nous indiquent que le mouvement est effentiel & propre à toute matiere, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnoître que des matieres qui sembloient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes sur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille ou privé du contact de l'air, ne peut point s'allumer, ne s'embrase-t-il pas dès qu'on l'expose à l'air ? De la farine & de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle ? Ainsi des matieres mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matiere a donc le pouvoir de se mouvoir ; & la nature pour agir, n'a pas besoin d'un moteur, que l'essence qu'on lui donne empêcheroit de rien faire.

§ 42.

D'où vient l'homme ? Quelle est sa premiere origine ? Est-il donc l'effet du concours fortuit atômes ? Le premier homme

Est-il sorti tout formé du limon de la terre ? Je l'ignore. L'homme me paroît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je serois tout aussi embarrassé de vous dire d'où sont venus les premières pierres, les premiers arbres, les premiers animaux, les premiers éléphants, les premières fourmis, les premiers glands &c., que de vous expliquer l'origine de l'espece humaine.

RECONNOISSEZ, nous crie-t-on sans cesse, la main d'un Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent & puissant, dans un ouvrage aussi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrais sans peine que la machine humaine me paroît surprenante ; mais puisque l'homme existe dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que sa formation est au-dessus des forces de la nature ; j'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur esprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue & en soufflant dessus.

LES habitans sauvages du Paraguay se disent descendus de la lune, & nous paroissent.

des imbécilles : les Théologiens de l'Europe se disent descendus d'un pur Esprit. Cette prétention est-elle bien plus sensée ?

L'HOMME est intelligent ; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent , & non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne soit plus rare que de voir l'homme faire usage de cette intelligence, dont il paroît si fier, je conviendrai qu'il est intelligent, que ses besoins développent en lui cette faculté ; que la société des autres hommes contribue sur-tout à la cultiver. Mais dans la machine humaine & dans l'intelligence dont elle est douée, je ne vois rien qui annonce d'une façon bien précise l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur ; je vois que cette machine admirable est sujette à se déranger ; je vois que pour lors son intelligence merveilleuse est troublée, & disparoît quelquefois totalement : je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine disposition des organes matériels du corps, & que, de ce que l'homme est un être intelligent, on n'est pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme est matériel ; on ne seroit fondé à en conclure que

ieu est matériel. L'intelligence de l'homme : prouve pas plus l'intelligence de Dieu, ie la malice de l'homme ne prouve la mali- : de ce Dieu dont on prétend que l'homme t l'ouvrage. De quelque façon que la Théo- gie s'y prenne, Dieu sera toujours une cau- : contredite par ses effets, ou dont il est possible de juger par ses œuvres. Nous errons toujours résulter du mal, des imper- : ctions, des folies, d'une cause que l'on it remplie de bonté, de perfections, de fa- esse.

§ 43.

AINSI donc, direz-vous, l'homme intelli- ent, de même que l'univers & tout ce qu'il enferme, sont les effets du *bazard* ! non ; ous répéterai-je ; *l'univers n'est point un ef- et* ; il est la cause de tous les effets : tous les tres qu'il renferme sont des effets nécessai- es de cette cause, qui quelquefois nous ontre sa façon d'agir, mais qui bien plus ouvent nous dérobe sa marche. Les hommes e servent du mot *bazard* pour couvrir l'igno- ance où ils sont des vraies causes : néanmoins, uoiqu'ils les ignorent, ces causes n'agissent as moins d'après des loix certaines. Il n'est oint d'effets sans causes.

LA nature est un mot dont nous nous servons pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matieres diverses, des combinaisons infinies, des mouvements variés dont nos yeux sont témoins. Tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons. Rien dans la nature ne peut se faire au hazard ; tout y suit des loix fixes ; ces loix ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes. Un atôme de matiere ne rencontre pas fortuitement ou *par hazard* un autre atôme ; cette rencontre est dûe à des loix permanentes , qui sont que chaque être agit nécessairement comme il fait , & ne peut agir autrement dans des circonstances données. Parler du *concours fortuit des atômes* ; ou attribuer quelques effets au hazard , c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore les loix par lesquelles les corps agissent , se rencontrent , se combinent ou se séparent.

Tout se fait au hazard pour ceux qui ne connoissent point la nature , les propriétés des êtres, & les effets qui doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes.

Ce n'est point le hasard qui a placé le
 il au centre de notre système Planétaire,
 t que par son essence même la substance
 t il est composé doit occuper cette place,
 le-là se répandre ensuite pour remplir les
 es renfermés dans les planètes.

§ 44

LES adorateurs d'un Dieu trouvent sur-
 it dans l'ordre de l'univers une preuve in-
 cible de l'existence d'un être intelligent
 sage qui le gouverne. Mais cet ordre n'est
 'une suite de mouvements nécessairement
 enés par des causes ou des circonstances
 i nous sont tantôt favorables & tantôt ma-
 les à nous-mêmes : nous approuvons les
 es, & nous nous plaignons des autres.

LA nature suit constamment la même mar-
 e; c'est-à-dire, les mêmes causes produi-
 it les mêmes effets, tant que leur action
 est point troublée par d'autres causes, qui
 rcent les premières à produire des effets
 fférents. Lorsque les causes dont nous
 rouvons les effets, sont troublées dans leurs
 tions ou mouvements par des causes qui,
 ur nous être inconnues, n'en sont pas
 oins naturelles & nécessaires, nous demeu-

rons stupéfaits, nous crions *au miracle*, & nous les attribuons à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux.

L'UNIVERS est toujours dans l'ordre ; il ne peut y avoir de désordre pour lui. Notre machine seule est en souffrance quand nous nous plaignons du désordre. Les corps, les causes, les êtres que ce monde renferme, agissent nécessairement de la manière dont nous les voyons agir, soit que nous approuvions leurs effets, soit que nous les désapprouvions. Les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les contagions, les disettes sont des effets aussi nécessaires, ou sont autant dans l'ordre de la nature, que la chute des corps graves, que le cours des rivières, que les mouvements périodiques des mers, que le soufle des vents, que les pluies fécondantes, & les effets favorables pour lesquels nous louons la providence & nous la remercions de ses bienfaits.

ÊTRE émerveillé de voir régner un certain ordre dans le monde, c'est être surpris que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets. Être choqué de voir du désordre, c'est oublier que les causes, venant à

inger ou à être troublées dans leur actions, leurs effets ne peuvent plus être les mêmes. Donner à la vue d'un ordre dans la nature, c'est être étonné qu'il puisse exister quelque chose; c'est être surpris de sa propre existence. Ce qui est ordre pour un être, est désordre pour un autre. Tous les êtres malades trouvent que tout est dans l'ordre, mais ils peuvent impunément mettre tout en désordre; ils trouvent au contraire que tout est en désordre, quand on les trouble dans l'exercice de leurs méchancetés.

§. 45.

En supposant Dieu l'auteur & le moteur de la nature, il ne pourroit y avoir aucun désordre relativement à lui; toutes les causes qu'il a faites n'agiroient-elles pas nécessairement d'après les propriétés, les essences & les impulsions qu'il leur auroit données? Si on venoit à changer le cours ordinaire des choses, il ne feroit pas immuable. Si l'ordre de l'univers, dans lequel on croit voir la preuve la plus convaincante de son existence, de son intelligence, de sa puissance & de sa bonté, venoit à se démentir, on pourroit le soupçonner de ne point exister ou l'accuser

du moins d'inconstance , d'impuissance , de défaut de prévoyance & de sagesse dans le premier arrangement des choses ; on seroit en droit de l'accuser de méprise dans le choix des agents & des instruments qu'il fait , qu'il prépare ou qu'il met en action. Enfin si l'ordre de la nature prouvoit le pouvoir & l'intelligence , le désordre devoit prouver la foiblesse , l'inconstance , la déraison de la Divinité.

Vous dites que Dieu est par-tout ; qu'il remplit tout de son immensité ; que rien ne se fait sans lui ; que la matiere ne pourroit agir sans l'avoir pour moteur. Mais , dans ce cas , vous convenez que votre Dieu est l'auteur du désordre , que c'est lui qui dérange la nature , qu'il est le Pere de la confusion , qu'il est dans l'homme , & qu'il meut l'homme au moment où il peche. Si Dieu est par-tout , il est en moi , il agit avec moi , il se trompe avec moi , il offense Dieu avec moi , il combat avec moi l'existence de Dieu. O Théologiens ! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu !

§. 46.

POUR ÊTRE CE QUE NOUS NOMMONS *intelli-*

nt, il faut avoir des idées; et pour avoir des volontés; pour avoir des idées, des passions, des volontés, il faut avoir des organes. Pour avoir des organes, il faut avoir un corps; pour agir sur des corps, il faut avoir des sens; pour éprouver le plaisir & la douleur, il faut être capable de souffrir. D'où il suit évidemment que l'un pur esprit ne peut être intelligent, & ne peut être affecté de ce qui se passe dans un univers.

L'INTELLIGENCE divine, les idées divines, les vues divines, n'ont, dites-vous, en de commun avec celles des hommes. A bonne heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, soit en bien soit en mal, de ces vues; raisonner sur ces idées; admirer cette intelligence? Ce seroit juger, admirer, adorer ce dont on ne peut soi-même avoir d'idées. Adorer les vues profondes de la sagesse Divine, n'est-ce pas adorer ce qu'on est dans l'impossibilité de juger? Admirer ces mêmes vues, n'est-ce pas admirer sans savoir pourquoi? l'admiration est toujours la fille de l'ignorance. Les hommes n'admirent & n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

§. 47.

TOUTES ces qualités qu'on donne à Dieu ne peuvent aucunement convenir à un être qui, par son essence même, est privé de toute analogie avec les êtres de l'espèce humaine ? Il est vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la Divinité ; on les pousse jusqu'à l'infini, & dès lors on cesse de s'entendre. Que résulte-t-il de cette combinaison de l'homme avec Dieu, ou de cette *Tolantropie* ? il n'en résulte qu'une chimère dont on ne peut rien affirmer qui ne fasse aussitôt évanouir le phantôme qu'on avoit pris tant de peine à combiner.

LE Dante, dans son chant du *Paradis*, raconte que la Divinité s'étoit montrée à lui sous la figure de trois cercles, qui formoient une Iris, dont les vives couleurs naissoient les unes des autres ; mais qu'ayant voulu fixer sa lumière éblouissante, le Poëte ne vit plus que sa propre figure. En adorant Dieu c'est lui-même que l'homme adore.

§. 48.

LA réflexion la plus légère ne devoit-elle pas suffire pour nous prouver que Dieu ne

peut avoir aucunes des qualités, des vertus ou des perfections humaines ? Nos vertus & nos perfections sont des suites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous ? Nos bonnes qualités sont des dispositions relatives aux êtres avec qui nous vivons en société. Dieu, selon vous, est un être isolé ; Dieu n'a point de semblable ; Dieu ne vit point en société ; Dieu n'a besoin de personne, il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer ; convenez donc, d'après vos principes même, que Dieu ne peut avoir ce que nous appellons des vertus, & que les hommes ne peuvent être vertueux à son égard.

§. 49.

L'HOMME épris de son propre mérite s'imagina que dans la formation de l'univers ce n'est que l'espece humaine que son Dieu s'est proposé pour objet & pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion si flatteuse ? c'est, nous dit-on, sur ce que l'homme est le seul être doué d'une intelligence qui le met à portée de connoître la Divinité & de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous assure que Dieu n'a fait le monde que pour sa propre gloire, & que l'espece humaine dut

entrer dans son plan , afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer ses ouvrages & l'en glorifier. Mais d'après ces suppositions, Dieu n'a-t-il pas visiblement manqué son but ? 1^o l'homme, selon vous-mêmes, sera toujours dans l'impossibilité la plus complete de connoître son Dieu, & dans l'ignorance la plus invincible de son essence divine. 2^o. Un être qui n'a point d'égaux ne peut être susceptible de gloire: la gloire ne peut résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres. 3^o. Si Dieu par lui-même est infiniment heureux ; s'il se suffit à lui-même, qu'a-t-il besoin des hommages de ses foibles créatures ? 4^o. Dieu, nonobstant tous ses travaux , n'est point glorifié : au contraire , toutes les Religions du monde nous le montrent comme perpétuellement offensé ; elles n'ont toutes pour objet que de réconcilier l'homme pécheur, ingrat & rebelle avec son Dieu courroucé.

§. 50.

Si Dieu est infini, il est encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmis. Les fourmis d'un jardin raisonneroient-elles pertinemment sur le compte du jardinier, si elles s'avissoient de s'occuper de ses inten-

tions, de ses desirs, de ses projets ? Auroient-elles rencontré juste, si elles prétendoient que le Parc de Versailles n'a été planté que pour elles, & que la bonté d'un Monarque fastueux n'a eu pour objet que de les loger superbement ? mais, suivant la Théologie, l'homme est par rapport à Dieu bien au-dessous de ce que l'insecte le plus vil est par rapport à l'homme ; ainsi de l'aveu de la Théologie même, la Théologie, qui ne fait que s'occuper des attributs & des vues de la Divinité, est la plus complète des folies.

§. 51.

On prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais dans un monde fait exprès pour lui, & gouverné par un Dieu tout puissant, l'homme est-il en effet bien-heureux ? ses jouissances sont-elles durables ? ses plaisirs ne sont-ils pas mêlés de peines ? est-il beaucoup de gens qui soient contents de leur sort ? le genre humain n'est-il pas la victime continuelle des maux physiques & moraux ? cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef d'œuvre de l'industrie du créateur, n'a-t-elle pas mille façons de se déranger ? Serions-nous émerveillés de l'a-

dresse d'un Mécanicien qui nous feroit voir une machine compliquée prête à s'arrêter à tout moment , & qui finiroit au bout de quelque tems par se briser d'elle-même ?

§. 52.

ON appelle *Providence* le soin généreux que la Divinité fait paroître en pourvoyant aux besoins , & en veillant au bonheur de ses créatures chéries. Mais , dès qu'on ouvre les yeux , on trouve que Dieu ne pourvoit à rien. La Providence s'endort sur la portion la plus nombreuse des habitans de ce monde ; contre une très petite quantité d'hommes , que l'on suppose heureux , quelle foule immense d'infortunés gémissent sous l'oppression & languissent dans la misère ! des nations entières ne sont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche pour fournir aux extravagances de quelques sombres tyrans qui ne sont pas plus heureux que les esclaves qu'ils écrasent ?

EN même tems que nos docteurs nous étalent avec emphase les bontés de la Providence , en même tems qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance , ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des catastrophes imprévues , que la *Providence se joue des vains projets des hommes* , qu'elle renverse

leurs desseins, qu'elle se rit de leurs efforts; que sa profonde sagesse se plaît à dérouter les esprits des mortels? mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui se rit, qui se joue du genre humain? Comment veut-on que j'admire la marche incon nue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi? Jugez-la par ses effets, direz-vous; c'est par là que j'en juge; & je trouve que ces effets sont tantôt utiles, & tantôt fâcheux pour moi.

ON croit justifier la Providence en disant que dans ce monde il a beaucoup plus de biens que de maux pour chacun des individus de l'espèce humaine. En supposant que les biens, dont cette Providence nous fait jouir sont comme *cent*, & que les maux sont comme *dix*, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté, la Providence possède un dixième de malignité; ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppose.

Tous les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence, dont on vante les soins attentifs; il sembleroit que, pour vivre heureux ici bas, l'homme n'auroit besoin de rien mettre du sien. Cependant sans

son travail l'homme subsisteroit à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de fuser, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche : sans ces causes secondes, la cause première, au moins dans la plupart des contrées, ne pourroit à aucuns de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage & l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la Providence : il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses & les accidents divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à se garantir des mauvais tours de cette Providence que l'on dit occupée du soin de son bonheur.

UN dévôt admire la Providence divine, pour avoir sagement fait passer des rivières par tous les endroits où les hommes ont placé de grandes villes. La façon de raisonner de cet homme n'est-elle pas aussi sensée que celle de tant de savants qui ne cessent de nous parler de *causes finales*, ou qui prétendent appercevoir clairement les vues bien-

ifantes de Dieu dans la formation des choses.

§. 53.

Voyons-nous donc que la Providence divine se manifeste d'une façon bien sensible dans la conservation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur ? Si c'est elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque instant par milliers ces mêmes hommes, à la conservation & au bien être desquels on la suppose continuellement attentive ? A tout moment elle perd de vue sa créature chérie : tantôt elle ébranle sa demeure ; tantôt elle anéantit ses moissons, tantôt elle inonde ses champs ; tantôt elle les désole par une sécheresse brûlante ; elle arme la nature entière contre l'homme, elle arme l'homme lui-même contre sa propre espèce ; elle finit communément par le faire expirer dans les douleurs. Est-ce donc là ce qu'on appelle conserver l'univers ?

Si l'on envisageoit sans préjugé la conduite équivoque de la Providence, relativement à l'espèce humaine, & à tous les êtres sensibles, on trouveroit que bien loin de

ressembler à une mère tendre & soigneuse, elle ressemble plutôt à ces mères dénaturées qui, oubliant sur le champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfans dès qu'ils sont nés, & qui, contentes de les avoir engendrés, les exposent sans secours aux caprices du sort.

Les Hottentots, en cela bien plus sages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refusent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que *s'il fait souvent du bien, il fait souvent du mal*. Ce raisonnement n'est-il pas plus juste & plus conforme à l'expérience, que celui de tant d'hommes qui s'obstinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que sagesse, que prévoyance; & qui refusent de voir que les maux sans nombre, dont ce monde est le Théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baissent avec transport.

§ 54.

LA Logique du bon-sens nous apprend que l'on ne peut & ne doit juger d'une cause que par ses effets. Une cause ne peut être réputée constamment bonne, que quand elle produit constamment des effets bons, utiles, agréables. Une cause qui produit &

du bien & du mal est une cause tantôt bonne, & tantôt mauvaise. Mais la Logique de la Théologie vient détruire tout cela. Selon elle, les phénomènes de la nature, ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'existence d'une cause infiniment bonne, & cette cause c'est Dieu. Quoique ce monde soit rempli de maux; quoique le désordre y regne très souvent; quoique les hommes gémissent à tout moment du sort qui les accable, nous devons être convaincus que ces effets sont dûs à une cause bienfaisante & immuable; & bien des gens le croient, ou font semblant de le croire!

Tout ce qui se passe dans le monde nous prouve de la façon la plus claire qu'il n'est point gouverné par un être intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un être que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il se propose. Le but de Dieu est, dit-on, le bonheur de notre espèce: cependant une même nécessité règle le sort de tous les êtres sensibles, qui ne naissent que pour souffrir beaucoup, jouir peu & mourir. La coupe de l'homme est remplie de joie & d'amertume; par-tout le bien est à côté du mal; l'ordre est remplacé

par le désordre; la génération est suivie de la destruction. Si vous me dites que les desseins de Dieu sont des mystères, & que ses voies sont impossibles à démêler; je vous répondrai que, dans ce cas, il m'est impossible de juger si Dieu est intelligent.

§. 55.

Vous prétendez que Dieu est immuable! mais qu'est-ce qui produit une instabilité continuelle dans ce monde, dont vous faites son empire? Est-il un état sujet à des révolutions plus fréquentes & plus cruelles que celui de ce monarque inconnu? Comment attribuer à un Dieu immuable, assez puissant pour donner la solidité à ses ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout est dans une vicissitude continuelle? Si je crois voir un Dieu constant dans tous les effets avantageux pour mon espece, quel Dieu puis-je voir dans les disgrâces continuelles dont mon espece est accablée? Vous me dites que ce sont nos péchés qui le forcent à punir; je vous répondrai que Dieu, selon vous-mêmes, n'est donc point immuable, puisque les péchés des hommes le forcent à changer de conduite à leur égard. Un être qui tantôt s'irrite,

& tan-

ntôt s'appaîse , peut-il être constamment éme ?

§. 56.

'UNIVERS n'est que ce qu'il peut être : les êtres sensibles y jouissent & y souffrent, c'est-à-dire sont remués tantôt d'une manière agréable, & tantôt d'une façon désagréable. Ces effets sont nécessaires; ils résultent nécessairement de causes qui n'agissent suivant leurs propriétés. Ces effets me plaisent ou me déplaisent nécessairement par suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter & à combattre les uns, & à chercher, à désirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leurs lois nécessaires, est-il donc autre chose que le *Destin* ou la nécessité personnifiée ? C'est Dieu sourd qui ne peut rien changer à des lois générales auxquelles il est soumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un être qui ne veut faire que très peu de bien en ma faveur ? Où est l'infinie bonté d'un être, indifférent sur mon bonheur ? A quoi me sert la faveur d'un être qui, pouvant faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini ?

§. 57.

LORSQUE nous demandons pourquoi sous un Dieu bon il se trouve tant de misérables ? on nous console en nous disant que le monde actuel n'est qu'un passage, destiné à conduire l'homme à un monde plus heureux. On nous assure que la terre où nous vivons, est un séjour d'épreuve. Enfin on nous ferme la bouche en disant que Dieu n'a pu communiquer à ses créatures ni l'impassibilité, ni un bonheur infini, réservés pour lui seul. Comment se contenter de ces réponses ? 1^o. L'existence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes, qui, en la supposant, n'ont fait que réaliser le desir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable & plus pur, que celui dont ils jouissent à présent. 2^o. Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui fait tout & qui doit connoître à fond les dispositions de ses créatures, ait encore besoin de tant d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions ? 3^o. Suivant les calculs de nos chronologistes, la terre que nous habitons subsiste depuis six ou sept mille ans. Depuis ces tems les nations ont, sous diverses formes, éprouvé sans cesse des vicissitudes & des cala-

nités affligeantes : l'histoire nous montre l'espece humaine tourmentée & désolée de tout sens par des tyrans, des conquérans, des téros, des guerres, des inondations, des famines, des épidémies, &c. Des épreuves si angues sont-elles donc de nature à nous inspirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la Divinité ? Tant de maux constants nous donnent-ils une haute idée du sort futur que sa bonté nous prépare ? 4°. Si Dieu est aussi bien disposé qu'on l'affûre, pourquoi ne donner aux hommes un bonheur infini, auoit-il pas pu, du moins, leur communiquer un degré de bonheur dont des êtres finis sont susceptibles ici bas ? Pour être heureux avons-nous donc besoin d'un bonheur infini du divin ? 5°. Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont ici bas, pourquoi deviendra l'espoir d'un *Paradis*, où l'on prétend que les élus jouiront à jamais d'un bonheur ineffable ? Si Dieu n'a ni pu ni voulu écarter le mal de la terre, le seul séjour que nous puissions connaître, quelle raison avons-nous de présumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde sur nous n'avons aucune idée ?

Il y a plus de deux mille ans que, suivant

Laſtance, le ſage Epicure a dit „ ou Dieu
 „ veut empêcher le mal, & il ne peut y par-
 „ venir; ou il le peut & ne le veut pas; où
 „ il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut
 „ & le peut. S'il le veut ſans le pouvoir, il
 „ eſt impuiſſant: S'il le peut & ne le veut
 „ pas, il auroit une malice qu'on ne doit pas
 „ lui attribuer: S'il ne le peut ni ne le veut,
 „ il feroit à la fois impuiſſant & malin; &
 „ parconſéquent il ne feroit pas Dieu: S'il
 „ le veut & s'il le peut, d'où vient donc le
 „ mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas?”
 Depuis plus de deux mille ans, les bons eſprits
 attendent une ſolution raifonnable de ces dif-
 ficultés, & nos docteurs nous apprennent
 qu'elles ne feront levées que dans la vie fu-
 ture.

§. 58.

ON nous parle d'une prétendue *Echelle des*
êtres. On ſuppoſe que Dieu a partagé ſes
 créatures en des claſſes différentes dans les-
 quelles chacune jouit du degré de bonheur
 dont elles ſont ſuſceptibles. Selon cet ar-
 rangement romanefque, depuis l'huître juſ-
 qu'aux anges céleſtes, tous les êtres jouiſſent
 d'un bien-être qui leur eſt propre. L'expé-
 rience contredit formellement cette ſublime

rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les êtres sentans souffrir & vivre au milieu des dangers. L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin, tandis que lui-même à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa destruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler au sein des jouissances les plus vives ? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines ; il n'est pas sûr un moment de conserver son existence, à laquelle on le voit si fortement attaché, & qu'il regarde comme le plus grand présent de la Divinité.

§. 59.

LE monde, dira-t on, a toute la perfection dont il étoit susceptible : par la raison même que le monde n'étoit pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût & de grandes qualités & de grands défauts. Mais nous répondrons que le monde, devant nécessairement avoir de grands défauts, il eût été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pou-

voit rendre complètement heureux. Si Dieu, qui étoit, selon vous, souverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être souverainement heureux sans le monde créé, que ne demeureroit-il en repos? pourquoi faut-il que l'homme souffre? pourquoi faut-il que l'homme existe? qu'importe son existence à Dieu? de rien ou de quelque chose? Si son existence ne lui est point utile ou nécessaire, que ne le laissoit-il dans le néant? Si son existence est nécessaire à sa gloire, il avoit donc besoin de l'homme, il lui manquoit quelque chose avant que cet homme existât? On peut pardonner à un ouvrier maladroit de faire un ouvrage imparfait, car il faut qu'il travaille bien ou mal, sous peine de mourir de faim: cet ouvrier est excusable, mais votre Dieu ne l'est point; selon vous, il se suffit à lui même, dans ce cas, pourquoi fait-il des hommes? Il a, selon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux, pourquoi donc ne le fait-il pas? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté; à moins que vous ne consentiez à dire que Dieu a été nécessité de faire ce qu'il a fait, sans pouvoir le faire autrement: cependant vous assurez que votre Dieu est li-

bre : vous dites aussi qu'il est immuable , quoique commençant dans le tems , & cessant dans le tems , d'exercer sa puissance , ainsi que tous les êtres inconstans de ce monde. O Théologiens ! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme , il est toujours resté à ce Dieu si parfait , *un bout de l'oreille humaine.*

§. 60.

„ DIEU n'est-il pas le maître de ses graces ? N'est-il pas en droit de disposer de son bien ? Ne peut-il pas le reprendre ? Il n'appartient point à sa créature de lui demander raison de sa conduite ; il peut disposer à son gré des ouvrages de ses mains ; souverain absolu des mortels il distribue le bonheur ou le malheur suivant son bon plaisir. ” Voilà les solutions que les Théologiens nous donnent pour nous consoler des maux que Dieu nous fait Nous leur dirons qu'un Dieu , qui seroit infiniment bon , ne seroit point *le maître de ces graces* , mais seroit par sa nature même obligé de les répandre sur ses créatures : nous leur dirons qu'un être vraiment bienfaisant , ne se croit pas en droit de s'abstenir de faire du bien : nous leur dirons qu'un être vraiment géné-

reux, ne reprend pas ce qu'il a donné, & que tout homme qui le fait, dispense de la reconnaissance & n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats.

COMMENT concilier la conduite arbitraire & bizarre que les Théologiens prêtent à Dieu, avec la Religion, qui suppose un pacte ou des engagements réciproques entre ce Dieu & les hommes ? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute Religion est fondée sur le bonheur que les hommes se croient en droit d'attendre de la Divinité qui est supposée leur dire *aimez-moi ; adorez moi ; obéissez-moi , & je vous rendrai heureux*. Les hommes de leur côté lui disent, *rendez-nous heureux , soyez fidelle à vos promesses , & nous vous aimerons , nous vous adorons , nous obéirons à vos loix*. En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses faveurs & ses graces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute Religion ?

Cicéron a dit avec raison, que *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme , il ne peut être son Dieu*. (4) La bonté constitue la Divinité :

(4) *Nisi Deus homini placuerit , Deus non erit*.

La bonté ne peut se manifester à l'homme : par les biens qu'il éprouve; dès qu'il est heureux, cette bonté disparoit, & fait disparaître en même tems la Divinité. Une bonté infinie ne peut être ni limitée, ni partielle, ni exclusive. Si Dieu est infiniment bon, il distribue le bonheur à toutes ses créatures; un seul être malheureux suffiroit pour anéantir la bonté sans bornes. Sous un Dieu infiniment bon & puissant, est-il possible de concevoir qu'un seul homme puisse souffrir? un mal, un ciron qui souffrent, fournissent des arguments invincibles contre la Providence divine & ses bontés infinies.

§. 61.

SUIVANT les Théologiens, les afflictions & les maux de cette vie sont des châtimens & les hommes coupables s'attirent de la part de la Divinité. Mais pourquoi les hommes sont-ils coupables? Si Dieu est tout puissant, il en coûte-t-il plus de dire, que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes jets soient bons, innocents, fortunés, que de dire, que tout existe? Étoit-il plus difficile à ce Dieu de bien faire son ouvrage, que de faire si mal? Y'avoit-il plus loin de la non-

existence des êtres à leur existence sage & heureuse, que de leur non-existence à leur existence insensée & misérable?

LA Religion nous parle d'un *enfer*, c'est-à-dire d'un séjour affreux où, nonobstant sa bonté, Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainsi après avoir rendu les mortels très malheureux en ce monde, la Religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre! On s'en tire en disant que pour lors la bonté de Dieu fera place à sa justice. Mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie. D'ailleurs un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable? Un Dieu rempli d'une fureur implacable, est-il un Dieu dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté?/

§. 62.

LA justice divine, telle que nos Docteurs la peignent, est sans doute une qualité bien propre à nous faire chérir la Divinité! d'après les notions de la Théologie moderne, il paroît évident que Dieu n'a créé le plus

nombre des hommes que dans la vue
mettre à portée d'encourir des suppli-
ernels. N'eût-il donc pas été plus con-
à la bonté, à la raison, à l'équité de
ier que des pierres ou des plantes, &
point créer des êtres sensibles, que de
r des hommes, dont la conduite, en ce
, pouvoit leur attirer, dans l'autre, des
ments sans fin ? Un Dieu assez perfide
in pour créer un seul homme, & pour
ler ensuite exposé au péril de se dam-
ne peut pas être regardé comme un être
t, mais comme un monstre de dérai-
d'injustice, de malice & d'atrocité.
loin de composer un Dieu parfait, les
logiens n'ont formé que le plus impar-
es êtres.

vant les notions Théologiques Dieu res-
eroit à un tyran qui, ayant fait crever
ux au plus grand nombre de ses esclaves,
infermeroit dans un cachot où, pour se
er du passé tems, il observeroit *incognito*
conduite par une trappé, afin d'avoir
ion de punir cruellement tous ceux qui,
archant, se feroient heurtés les uns les
s, mais qui récompenseroit magnifiquement
le petit nombre de ceux à qui il auroit

laissé la vue , pour avoir eu l'adresse d'éviter la rencontre de leurs camarades. Telles sont les idées que le dogme de la *prédestination gratuite* nous donne de la Divinité !

QUOIQUE les hommes se tuent de nous répéter que leur Dieu est infiniment bon , il est évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connoit pas ? Comment aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à jeter dans l'inquiétude & le trouble ? Comment aimer un être que tout ce qu'on en dit , conspire à rendre souverainement haïssable ?

§. 63.

BIEN des gens nous font une distinction subtile entre la Religion véritable & la *superstition* ; ils nous disent que celle-ci n'est qu'une crainte lâche & déréglée de la Divinité. Que l'homme vraiment Religieux a de la confiance en son Dieu , & l'aime sincèrement , au lieu que le superstitieux ne voit en lui qu'un ennemi , n'a nulle confiance en lui , & se le représente comme un tyran ombreux , cruel , avare de ses bienfaits , prodigue de ses châtimens. Mais au fond toute Religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu ? En même tems que l'on

nous dit que Dieu est infiniment bon, ne nous répète-t-on pas sans cesse qu'il s'irrite très aisément, qu'il n'accorde ses grâces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plû de les accorder ?

§. 64.

Si l'on prend ses idées de Dieu dans la nature des choses, où nous trouvons un mélange & de biens & de maux ; ce Dieu, d'après le bien & le mal que nous éprouverons, doit naturellement nous paroître capricieux, inconstant, tantôt bon, tantôt méchant, & par là même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la Religion naturelle & la superstition la plus sombre & la plus servile. Si le Théiste ne voit Dieu que du beau côté, le superstitieux l'envisage du côté le plus hideux. La folie de l'un est gaie, la folie de l'autre est lugubre, mais tous deux sont également en délire.

§. 65.

Si je puise mes idées de Dieu dans la Théologie, Dieu ne se montre à moi que

sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévôts, qui nous disent qu'ils aiment sincèrement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des foux qui ne voient leur Dieu que de profil. Il est impossible d'aimer un être, dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugemens font frémir. Comment envisager sans allarmes un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner ?

Qu'on ne nous parle point d'une crainte *filiale*, ou d'une crainte respectueuse & mêlée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son pere, quand il le fait assez cruel pour lui infliger des tourmens recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourroit avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut avoir la moindre étincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtimens, infinis pour la durée & la violence, aux quatre-vingt dix-neuf centiemes de ses enfans.

§ 66.

LES inventeurs du dogme de l'éternité des peines de l'enfer, ont fait du Dieu, qu'ils disent si bon, le plus détestable des êtres. La

cruauté dans les hommes, est le dernier terme de la méchanceté ; il n'est point d'ame sensible qui ne soit émue & revoltée au récit seul des tourmens qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs ; mais la cruauté est encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les tyrans les plus sanguinaires, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens avoient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes, & pour insulter à leurs souffrances ; ces motifs étoient, ou leur propre sûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le dessein d'épouvanter par des exemples terribles, ou, peut-être, la vanité de faire parade de leur puissance & le desir de satisfaire une curiosité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucuns de ces motifs ? En tourmentant les victimes de sa colere, il puniroit des êtres qui n'ont pu réellement ni mettre en danger son pouvoit inébranlable, ni troubler sa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté les supplices de l'autre vie seroient inutiles aux vivants, qui n'en peuvent être les témoins. Ces supplices seroient inutiles aux damnés, puisqu'en enfer on ne se convertit plus, & que le tems des miséricordes est passé. D'où il

fuit que Dieu dans l'exercice de sa vengeance éternelle n'auroit d'autre but que de s'amuser & d'insulter à la foiblesse de ses créatures.

J'EN appelle au genre humain entier. Est-il dans la nature un homme qui se sente assez cruel, pour vouloir de sang froid tourmenter, je ne dis pas son semblable, mais un être sensible quelconque, sans émolument, sans profit, sans curiosité, sans avoir rien à craindre ? Concluez donc, ô Théologiens ! que, selon vos principes mêmes, votre Dieu est infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

Vous me direz, peut-être, que *des offenses infinies méritent des châtimens infinis* : & moi je vous dirai que l'on n'offense point un Dieu dont le bonheur est infini. Je vous dirai de plus que les offenses des êtres finis ne peuvent être infinies. Je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offense, ne peut pas consentir à faire durer les offenses de ses créatures pendant l'éternité. Je vous dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ses créatures une durée infinie, uniquement, pour se donner le plaisir de les tourmenter sans fin.

Il y a que la barbarie la plus sauvage ;
 a que la plus infigne fourberie ; il
 que l'ambition la plus aveugle qui
 a faire imaginer le dogme de l'éter-
 nes peines. S'il existoit un Dieu que
 t offenser ou blasphémer , il n'y au-
 s sur la terre de plus grands blas-
 eurs que ceux qui osent dire que ce
 st un tyran assez pervers , pour se
 ire pendant l'éternité aux tourments
 de ses foibles créatures.

§. 67.

PRENDRE que Dieu peut s'offenser des
 des hommes , c'est anéantir toutes
 es que l'on s'efforce d'ailleurs de
 onner de cet être. Dire que l'hom-
 at troubler l'ordre de l'univers , qu'il
 llumer la foudre dans la main de son
 qu'il peut dérouter ses projets , c'est
 ue l'homme est plus fort que son
 qu'il est l'arbitre de sa volonté , qu'il
 de lui d'altérer sa bonté & de la
 r en cruauté. La Théologie ne fait
 esse que détruire d'une main ce qu'el-
 de l'autre ! Si toute Religion est fon-
 : un Dieu qui s'irrite & qui s'appai-

se, toute Religion est fondée sur une contradiction palpable.

TOUTES les Religions s'accordent à nous exalter la sagesse & la puissance infinies de la Divinité, mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que faiblesse & folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même, & jusqu'ici jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer. Dieu a créé les hommes afin d'avoir dans ses états des sujets qui lui rendissent leurs hommages, & nous voyons sans cesse les hommes révoltés contre lui !

§. 68.

ON ne cesse de nous vanter les perfections divines, & dès que nous en demandons les preuves, on nous montre ses ouvrages dans lesquels on assure que ces perfections sont écrites en caractères ineffaçables. Tous ces ouvrages sont pourtant imparfaits & périssables; l'homme, que l'on ne cesse de regarder comme le chef d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, est rempli d'imperfections qui le rendent désagréable aux yeux de l'ouvrier tout-puissant

à formé ; cet ouvrage surprenant de-
souvent si révoltant & si odieux pour
l'auteur , qu'il se trouve obligé de le jeter
à la mer. Mais si l'ouvrage le plus rare de la
nature est imparfait , par où pourrions-
nous imaginer des perfections divines ? Un ou-
vreur de l'art de l'écriture est lui-même si peu con-
venable , peut-il nous faire admirer l'habileté de
l'ouvrier ? L'homme physique est sujet à
des infirmités , à des maux sans nombre ,
à la mort. L'homme moral est rempli de défauts
& cependant on se tue de nous dire
qu'il est le plus bel ouvrage du plus parfait
des arts !

§. 69.

En créant des êtres plus parfaits que les
hommes , il paroît que Dieu n'a jadis pas
réussi , ni donné des preuves plus for-
tes de sa perfection. Ne voyons-nous pas
dans plusieurs Religions que des anges , des
saints purs , se sont révoltés contre leur ma-
ître : même ont prétendu le chasser de son
trône ? Dieu s'est proposé le bonheur & des
anges & des hommes , & jamais il n'a pu
y parvenir à rendre heureux ni les anges ni les
hommes : l'orgueil , la malice , les péchés ,
les imperfections des créatures se sont tou-

jours opposés aux volontés du créateur parfait.

§. 70.

TOUTE Religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose & l'homme dispose*. Toutes les Théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la Divinité d'une part & ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur : malgré sa toute puissance il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudroit qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une Religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race humaine, & malgré cette mort les hommes ne font rien moins que ce que Dieu desiroit !

§. 71.

RIEN de plus extravagant que le rôle, qu'en tout pays, la Théologie fait jouer à la Divinité ; si la chose étoit réelle, on seroit forcé de voir en elle le plus capricieux & le plus insensé des êtres. On seroit obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théâtre de ses guerres déshonorantes avec ses créatures ; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des esprits malins

que pour se faire des adversaires contre lesquels il pût exercer son pouvoir. Il les rend libres de l'offenser, assez malins pour dérouter ses projets, assez opiniâtres pour ne jamais se rendre; le tout pour avoir le plaisir de se fâcher, de s'apaiser, de se réconcilier & de réparer le désordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ses créatures telles qu'elles devoient être pour lui plaire, que le peines la Divinité ne se feroit-elle pas épargnées! ou du moins que d'embarras n'eût-elle pas sauvés à ses Théologiens!

SUIVANT tous les systèmes religieux de la terre, Dieu ne semble occupé qu'à se faire du mal à lui-même: il en use comme ces charlatans qui se font de grandes blessures, pour avoir occasion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que jusqu'ici la Divinité ait encore pu se guérir radicalement du mal qu'elle se fait faire par les hommes.

§. 72.

DIEU est l'auteur de tout: cependant on nous assure que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc? des hommes. Mais qui a fait les hommes? c'est Dieu. C'est

donc de Dieu que vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils sont, le mal moral ou le péché n'existeroit pas dans le monde. C'est donc à Dieu qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme est si pervers. Si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenser Dieu, nous sommes forcés d'en conclure que Dieu veut être offensé; que Dieu, qui a fait l'homme, a résolu que le mal se fît par l'homme; sans celà l'homme seroit un effet contraire à la cause de laquelle il tient son être.

§. 73.

L'ON attribue à Dieu la faculté de prévoir, ou de savoir d'avance, tout ce qui doit arriver dans le monde; mais cette prescience ne peut gueres tourner à sa gloire ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourroient légitimement lui faire. Si Dieu a la prescience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chute de ses créatures qu'il avoit destinées au bonheur? S'il a résolu dans ses decrets de permettre cette chute, c'est sans doute parce qu'il a voulu que cette chute eût lieu, sans celà cette chute ne seroit point arrivée. Si la prescience divine des péchés de ses créatures avoit été nécessaire ou for-

cée, on pourroit supposer que Dieu a été contraint par sa justice de punir les coupables : mais Dieu, jouissant de la faculté de tout prévoir, & de la puissance de tout prédéterminer, ne dépendoit-il pas de lui de ne pas s'imposer à lui-même des loix cruelles, ou du moins ne pouvoit-il pas se dispenser de créer des êtres qu'il pouvoit être dans le cas de punir & de rendre malheureux par un décret subséquent ? Qu'importe que Dieu ait destiné les hommes au bonheur ou au malheur par un décret antérieur, effet de sa prescience, ou par un décret postérieur, effet de sa justice ? L'arrangement de ses décrets change-t-il quelque chose au sort des malheureux ? Ne seront-ils pas également en droit de se plaindre d'un Dieu qui pouvant les laisser dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévît très bien que sa justice le forceroit tôt ou tard à les punir ?

§. 74.

„ L'HOMME, dites-vous, en sortant des
 „ mains de Dieu étoit pur, innocent &
 „ bon, mais sa nature s'est corrompue en
 „ punition du péché. ” Si l'homme a pu
 „ pécher, même au sortir des mains de Dieu,

tion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devoit nécessairement se corrompre, & qui, conséquemment, devoit nécessairement offenser Dieu? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel étoit puni-il les hommes de n'être point impeccables? Ce ne peut être que par le droit du plus fort; mais le droit du plus fort s'appelle violence, & la violence ne peut convenir au plus juste des êtres. Dieu seroit souverainement injuste, s'il punissoit les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou pour ne pouvoir pas être des Dieux comme lui.

DIEU n'auroit-il pas pu du moins communiquer à tous les hommes la sorte de perfection, dont leur nature est susceptible? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu, pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grace, ou donné les mêmes dispositions à tous les êtres de notre espèce? Pourquoi le nombre des méchants excède-t-il si fort le nombre des gens de bien? Pourquoi, contre un ami, Dieu trou-

-t-il dix mille ennemis dans un monde, s'il ne tenoit qu'à lui de peupler d'honnêtes hommes ? S'il est vrai que dans le ciel Dieu ait projeté de se former une cour de saints ; plus ou d'hommes qui auront vécu sur la terre conformément à ses vues, n'eût-il pas une cour plus nombreuse, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût composée de tous les hommes à qui, en les créant, il devoit accorder le degré de bonté nécessaire pour parvenir au bonheur éternel ? Enfin étoit-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant, que de le créer pour en faire un être plein de défauts, rebelle à son créateur, perpétuellement exposé à se perdre lui-même par un abus fatal de sa liberté ? Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'aurait dû créer que des anges bien dociles & soumis. Les anges, dit on, sont purs, quelques-uns d'entre eux ont péché ; mais au moins tous n'ont pas péché ; tous n'ont point abusé de leur liberté pour se révolter contre leur maître. Dieu n'aurait-il pas pu ne créer que des anges de la bonne espèce ? Si Dieu a créé des anges qui n'ont pas péché, ne pouvoit-il pas créer des hommes impeccables, ou qui jamais n'abusassent

de leur liberté pour mal faire ? Si les élus sont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'auroit-il pas pu faire des hommes impeccables sur la terre ?

§. 77.

ON ne manque pas de nous dire que l'énorme distance qui sépare Dieu & les hommes, fait que nécessairement la conduite de ce Dieu est un mystère pour nous, & que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponse est-elle donc satisfaisante ? Puisqu'il s'agit, selon vous, de mon bonheur éternel, ne suis-je donc pas en droit d'examiner la conduite de Dieu lui-même ? Ce n'est qu'en vue du bonheur que les hommes en espèrent, qu'ils sont soumis à l'empire d'un Dieu. Un despote à qui les hommes ne se soumettroient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un souverain totalement inaccessible, ne peut mériter les hommages des êtres intelligents. Si la conduite de Dieu est un mystère pour moi, elle n'est point faite pour moi. L'homme ne peut ni adorer, ni admirer, ni respecter, ni imiter une conduite, dans laquelle tout est impossible à concevoir, ou dont il ne peut souvent se faire que des idées révol-

1. A moins qu'on ne prétende qu'il faut
 voir toutes les choses que l'on est forcé d'i-
 voir, & que tout ce qu'on n'entend pas
 est dès lors admirable.

METRES ! vous nous criez sans cesse que
 les desseins de Dieu sont impénétrables ; que
 ses voies ne sont pas vos voies ; que ses pen-
 sées ne sont pas vos pensées ; que c'est une folie de
 se plaindre de son administration, dont les
 ressorts & les ressorts nous sont entièrement
 cachés : qu'il y a de la témérité à vouloir
 prétendre d'être injustes, parce qu'ils sont
 imprévenables pour nous. Mais ne vo-
 lez-vous pas qu'en parlant sur ce ton, vous
 couvrez de vos propres mains tous vos pro-
 pres systèmes qui n'ont pour but que de
 se faire expliquer les voies de la Divinité, que
 vous dites impénétrables ? Ces jugemens, ces
 raisonnemens & ces desseins, les avez-vous donc pré-
 sentés ? Vous n'osez pas le dire, & quoiqu'on
 vous en raisonne sans fin, vous ne les com-
 mencez pas plus que nous. Si par hazard vous
 découvrez le plan de Dieu que vous nous
 nous admirer, tandis que bien des gens le
 trouvent si peu digne d'un être juste, bon,
 sage, intelligent, raisonnable ; ne dites plus que ce
 plan est impénétrable. Si vous l'ignorez com-

me-nous, ayez quelque indulgence pour ceux qui confessent ingénûment qu'ils n'y comprennent rien, ou qu'ils n'y voient rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions; auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves & des conjectures, que tout semble contredire. Parlez-nous de choses intelligibles & vraiment utiles pour l'homme, & ne nous parlez plus des voies *impénétrables* d'un Dieu, sur lesquelles vous ne faites que balbutier & vous contredire.

.. EN nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse Divine; en nous défendant de fonder des abîmes; en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison; en nous faisant un crime de juger notre maître, les Théologiens ne nous apprennent rien, que l'embarras où ils se trouvent, quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu; qu'ils ne trouvent merveilleuse, que parce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

§. 78.

LE mal physique passe communément pour

de la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les guerres, les emblemens de terre sont des moyens dont leu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux, à la sévérité d'un Dieu juste & bon. Cependant ne voyons-nous pas ces maux tomber indistinctement sur les bons & sur les méchants, sur les impies & sur les justes, sur les innocens & sur les coupables? Comment veut-on nous faire admirer dans ce procédé la justice & la bonté d'un Dieu, dont l'idée paroît si consolante à tant de malheureux? Il faut sans doute que ces malheureux aient le cerveau troublé par leurs fortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événemens de ce monde; dans ces cas ne seroit-ce pas à lui qu'ils devroient s'en aller se consoler dans ses bras? Père infortuné! tu te consoles dans le sein de la Providence de la perte d'un enfant chéri, ou d'une épouse qui faisoit ton bonheur! hélas! ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués? Ton Dieu t'a rendu misérable, & tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés?

LES notions fantasques ou surnaturelles de la Théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles; que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction, on leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu veut les éprouver. Ainsi la Religion est parvenue à changer le mal en bien ! un profane disoit avec raison, *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très instamment de ne point songer à moi.*

IL a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres & bien cruelles de leur Dieu, qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses & les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur ! un génie malfaisant, un démon feroit-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis, que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis ?

§. 79.

QUE dirions-nous d'un pere qu'on nous assureroit veiller sans relâche à la conservation & au bien-être de ses enfans foibles & sans prévoyance , & qui pourtant leur laisseroit la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices & des eaux ; qui ne les empêcheroit que rarement de suivre leurs appétits défordonnés ; qui leur permettroit de manier , sans précaution, des armes meurtrieres, au risque de s'en blesser grièvement ? Que penserions-nous de ce même pere si , au lieu de s'en prendre à lui-même du mal qui seroit arrivé à ses pauvres enfans, il les punissoit de leurs écarts, de la façon la plus cruelle ? Nous dirions, avec raison, que ce pere est un fou qui joint l'injustice à a sotise.

UN Dieu qui punit les fautes qu'il auroit pu empêcher est un être qui manque & de sagesse, & de bonté, & d'équité. Un Dieu prévoyant prévient le mal, & , par là même, se verroit dispensé de le punir. Un Dieu bon ne puniroit pas des foiblesses qu'il scauroit inhérentes à la nature humaine. Un Dieu juste, s'il a fait l'homme, ne puniroit pas l'homme de ne l'avoir pas fait assez fort

dé s'il vouloit venir, ou ne pas venir
monde. La nature ne l'a pas consulté sur
son pays & les parents qu'elle lui a donnés. Ses
idées acquises, ses opinions, ses notions
vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires
de l'éducation qu'il a reçue, & dont il
n'a point été le maître. Ses passions & ses desirs
sont des suites nécessaires du tempérament
que la nature lui a donné, & des idées
qui lui ont été inspirées. Durant tout le cours
de sa vie, ses volontés & ses actions sont
déterminées par ses liaisons, ses habitudes,
ses affaires, ses plaisirs, ses conversations,
ses pensées qui se présentent involontairement
à son esprit, en un mot, par une suite d'événements
& d'accidens qui sont hors de son pouvoir.
Incapable de prévoir l'avenir, il ne sçait
ce qu'il voudra, ni ce qu'il fera dans l'instant
qui doit suivre immédiatement l'instant où
il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans qu'il
ait depuis le moment de sa naissance, jusqu'à
celui de sa mort, été libre un instant.

L'HOMME, direz-vous, veut, délibère,
choisit, se détermine, & vous en concluez
que ses actions sont libres. Il est vrai que
l'homme veut, mais il n'est pas maître de
sa volonté ou de ses desirs; il ne peut desirer

& vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même ; il ne peut pas aimer la douleur, ni détester le plaisir. L'homme, dira-t-on, préfère quelquefois la douleur au plaisir ; mais alors il préfère une douleur passagère dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée d'un plus grand bien le détermine nécessairement à se priver d'un bien moins considérable.

Ce n'est pas l'amant qui donne à sa maîtresse les traits dont il est enchanté ; il n'est donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de sa tendresse ; il n'est pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominant. D'où il suit évidemment, que l'homme n'est pas le maître des volontés & des desirs qui s'élevent dans son ame, indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut résister à ses desirs ; donc il est libre. L'homme résiste à ses desirs, lorsque les motifs qui le détournent d'un objet, sont plus forts que ceux qui le poussent vers cet objet ; mais alors sa résistance est nécessaire. Un homme qui craint plus le déshonneur ou le supplice, qu'il n'a d'amour pour l'argent, résiste nécessairement au desir de s'emparer de l'argent d'un autre.

vers, tandis qu'il en est lui-même entraîné à son insçu.

Le sentiment intime qui nous fait croire que nous sommes libres de faire ou de ne pas faire une chose, n'est qu'une pure illusion. Lorsque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne sont jamais que des suites nécessaires de nos volontés & de nos desirs, qui jamais ne sont en notre pouvoir. Vous vous croyez libres, parce que vous faites ce que vous voulez; mais êtes-vous donc libre de vouloir ou de ne pas vouloir, de désirer ou de ne pas désirer? Vos volontés & vos desirs ne sont-ils pas nécessairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous?

§. 81.

„ Si les actions des hommes sont nécessairement ; si les hommes ne sont pas libres, de quel droit la société punit-elle les méchants qui l'infestent? N'est-il pas très injuste de châtier des êtres, qui n'ont pu agir autrement qu'ils n'ont fait? ” Si les méchants agissent nécessairement d'après les impulsions de leur méchant naturel, la société, en les punissant, agit de son côté néces-

ement par le desir de se conserver. Ces objets produisent nécessairement en nous le sentiment de la douleur, dès lors la nature nous force de les haïr, & nous invite à les écarter de nous. Un Tigre, pressé par la faim, s'élançe sur l'homme qu'il veut dévorer; mais l'homme n'est pas le maître de ne pas craindre le Tigre, & cherche nécessairement les moyens de l'exterminer.

§. 82.

„ Si tout est nécessaire, les erreurs, les opinions & les idées des hommes sont fatales, & dans ce cas, comment ou pour quoi prétendre les réformer? ” Les erreurs des hommes sont des suites nécessaires de leur ignorance: leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité sont des suites nécessaires de leur inexpérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion, de même que le transport au cerveau ou la léthargie sont des effets nécessaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raison sont des remèdes propres à guérir l'ignorance, le fanatisme & les folies; de même que la saignée est propre à calmer le transport au cerveau. Mais, direz-vous,

pourquoi la vérité ne produit-elle pas cet effet sur bien des têtes malades ? C'est qu'il est des maladies qui résistent à tous les remèdes ; c'est qu'il est impossible de guérir des malades obstinés qui refusent de prendre les remèdes qu'on leur présente ; c'est que les intérêts de quelques hommes, & la sottise des autres, s'opposent nécessairement à l'admission de la vérité.

UNE cause ne produit son effet, que quand elle n'est point interrompue dans son action par d'autres causes plus fortes, qui pour lors affoiblissent l'action de la première ou la rendent inutile. Il est absolument impossible de faire adopter les meilleurs arguments à des hommes, fortement intéressés à l'erreur, prévenus en sa faveur, qui refusent de réfléchir ; mais il est très nécessaire que la vérité détrompe les âmes honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité est une cause, elle produit nécessairement son effet, quand son impulsion n'est point interceptée par des causes qui suspendent ses effets.

§. 83.

„ OTER à l'homme son libre arbitre,
„ c'est, nous dit-on, en faire une pure ma-

ne, un automate: sans liberté il n'existe plus en lui ni mérite ni vertu. — ce que le mérite dans l'homme? C'est la façon d'agir qui le rend estimable aux yeux des autres de son espèce. Qu'est-ce que la vertu? c'est une disposition qui nous porte à faire le bien des autres. Que peuvent nous apprendre des machines ou des automates, capables de produire des effets utiles? *Marc-Aurèle* fut un ressort très utile à la vaste machine de l'empire Romain. Quel droit une machine mépriseroit-elle une autre machine, dont les ressorts facilitent son jeu? Les gens de bien sont des ressorts utiles, qui secondent la société dans sa marche vers le bonheur: les méchants sont des ressorts mal conformés, qui troublent l'ordre de la marche, l'harmonie de la société. Si, dans sa propre utilité, la société chérit & récompense les bons, elle hait, méprise & punie les méchants, comme des ressorts inutiles ou nuisibles.

§. 84.

Le monde est un agent nécessaire; tous les êtres qui le composent sont liés les uns aux autres & ne peuvent agir autrement qu'ils

ne font, tant qu'ils sont mus par les mêmes causes & pourvus des mêmes propriétés. Perdent-ils des propriétés ? Ils agissent nécessairement d'une façon différente.

DIEU lui-même, en admettant, pour un moment, son existence, ne peut point être regardé comme un agent libre; s'il existoit un Dieu, sa façon d'agir seroit nécessairement déterminée par les propriétés inhérentes à sa nature: rien ne seroit capable d'arrêter ou d'altérer ses volontés. Cela posé, ni nos actions, ni nos prières, ni nos sacrifices ne pourroient suspendre ou changer sa marche invariable & ses desseins immuables; d'où l'on est forcé de conclure, que toute Religion seroit parfaitement inutile.

§. 85.

Si les Théologiens n'étoient pas sans cesse en contradiction avec eux-mêmes; ils reconnoitroient que, d'après leurs hypothèses, l'homme ne peut être réputé libre un instant. L'homme n'est-il pas supposé dans une dépendance continuelle de son Dieu ? Est-on libre, quand on n'a pu exister & se conserver sans Dieu, & quand on cesse d'exister au gré de sa volonté suprême ? Si Dieu a tiré

me du néant ; si la conservation de
me est une création continuée ; si Dieu
eut un instant perdre de vue sa créatu-
i, tout ce qui lui arrive est une suite de
lonté divine ; si l'homme ne peut rien
ui même ; si tous les événemens qu'il
ive sont des effets des décrets divins ;
e fait aucun bien sans une grace d'en
; comment peut-on prétendre que l'hom-
uisse de la liberté pendant un instant de
rée ? Si Dieu ne le conservoit pas , au-
ent où il péche , comment l'homme
roit-il pécher ? Si Dieu le conserve
 , Dieu le force donc d'exister pour pé-

§. 86.

ne cesse de comparer la Divinité à un
dont la plupart des hommes sont des su-
révoltés , & l'on prétend qu'il est en
de récompenser les sujets qui lui de-
ent fideles , & de punir ceux qui se ré-
nt contre lui. Cette comparaison n'est
dans aucune de ses parties. Dieu pré-
à une machine dont il a créé tous les
rts ; ces ressorts n'agissent qu'en raison
maniere dont Dieu les a formés ; c'est à
ladresse qu'il doit s'en prendre , si ces res-

sorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu est un Roi créateur qui s'est créé de toutes pièces des sujets à lui-même; qui les a formés suivant son bon plaisir; dont les volontés ne peuvent jamais trouver de résistance. Si Dieu dans son empire a des sujets rebelles, c'est que Dieu a résolu d'avoir des sujets rebelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'est que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

PERSONNE n'ose douter de la justice Divine; cependant, sous l'empire d'un Dieu juste, on ne trouve que des injustices & des violences. La force décide du sort des nations, l'équité semble bannie de la terre; un petit nombre d'hommes se joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout est dans le désordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le désordre déplaît infiniment.

§. 87.

QUOIQUE les hommes ne cessent d'admirer la sagesse, la bonté, la justice, le bel ordre de la providence, dans le fait, ils n'en sont jamais satisfaits: les prières qu'ils adressent continuellement au ciel, ne nous montrent-

Et pas qu'ils ne sont aucunement satisfaits de l'économie divine ? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'est se défier de ses soins vigilants : prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire cesser un mal, c'est ôcher de mettre obstacle au cours de sa justice : implorer l'assistance de Dieu dans ses calamités, c'est s'adresser à l'auteur même de ces calamités pour lui représenter qu'en votre faveur il devrait rectifier son plan, qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'OPTIMISTE, ou celui, qui trouve que dans ce monde *tout est bien*, & qui nous crie sans cesse que nous vivons dans *le meilleur des mondes possibles*, s'il étoit conséquent, ne devrait jamais prier : bien plus, il ne devrait point attendre un autre monde où l'homme sera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que le *meilleur des mondes possibles* ?

QUELQUES Théologiens ont traité les *Optimistes* d'impies pour avoir fait entendre que Dieu n'avoit pas pu produire un meilleur monde, que celui où nous vivons ; selon ces docteurs, c'est limiter la puissance divine & ainsi faire une injure. Mais ces Théologiens ne voient-ils pas qu'il est bien moins outra-

geant pour Dieu, de prétendre qu'il a fait de son mieux en produisant le monde, que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très mauvais ? Si l'Optimiste par son système fait tort à la puissance divine, le Théologien qui le traite d'impie, est lui-même un impie qui blesse la bonté divine, sous prétexte de prendre les intérêts de sa toute puissance.

§. 88.

LORSQUE nous nous plaignons des maux dont notre monde est le Théâtre, on nous renvoie à l'autre monde; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités & les miseres qu'il permet pour un tems ici bas. Cependant, si laissant reposer pour un tems assez long sa justice éternelle, Dieu a pu consentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle assurance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la justice divine ne s'endormira pas de même sur les malheurs de ses habitans ?

ON nous console de nos peines en disant que Dieu est patient, & que sa justice, quoique souvent très lente, n'en est pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne

peut

est convenir à un être juste, immuable, tout puissant? Dieu peut-il donc tout injustice, même un instant? Temporiser un mal que l'on connoît, annoncer l'incertitude, soit incertitude, soit collusion, souffrir le mal que l'on a le pouvoir de corriger, c'est consentir que le mal se fasse.

§. 89.

PRENDRE une foule de Docteurs me crient par tous les coins que Dieu est infiniment juste, mais que *sa justice n'est point celle des hommes*. De quelle espèce, ou de quelle nature est donc cette justice Divine? Quelle est-elle? Comment former d'une justice qui résiste à l'injustice humaine? Ne faut-il pas se garder de ne pas confondre toutes nos idées du bien et du mal, de l'injuste, que de nous dire que ce qui est juste en Dieu, est injuste dans les hommes? Comment prendre pour modèle de la justice divine, dont les perfections divines sont tout le rebours des perfections humaines?

DIEU, dites-vous, est l'arbitre souverain de nos destinées : son pouvoir suprême ne peut être limité, le met en droit de faire des ouvrages de ses mains, tout

„ ce que bon lui semble : un ver de terre ;
„ tel que l'homme ; n'a pas même le droit
„ d'en murmurer. ” Ce ton arrogant est vi-
siblement emprunté du langage que tiennent
pour l'ordinaire les ministres des tyrans ,
lorsqu'ils ferment la bouche à ceux qui souf-
frent de leurs violences ; il ne peut donc être
le langage des ministres d'un Dieu dont on
vante l'équité ; il n'est pas fait pour en im-
poser à un être qui raisonne. Ministres d'un
Dieu juste ! je vous dirai donc que la puissan-
ce la plus grande ne peut pas conférer à vo-
tre Dieu lui-même, le droit d'être injuste à
l'égard de la plus vile de ses créatures. Un
despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui
s'arroe le droit de faire le mal, seroit un
Tyran ; un Tyran n'est pas un modèle pour
les hommes, il doit être un objet exécration
à leurs yeux.

N'EST-IL pas bien étrange que pour justi-
fier la Divinité, l'on en fasse à tout moment
le plus injuste des êtres ! dès qu'on se plaint
de sa conduite, on croit nous réduire au si-
lence en nous alléguant que *Dieu est le maître* ;
ce qui signifie que Dieu, étant le plus fort,
n'est point asservi aux règles ordinaires. Mais
le droit du plus fort est la violation de tous

lés droits; il ne peut passer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant sauvage qui, dans l'ivresse de sa fureur, s'imagine pouvoir faire tout ce que bon lui semble des malheureux qu'il a vaincus: ce droit barbare ne peut paroître légitime qu'à des esclaves assez aveugles, pour croire que tout est licite à des Tyrans, à qui l'on se sent trop foible pour résister.

Au sein même des plus grandes calamités, par une simplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction sensible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu est le mattre*. Ainsi donc, raisonneurs inconséquents, vous croyez de bonne foi que le *bon Dieu* vous envoie la peste; que le *bon Dieu* vous donne la guerre; que le *bon Dieu* est cause de la disette, en un mot, que le *bon Dieu*, sans cesser d'être bon, a la volonté & le droit de vous faire les plus grands maux que vous puissiez éprouver! Cessez au moins d'appeller *bon* votre Dieu, quand il vous fait du mal; ne dites pas alors qu'il est juste, dites qu'il est le plus fort, & qu'il vous est impossible de parer les coups que son caprice vous porte.

Dieu, direz-vous, ne nous châtie que pour

notre plus grand bien. Mais quel bien réel peut-il donc résulter pour un peuple, d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par des exemples de ses maîtres pervers; écrasé sans relâche sous le sceptre de fer d'une suite de Tyrans impitoyables; anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement, qui, si souvent pendant des siècles, fait éprouver aux nations ses effets destructeurs? Les yeux de la foiblesse doivent être d'étranges yeux, si l'on voit par leur moyen des avantages dans les misères les plus affreuses & dans des maux les plus durables; dans les vices & les folies, dont notre espèce se voit si cruellement affligée!

§ 90.

QUELLES bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les Chrétiens, à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se réconcilier avec le genre humain, coupable à son insçu de la faute de ses pères, a fait mourir son propre fils innocent & incapable de pécher? Que dirions-nous d'un Roi, dont les sujets se feroient révoltés, & qui, pour s'apaiser lui-même, ne trouveroit d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa

couronne qui n'auroit point trempé dans la rébellion générale ? C'est, dira le Chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-mêmes à la justice divine que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un père pour des étrangers ne le met pas en droit d'être injuste & barbare pour son fils. Toutes les qualités que la Théologie donne à son Dieu ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres : toujours l'exercice de l'une de ses perfections, est aux dépens de l'exercice d'une autre.

LE Juif a-t-il des idées plus raisonnables que le Chrétien de la justice divine ? Un Roi par son orgueil allume la colère du ciel ; *Sennacherib* fait descendre la peste sur son peuple innocent ; soixante & dix mille sujets sont exterminés pour expier la faute d'un Monarque, que la bonté de Dieu a résolu d'épargner !

§. 91.

MALGRÉ les injustices dont toutes les Religions se plaisent à noircir la Divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité ; ils craignent que, semblable aux Tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense

& ne redouble sur eux le poids de la malice de la tyrannie. Ils écoutent donc leurs pères qui leur disent que leur Dieu est un père ; que ce Dieu est un monarque équitable dont l'objet en ce monde, est de s'assurer l'amour, de l'obéissance & du respect de ses sujets ; qui ne leur laisse la liberté d'aller que pour leur fournir l'occasion de lui rendre ses faveurs & d'acquiescer un bonheur éternel dont il ne leur est aucunement redevable. Quels signes les hommes peuvent-ils donc connoître la tendresse d'un père qui a donné le jour au plus grand nombre de ses enfants, que pour traîner sur la terre une vie pénible, inquiète & remplie d'amertume. Est-il un présent plus funeste que cette tendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuser, & par là d'entraîner des malheurs éternels !

§. 92.

EN appelant les mortels à la vie, à ce jeu cruel & dangereux la Divinité ne les ce-t-elle pas de jouer ! jettés dans le monde sans leur aveu ; pourvus d'un tempérament dont ils ne sont point les maîtres ; et par des passions & des desirs inhérents à

nature; exposés à des pièges qu'ils n'ont pas la force d'éviter; entraînés par des événemens qu'ils n'ont pu ni prévoir ni prévenir, les humains malheureux sont obligés de fournir une carrière qui peut les conduire à des supplices horribles pour la violence & la dureté.

Des voyageurs assurent que dans une contrée d'Asie regne un Sultan rempli de fantaisies, & très absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce Prince passe son temps assis devant une table sur laquelle sont placées trois dez & un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de morceaux d'or destinés à exciter la cupidité des courtisans & des peuples dont le Sultan est entouré. Celui-ci, connoissant le foible de ses sujets, leur tient à peu près ce langage. *Esclaves! je vous veux du bien. Ma bonne se propose de vous enrichir & de vous rendre plus heureux. Voyez-vous ces trésors? eh bien! ils sont à vous; tâchez de les gagner; que chacun à son tour prenne en main ce cornet & ces dez; quiconque aura le bonheur d'amener rasle fixe, sera maître du trésor: mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis, sera précipité pour tou-*

jours dans un cachot obscur, où ma justice exige qu'on le brûle à petit feu. Sur ce discours du Monarque, les assistans consternés se regardent les uns les autres; aucun ne veut s'exposer à courir une chance si dangereuse. Quoi, dit alors le Sultan courroucé, personne ne se présente pour jouer! oh; ce n'est pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc; je le veux: obéissez sans répliquer. Il est bon d'observer que les dez du Despote sont tellement préparés que sur cent mille coups, il n'en est qu'un qui porte; ainsi le monarque généreux a le plaisir de voir sa prison bien garnie & ses richesses rarement emportées. Mortels! ce Sultan, c'est votre Dieu; ses trésors, sont le ciel; son cachot, c'est l'enfer; & vous tenez les dez.

§. 93.

ON nous répète à tout moment que nous devons à la Providence une reconnoissance infinie pour les bienfaits sans nombre, dont il lui plaît de nous combler. On nous vante sur-tout le bonheur d'exister. Mais hélas! combien est-il de mortels qui soient véritablement satisfaits de leur façon d'exister? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'a-

Fortunes n'est-elle point mêlée ! un seul agrin cuifant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible & la plus fortunée ! Est-il donc un grand nombre d'hommes qui, si la chose dépendoit d'eux, voudrussent recommencer au même prix la carrière pénible, dans laquelle, par leur aveu, le destin les a jettés ?

Vous dites que l'existence seule est un très grand bienfait. Mais cette existence n'est-elle pas continuellement troublée par des chaînes, des craintes, des maladies souvent cruelles & très peu méritées ? Cette existence, menacée de tant de côtés, ne peut-elle pas à chaque instant nous être arrachée ? Quel est celui qui, après avoir vécu pendant quelque tems, ne s'est pas vu privé d'une épouse chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami consolant, dont les pertes viennent sans cesse assaillir sa pensée ? Il est très peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans le coupe de l'infortune ; il en est très peu qui n'aient souvent désiré de finir. Enfin il n'a rien dépendu de nous d'exister ou de n'exister plus. L'oiseau auroit-il donc de si grandes obligations à l'oiseleur, pour l'avoir pris dans ses filets, & l'avoir mis dans sa volière,

re, afin de s'en nourrir après s'en être amusé ?

§. 94.

NONOBTANT les infirmités, les chagrins, les miseres que l'homme est forcé de subir en ce monde : malgré les dangers que son imagination allarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de se croire le favori de son Dieu, l'objet de tous ses soins, le but unique de tous ses travaux. Il s'imagine que l'univers entier est fait pour lui ; il se nomme arrogamment le *Roi de la nature*, & se met fort au dessus des autres animaux. Pauvre mortel ! sur quoi peux-tu fonder tes prétentions hautaines ? c'est, dis-tu, sur ton ame ; sur la raison dont tu jouis ; sur tes facultés sublimes qui te mettent en état d'exercer un empire absolu sur les êtres qui t'entourent. Mais foible souverain du monde ! es-tu sûr un instant de la durée de ton regne ? Les moindres atômes de la matiere, que tu méprises, ne suffisent-ils pas pour t'arracher à ton Thrône & pour te priver de la vie ? Enfin le Roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers ?

Tu nous parles de ton ame ! mais sçais-tu ce que c'est qu'une ame ? Ne vois-tu pas que

cette ame n'est que l'assemblage de tes organes d'où résulte la vie? Refusérais-tu donc de le dire aux autres animaux qui vivent, qui sentent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaisir, qui fuient la douleur ainsi que toi, & qui souvent ont des organes qui se servent mieux que les tiens? Tu nous vantés tes facultés intellectuelles; mais ces facultés, qui te rendent si fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures? Fais-tu souvent usage de cette raison, dont tu te glorifies, & que la Religion t'ordonne de ne point écouter? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles sont ou plus foibles, ou moins rusées que toi, sont-elles sujettes aux chagrins, aux peines d'esprit, à mille passions frivoles, à mille besoins imaginaires dont ton cœur est continuellement la proie? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le passé, alarmées sur l'avenir? Bornées uniquement au présent, ce que tu appelles leur *instinct*, & ce que moi j'appelle leur intelligence, ne leur suffit-il pas pour se conserver, se défendre & chercher tous leurs besoins? Cet instinct, dont tu parles avec mépris, ne les sert-il pas souvent bien mieux que tes facultés merveilleuses? Leur ignorance pai-

fible ne leur est-elle pas plus avantageuse, que ces méditations extravagantes & ces recherches futiles qui te rendent malheureux, & pour lesquelles tu pousses le délire jusqu'à massacrer les êtres de ton espèce si noble? Enfin ces bêtes ont-elles, comme tant de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non seulement la mort, mais encore des tourments éternels dont ils la croient suivie?

AUGUSTE ayant appris qu'Hérode, Roi de Judée, avoit fait mourir ses fils, s'écria, *il vaut bien mieux être le porceau d'Hérode que son fils.* On peut en dire autant de l'homme; cet enfant chéri de la Providence court des risques bien plus grands, que tous les autres animaux; après avoir bien souffert dans ce monde, ne se croit-il pas en danger de souffrir éternellement dans un autre?

§. 95.

QUELLE est la ligne précise de démarcation entre l'homme & les autres animaux, qu'il appelle des brutes? en quoi diffère-t-il essentiellement des bêtes? C'est, nous dit-on; par son intelligence; par les facultés de son esprit, par sa raison que l'homme se montre

supérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agissent que par des impulsions physiques, auxquelles la raison n'a point de part. Mais enfin les bêtes, ayant des besoins plus bornés que les hommes, se passent très bien de ses facultés intellectuelles, qui seroient parfaitement inutiles dans leur façon d'exister. Leur instinct leur suffit; tandis que toutes les facultés de l'homme ne suffisent à peine pour lui rendre son existence supportable, & pour contenter les besoins que son imagination, ses préjugés, ses institutions multiplient pour son tourment.

La brute n'est point frappée des mêmes objets que l'homme; elle n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes desirs, ni les mêmes fantaisies: elle parvient très promptement à la maturité, tandis que rien n'est plus rare que de voir l'esprit humain jouir pleinement de ses facultés, les exercer librement, en faire un usage convenable pour son propre bonheur.

§. 66.

ON nous assure que l'ame humaine est une substance simple; mais si l'ame est une substance si simple, elle devrait être précisément la même dans tous les individus de l'espece

humaine, qui tous devoient avoir les mêmes facultés intellectuelles : cependant cela n'arrive pas ; les hommes different autant par les qualités de l'esprit, que par les traits du visage. Il est dans l'espece humaine des êtres aussi différents les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes ? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le Génie d'un Locke, d'un Newton, & celui d'un Paysan, d'un Hottentot, d'un Lapon ?

L'HOMME ne differe des autres animaux que par la différence de son organisation, qui le met à portée de produire des effets dont ils ne sont point capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'espece humaine, suffit pour nous expliquer les différences qui se trouvent entre eux pour les facultés que l'on nomme intellectuelles. Plus ou moins de finesse dans ces organes, de chaleur dans le sang, de promptitude dans les fluides, de souplesse ou de roideur dans les fibres & les nerfs, doivent nécessairement produire les diversités infinies qui se remarquent entre les esprits des hommes. C'est par l'exercice, l'habitu-

de, l'éducation que l'esprit humain se développe & parvient à s'élever au dessus des êtres qui l'environnent; l'homme sans culture & sans expérience est un être aussi dépourvu de raison & d'industrie que la brute. Un stupide est un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité: un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples, qui sent très promptement, dont le cerveau se meut avec célérité: un savant est un homme dont les organes & le cerveau se sont long-tems exercés sur des objets qui l'occupent.

L'HOMME sans culture, sans expérience, sans raison n'est-il pas plus méprisable & plus digne de haine que les insectes les plus viles ou que les bêtes les plus féroces? Est-il dans la nature un être plus détestable qu'un Tibère, un Néron, un Caligula? Ces destructeurs du genre humain connus sous le nom de conquérants ont-ils donc des âmes plus estimables, que celles des ours, des Lions & des Pantheres? Est-il au monde des animaux plus détestables que les Tyrans?

§. 97.

LES extravagances humaines font bientôt

disparoître aux yeux de la raison ; la supériorité que , si gratuitement , l'homme s'arrogé sur les autres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur , de réflexion & de raison , que l'animal qui se dit raisonnable par excellence ! Est-il , parmi les hommes , si souvent esclaves & opprimés , des sociétés aussi bien constituées , que celles des fourmis , des Abeilles ou des Castors ? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même espèce se donner rendez-vous dans les plaines pour se déchirer & se détruire sans profit ? Voit-on s'élever entre elles des guerres de Religion ? La cruauté des bêtes contre les autres espèces a pour motif la faim , le besoin de se nourrir ; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de ses maîtres , & la folie de ses préjugés impertinents.

LES spéculateurs qui s'imaginent , ou qui veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme , sont très embarrassés , quand on leur demande en quel tant d'animaux malfaisants , qui sans cesse infestent notre séjour , peuvent contribuer au bien-être de l'homme ? Quel avantage connu résulte-t-il pour l'ami des Dieux , d'é-

tre mordu par une vipère, piqué par un scorpion, dévoré par la vermine, mis et pressé par un tigre, &c. ? Tous ces animaux ne raisonneroient-ils pas aussi justes que les Théologiens, s'ils prétendoient que l'un d'eux a été fait pour eux ?

§. 32.

Conte Oriental.

A quelque distance de Bagdad, un Desert, renommé pour sa fertilité, passoit ses jours tranquilles dans une suite d'années agréables. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressoient chaque jour à lui porter des provisions & des présents. Le saint homme ne cessoit de rendre grâces à Dieu des bienfaits dont la Providence se combloit. „ O Allah ! disoit-il, que ta vol-

„ dresse est ineffable pour tes serviteurs.

„ Qu'ai-je fait pour mériter ta bonté ?

„ ta libéralité m'accable ? O monarque des

„ cieux ! ô père de la nature, quelles louan-

„ ges pourroient dignement célébrer ta ben-

„ nificence & tes saintes paternités. O Allah !

„ que tes bontés sont gratuites pour tes en-

„ fans des hommes ! ”

„ pénitence et recon-

noissance , notre hermite fit le vœu d'entreprendre pour la septieme fois le pèlerinage de la Mecque. La guerre qui subsistoit alors entre les Persans & les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage, sous la sauve-garde inviolable d'un habit respecté, il traverse sans obstacle les détachemens ennemis : loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du soldat des deux partis. A la fin, accablé de lassitude, il se voit obligé de chercher un azyle contre les rayons d'un soleil brûlant; il le trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruisseau limpide arrosoit les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'étoit troublée que par le murmure des eaux & le ramage des oiseaux, l'homme de Dieu rencontra, non seulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux : il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes & d'autres fruits agréables : le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer : bientôt un gazon verd l'invite à prendre un doux repos ; à son réveil il fait l'ablution sacrée, & dans un transport d'allégresse il s'écrie,

lab ! que ses bontés sont grandes pour les
us des hommes ! bien repu, rafraîchi,
de force & de gaité, notre saint
suit sa route ; elle le conduit quelque
au travers d'une contrée riante qui n'ose
à ses yeux que des côteaux fleuris, des
ies émaillées, des arbres chargés de
s. Attendri par ce spectacle, il ne cesse
orer la main riche & libérale de la Provi-
e, qui se montre par-tout occupée du
neur de la race humaine. Parvenu un peu
loin, il trouve quelques montagnes as-
udes à franchir ; mais une fois arrivé à
sommet, un spectacle hideux se présen-
ut-à-coup à ses regards ; son ame en est
ternée. Il découvre une vaste plaine,
rement désolée par le fer & la flamme ;
mesure des yeux & la voit couverte de
de cent mille cadavres, restes déplora-
d'une bataille sauglante qui depuis peu
ours s'étoit livrée dans ces lieux. Les
s, les vautours, les corbeaux & les
s dévoroient à l'envi les corps morts,
la terre étoit jonchée. Cette vue plon-
notre pèlerin dans une sombre rêverie ;
el par une fae ur spéciale, lui avoit don-
le comprendre le langage des bêtes ; il

entendit un loup, gorgé de chaire humaine, qui, dans l'excès de sa joie, s'écrioit, *O allab! que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups! ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables, si dangereux pour nous. Par un effet de ta Providence, qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent les uns les autres, & nous fournissent des repas somptueux. O allab que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups!*

§. 99.

UNE imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel; un esprit plus calme y trouve & des biens & des maux. J'existe, direz-vous, mais cette existence est-elle toujours un bien? „ Voyez, nous
 „ direz-vous, ce soleil qui vous éclaire;
 „ cette terre qui pour vous se couvre de
 „ moissons & de verdure; ces fleurs qui s'é-
 „ panouissent pour amuser vos regards & re-
 „ pâtre votre odorat, ces arbres qui se
 „ courbent sous des fruits délicieux; ces
 „ ondes pures qui ne coulent que pour vous
 „ désaltérer; ces mers qui embrassent l'uni-
 „ vers pour faciliter votre commerce; ces
 „ animaux qu'une nature prévoyante repro-:

mortels regardent les événemens heureux ou malheureux, la santé ou la maladie, la vie & la mort, l'abondance ou la disette comme des récompenses ou des châtimens de l'usage ou de l'abus de la liberté, qu'ils se font gratuitement supposée. Raisonnent-ils de même, quand il s'agit des bêtes ? Non ; quoiqu'ils les voient sous un Dieu juste jouir & souffrir, être saines & malades, vivre & mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrâce de l'arbitre de la nature. Des Philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentoient pas !

LES hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnoîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit ? Ne s'appercevront-ils pas que tous les êtres organisés sont également faits pour naître & pour mourir, pour jouir & pour souffrir ? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés men-

ne sont-ils pas forcés de convenir que
 rent elles les rendent plus malheureux,
 les bêtes dans lesquelles nous ne trou-
 ni les opinions, ni les préjugés, ni les
 ités, ni les folies qui décident à tout mo-
 t du bien-être de l'homme ?

§. 100.

La supériorité que les hommes s'arrogent
 les autres animaux est principalement fon-
 sur l'opinion où ils sont de posséder ex-
 ivement une ame immortelle. Mais, dès
 on leur demande ce que c'est que cette
 , vous les voyez balbutier. C'est une
 stance inconnue, c'est une force secrète
 inguée de leur corps ; c'est un esprit,
 t, ils n'ont nulle idée. Demandez leur
 ment cet esprit, qu'ils supposent, com-
 leur Dieu, totalement privé d'étendue,
 u se combiner avec leurs corps étendus &
 ériels ? Ils vous diront qu'ils n'en savent
 ; que c'est pour eux un mystère ; que
 te combinaison est l'effet de la toute-
 stance de Dieu. Voilà les idées nettes que
 hommes se forment de la substance ca-
 e, ou plutôt imaginaire dont ils ont fait
 noble de toutes leurs actions !

Si l'ame est une substance essentiellement différenté du corps & qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union seroit, non un mystere, mais une chose impossible. D'ailleurs cette ame, étant d'une essence différente du corps, devroit nécessairement agir d'une façon différente de lui: cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, se font sentir à cette ame prétendue, & que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystere; & moi je vous dirai que je ne vois pas mon ame, que je ne connois & ne sens que mon corps, que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre & qui jouit, & que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

§ 101.

QUOIQUE les hommes soient dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de leur ame, ou de cet esprit prétendu qui les anime, ils se persuadent pourtant que cette ame inconnue est exempte de la mort: tout leur prouve qu'ils ne sentent, ne pensent, n'acquiescent des idées, ne jouissent & ne souffrent.

font que par le moyen des sens ou des organes matériels du corps. En supposant même l'existence de cette ame, on ne peut pas refuser de reconnoître qu'elle dépend totalement du corps, & subit, conjointement avec lui, toutes les vicissitudes qu'il éprouve lui-même, & pourtant on s'imagine qu'elle n'a par sa nature rien d'analogue à lui: on veut qu'elle puisse agir & sentir sans le secours de ce corps; en un mot, on prétend que, privée de ce corps & dégagée de ses sens, cette ame pourra vivre, jouir, souffrir, éprouver le bien-être, ou sentir des tourmens rigoureux. C'est sur un pareil tissu d'absurdités conjecturales, que l'on bâtit l'opinion merveilleuse de l'immortalité de l'ame.

Si je demande quels motifs on a de supposer que l'ame est immortelle? on me répond aussitôt, c'est que l'homme par sa nature desire d'être immortel, ou de vivre toujours. Mais, répliquerai-je, de ce que vous desirez fortement une chose, est-ce assez pour en conclure que ce desir sera rempli? Par quelle étrange logique ose-t-on décider qu'une chose ne peut manquer d'arriver, parce qu'on souhaite ardemment qu'elle arrive? Les desirs enfantés par l'imagination des hommes,

sont-ils donc la mesure de la réalité ? Impies, dites-vous, privés des espérances flatteuses d'une autre vie, desirant d'être anéantis. Eh bien ! ne sont-ils pas autant torifiés à conclure, d'après ce desir, qu'ils sont anéantis, que vous vous prétendez torifiés à conclure que vous existerez toujours, parce que vous le desirez ?

§. 102.

L'HOMME meurt tout entier. Rien n'est plus évident pour celui qui n'est point en délire. Le corps humain après la mort n'est plus qu'une masse incapable de produire des mouvemens, dont l'assemblage constitue la vie ; on n'y voit plus alors ni circulation, ni respiration, ni digestion, ni parole, ni pensée. On prétend que pour lors l'âme se sépare du corps. Mais dire que cette âme qu'on ne connoît point est le principe de la vie, c'est ne rien dire, sinon qu'une force inconnue est le principe caché de mouvemens imperceptibles. Rien de plus naturel & de plus simple que de croire que l'homme mort ne vit plus, rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort est encore en vie.

Nous rions de la simplicité de quelques couples, dont l'usage est d'enterrer des provisions avec les morts, dans l'idée que ces limens leur feront utiles & nécessaires dans autre vie. Est-il donc plus ridicule ou plus absurde, de croire que les hommes mangeront après la mort, que de s'imaginer qu'ils enferont, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuses, qu'ils jouiront, qu'ils souffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorsque les organes propres à leur porter des sensations ou des idées seront une fois dissolus & réduits en poussière? Dire que les âmes des hommes seront heureuses ou malheureuses après la mort du corps, c'est prétendre que les hommes pourront voir sans yeux, entendre sans oreilles, goûteront sans palais, flaireront sans nez, toucheront sans mains & sans peau. Des nations qui se croient très raisonnables adoptent néanmoins de pareilles idées!

§. 103.

LE dogme de l'immortalité de l'âme suppose que l'âme est une substance simple, en un mot, un esprit: mais je demanderai toujours ce que c'est qu'un esprit. „ C'est, dites-vous, une substance privée d'étendue, in-

„ corruptible , qui n'a rien de commun avec „ la matiere. ” Mais si cela est, comment votre ame naît-elle, s'accroît-elle, se fortifie-t-elle, s'affoiblit-elle, se déränge-t-elle, vieillit-elle dans la même progression que votre corps ?

Vous nous répondez à toutes ces questions que ce sont des mysteres : mais, si ce sont des mysteres , vous n'y comprenez rien ? Si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativement une chose dont vous êtes incapable de vous former aucune idée ? Pour croire ou pour affirmer quelque chose , il faut au moins savoir en quoi consiste ce que l'on croit & ce que l'on affirme. Croire à l'existence de votre ame immatérielle, c'est dire que vous êtes persuadé de l'existence d'une chose, dont il vous est impossible de vous former aucune notion véritable : c'est croire à des mots sans pouvoir y attacher aucun sens : affirmer que la chose est comme vous dites, c'est le comble de la folie ou de la vanité.

§. 104.

• LES Théologiens ne sont-ils pas d'étranges raisonneurs ? Dès qu'ils ne peuvent deviner les causes naturelles des choses, ils inventent

des causes qu'ils nomment *supernaturelles* ; ils imaginent des esprits , des causes occultes , des agents inexplicables , ou plutôt des mots bien plus obscurs que les choses qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature , quand nous voudrons nous rendre compte des phénomènes de la nature ; ignorons les causes trop déliées pour être saisies par nos organes , & soyons persuadés qu'en sortant de la nature , nous ne trouverons jamais la solution des problèmes que la nature nous présente.

DANS l'hypothèse même de la Théologie , c'est-à-dire , en supposant un moteur tout puissant de la matière , de quel droit les Théologiens refuseroient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matière la faculté de penser ? Lui seroit-il donc plus difficile de créer des combinaisons de matière dont la pensée résultât , que des esprits qui pensent ? Au moins , en supposant une matière qui pense , nous aurions quelques notions du sujet de la pensée , ou de ce qui pense en nous ; tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel , il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

§. 105.

On nous objecte que le matérialisme fait

de l'homme une pure machine; ce que l'on juge très déshonorant pour toute l'espece humaine. Mais cette espece humaine fera-t-elle bien plus honorée quand on dira que l'homme agit par les impulsions secretes d'un esprit, ou d'un certain *je ne sçais quoi*, qui sert à l'animer, sans qu'on sache comment?

Il est aisé de s'appercevoir que la supériorité que l'on donne à *l'esprit* sur la matiere ou à l'ame sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance, où l'on est, de la nature de cette ame, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matiere ou le corps que l'on s'imagine connoître, & dont on croit démêler les ressorts mais les mouvemens les plus simples de ce corps sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

§. 106.

L'ESTIME que tant de gens ont pour substance spirituelle, ne paroît avoir pour motif, que l'impossibilité où il se trouvent de définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphysiciens montrent pour la matiere, ne vient que de ce que *la familiarité engendre le mépris*. Lorsqu'ils nous disent que *l'ame est plus excellente & plus noble que*

, il ne nous disent rien, sinon que ce ne connoissent aucunement, doit être plus beau, que ce dont ils ont quelques idées.

§. 107.

Si nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie: on prétend que quand même ne seroit qu'une fiction, elle est avantageuse, parce qu'elle en impose aux hommes & conduit à la vertu. Mais est-il bien que ce dogme rende les hommes plus sages & plus vertueux? Les nations où cette doctrine est établie, sont-elles donc remarquables par leurs mœurs & leur conduite? Le bien visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible? Si ceux qui sont chargés d'instruire & de gouverner les hommes, n'ont eux-mêmes des lumières & des vertus, ils les gouverneroient bien mieux par la vérité, que par de vaines chimères; mais les hommes, ambitieux & corrompus, les législateurs ont par-tout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables, que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles & réels, que de les gouverner d'une façon raisonnable.

Les Théologiens ont eu sans doute des raisons pour faire l'ame immatérielle & de chimer peupler les régions imaginaires qu'ils couvrent dans l'autre vie. Des ames immatérielles auroient été sujettes, comme les corps, à la dissolution : or si les hommes croyaient que tout doit périr avec eux, ils perdroient le droit de guider leurs actions dans ce séjour inconnu : il ne tireroient aucun profit des espérances dont ils se flattent & des terreurs dont ils ont soin de se couvrir. Si l'avenir n'est d'aucune utilité pour le genre humain, il est au moins une plus grande utilité pour ceux qui sont chargés de l'y conduire.

§. 108.

„ Mais, dira-t-on, le dogme de l'imortalité de l'ame n'est-il pas consolant pour des êtres qui se trouvent souvent malheureux ici bas ? quand ce serait une illusion, n'est-elle pas douce & agréable ? N'est-ce pas un bien pour l'homme de se croire immortel, & de se croire qu'il pourra se survivre à lui-même, & de jouir quelque jour d'un bonheur qu'il ne peut goûter sur la terre ?

« refusé sur la terre ? » *Ami, vous*
 mortels ! vous faites de vos *foibles*
 re de la vérité ? parce que *vous*
 vivre toujours & d'être plus *heureux*
 en concluez aussitôt que *vous*
 & que vous serez plus *fortunés*
 de inconnu, que dans le *monde*
 vent ne vous procure que *des*
 sentez donc à quitter *les*
 qui cause bien plus de *tourment*
 firs au plus grand *nombre*
 signez-vous à l'ordre de *Jupiter*
 ainsi que tous les *êtres*
 toujours. Mais que *mandes-tu*
 mandes-tu, à *quelques*
 a quelques millions d'*années*
 je ne sçais qu'à *rendre*
 en un instant ce je *te*
 alors : rendre *perpetuel*
 verselle dont tu *portes*
 me actuelle, à *valle*
 tous les *êtres*

ON DOIT rendre *les*
 religieuses *offres*
 pour les *infirmités*
 de l'immortalité *de*
 rende et *mes*

l'homme & à le soutenir au milieu des adversités dont il se voit assailli sur la terre. Le matérialisme au contraire est, dit-on, un système affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui brise son courage, qui ne lui montre pour toute perspective qu'un anéantissement affreux, capable de le conduire au désespoir & de l'inviter à se donner la mort, dès qu'il souffre en ce monde. Le grand art des Théologiens est de souffler & le chaud & le froid, d'affliger & de consoler, de faire peur & de rassûrer.

D'APRÈS les fictions de la Théologie les régions de l'autre vie sont heureuses & malheureuses. Rien de plus difficile que de se rendre digne du séjour de la félicité, rien de plus facile que d'obtenir une place dans le séjour des tourmens que la Divinité prépare aux victimes infortunées de sa fureur éternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie si flatteuse & si douce, ont-ils donc oublié que cette autre vie, selon eux, doit être accompagnée de tourmens pour le plus grand nombre des mortels ? L'idée de l'anéantissement total n'est-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une existence éternelle accompagnée de douleurs & de *grincemens de dents* ? La:

crainte de n'être pas toujours, est-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été? La crainte de cesser d'être n'est un mal réel, que pour l'imagination qui seule enfanta le dogme d'une autre vie.

Vous dites, ô Docteurs chrétiens! que l'idée d'une vie plus heureuse est riante: on en convient; il n'est personne qui ne desire une existence plus agréable & plus solide que celle dont ont joui ici bas. Mais si le Paradis est séduisant, vous conviendrez aussi que l'enfer est affreux. Le ciel est très difficile, & l'enfer très facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie étroite & pénible conduit aux régions fortunées, & qu'une voie large mène aux régions du malheur? Ne répétez-vous pas à tout instant que le nombre des élus est très petit, & celui des réprouvés très grand? Ne faut-il pas, pour se sauver, des grâces, que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens? Eh bien! je vous dirai que ces idées ne sont aucunement consolantes; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours. Je vous dirai que le sort des bêtes me paroît plus desirable que le sort des damnés. Je vous dirai que l'opinion qui se débarrasse de craintes accablantes, dans ce

monde, me paroît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu qui, maître de ses graces, ne les donne qu'à ses favoris, & qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels. Il n'y a que l'entouffiasme ou la folie qui puissent faire préférer un systéme évident qui rassûre, à des conjectures improbables, accompagnées d'incertitudes & de craintes désolantes.

§. 109.

Tous les principes religieux sont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience & le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficulté à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimères qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion & ses phantômes par les armes de la raison ressemble à un homme qui se serviroit d'une épée pour tuer des mouchérons; aussitôt que le coup est frappé, les mouchérons & les chimères reviennent voltiger & reprennent dans les esprits, la place dont on croyoit les avoir bannis.

DÈS qu'on se refuse aux preuves que la

Théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux argumens qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, & qu'il est forcé de reconnoître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramène le plus grand nombre des hommes, & souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce que peut ce sens intime ou cette persuasion peu fondée, contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction, ne peut point exister ?

ON nous dit très gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant rien n'est plus démontré, d'après tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimere, dont l'existence est totalement impossible; vû que rien n'est plus évident & plus démontré, qu'un être ne peut

rassembler des qualités auffi dif-
 contradictoires, auffi inconciliables
 que toutes les religions de l'univers
 regardent à la Divinité? Le Dieu du
 Athée, ainfi que le Dieu du Théifte, n'est
 qu'une cause incompatible avec les
 effets qu'on lui attribue? De quel
 qu'on s'y prenne, il faut ou inventer
 un Dieu, ou convenir que celui, dont
 de siècles on entretient les mortels
 pour un fois très bon & très méchant,
 & très foible, immuable & changeant,
 parfaitement intelligent & parfaitement
 aveugle & de raifon, & de plan, &
 ennemi de l'ordre & permettant les
 plus très juftes & très injuftes; très bon
 & très mal-aderoit. Enfin n'est-on pas forcé
 de dire qu'il est impossible de concilier les
 discordants qu'on entasse sur un être
 qui ne peut dire un feul mot fans tomber
 dans les contradictions les plus
 évidentes. Que l'on effaie d'attribuer une feule
 qualité à la Divinité, & sur le champ ce
 qu'on dira se trouvera contredit par les
 autres qu'on assigne à cette cause.

§. 110.

La Théologie ne peut être à juste titre

finir la *science des contradictions*. Toute religion n'est qu'un système imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude & de la terreur, on parvient à persister dans les plus grandes absurdités, lors même qu'elles sont le plus clairement exposées. Toutes les religions sont aisées à combattre, mais très difficiles à déraciner. La raison ne peut rien contre l'habitude, qui devient, comme on dit, *une seconde nature*. Il est beaucoup de personnes sensées d'ailleurs, qui, même après avoir examiné les fondement ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raisons les plus frappantes.

Dès qu'on se plaint de ne rien comprendre à la religion, d'y trouver à chaque pas des absurdités qui répugnent, d'y voir des impossibilités, on nous dit que nous ne sommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la religion nous propose; que la raison s'égare & n'est qu'un guide infidèle, capable de nous conduire à la perdition: l'on nous assure de plus que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse aux yeux d'un Dieu*, à qui rien n'est impossible. Enfin, pour trancher d'un seul mot les difficultés les plus insur-

montables que la Théologie nous présente de toutes parts, on en est quitte pour dire que ce sont des *mysteres*.

§. III.

QU'EST-CE qu'un mystere ? Si j'examine la chose de près, je découvre bientôt qu'un mystere n'est jamais qu'une contradiction, une absurdité palpable, une impossibilité notoire, sur laquelle les Théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux. En un mot, un mystere est tout ce que nos guides spirituels ne peuvent point nous expliquer.

IL est avantageux pour les ministres de la religion que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enseignent. On est dans l'impossibilité d'examiner ce que l'on ne comprend point; toutes les fois qu'on ne voit goutte, on est forcé de se laisser mener. Si la religion étoit claire, les prêtres n'auroient pas tant d'affaires ici bas.

POINT de religion sans mysteres; le mystere est de son essence; une religion dépourvue de mysteres, seroit une contradiction dans les termes. Le Dieu qui sert de fondement à la religion naturelle, au *Tbéisme* ou au *Déisme*,

i-même le plus grand des mystères pour
l'esprit qui veut s'en occuper.

§. 112.

TOUTES les Religions révélées que l'on
trouve dans le monde, sont remplies de dogmes
étranges, de principes inintelligibles, de
choses incroyables, de récits étonnans
qui semblent imaginés que pour confondre
la raison. Toute Religion annonce un
secret caché, dont l'essence est un mystère;
en conséquence, la conduite qu'on lui prête,
est aussi difficile à concevoir que l'essence de
Dieu lui-même. La Divinité n'a jamais
parlé que d'une façon énigmatique & mysté-
rieuse, dans les Religions si variées qu'elle a
été en différentes Régions de notre glo-
be elle ne s'est par-tout révélée que pour
voiler des mystères; c'est-à-dire pour a-
vertir les mortels qu'elle prétendoit qu'ils
alloient rencontrer des contradictions, des impossibili-
tés, des choses auxquelles ils étoient incapables
d'attacher aucunes idées certaines.

Comme une Religion a de mystères, plus elle
est obscure à l'esprit de choses incroyables,
plus elle est en droit de plaire à l'imagination
des hommes qui y trouvent dès lors une

pâturage continuelle. Plus une Religion est ténébreuse, & plus elle paroît divine, c'est-à-dire conforme à la nature d'un être caché dont on n'a point d'idées.

C'EST le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même à ce qui est clair, simple & vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des secousses aussi vives, que la fiction, que d'ailleurs chacun est le maître d'arranger à sa manière. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables, les Prêtres & les Législateurs en inventant des Religions & en forgeant des mystères, l'ont servi à son gré. Ils se sont attachés par là des entoussiastes, des femmes, des ignorants. Des êtres de cette trempe se paient aisément de raisons, qu'ils sont incapables d'examiner: l'amour du simple & du vrai ne se trouve que dans le petit nombre de ceux, dont l'imagination est réglée par l'étude & la réflexion.

LES habitans d'un village ne sont jamais plus contents de leur curé, que quand il mêle bien du latin dans son sermon. Les ignorants s'imaginent toujours que celui qui leur parle de choses qu'ils ne comprennent pas,

est un homme très habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples; & de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

§. 113.

PARLER AUX HOMMES pour leur annoncer des mystères, c'est donner & retenir; c'est parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à s'amuser de l'embarras qu'il cause, ou trouve son intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout secret annoncé défiance, impuissance & crainte. Les Princes & leurs ministres font mystère de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les fassent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuser de l'embarras de ses créatures? Un Dieu, qui jouit d'une puissance à laquelle rien au monde n'est capable de résister, peut-il appréhender que ses vues soient traversées? Quel intérêt auroit-il donc à nous faire débiter des énigmes & des mystères?

ON nous dit que l'homme, par la faiblesse de sa nature, n'est capable de rien comprendre à l'économie divine, qui ne peut être pour lui qu'un tissu de mystères: Dieu ne peut lui dévoiler des secrets, nécessairement

Le monde que nous habitons peut être comparé à une place publique, dans les différentes patries de laquelle sont répandus plusieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les passants, en décriant les remèdes que débitent leurs confrères. Chaque boutique a ses chalandes, persuadés que leurs empiriques possèdent seuls les bons remèdes ; malgré l'usage continuel qu'ils en font, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux ou qu'ils sont tout aussi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion est une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance ; le dévôt est un hypocondriaque qui ne fait qu'augmenter son mal, à force de remèdes. Le sage n'en prend aucun, il suit un bon régime, & d'ailleurs il laisse agir la nature.

§. 116.

Aux yeux d'un homme sensé, rien ne paroît plus ridicule, que les jugemens que portent les uns des autres, les partisans également fanatisés des différentes Religions, dont la terre est peuplée. Un Chrétien trouve que c'est à-dire, la révélation divine par Mahomet, n'est qu'un tissu de

eries impertinentes & d'impostures inju-
stes à la Divinité. Le Mahométan de son
côté traite le Chrétien d'*idolâtre* & de *chien* ;
ne voit que des absurdités dans sa Reli-
gion, il s'imagine être en droit de conquérir
le pays, & de le forcer, le glaive en main,
à recevoir la religion de son Divin Prophe-
te ; il croit sur-tout que rien n'est plus impie
plus déraisonnable que d'adorer un hom-
me, ou de croire la *Trinité*. Le Chrétien
d'ailleurs, qui sans scrupule adore un hom-
me, & qui croit fermement le mystère incon-
cevable de la *Trinité*, se moque du Chrétien
polythéiste, parce que celui ci croit de plus au-
dessus de la *Transsubstantiation* ; il le traite
de fou, d'impie & d'idolâtre, parce qu'il se
prosterne à genoux pour adorer du pain, dans le-
quel il croit voir le Dieu de l'univers. Les
Chrétiens de toutes les sectes s'accordent à
garder comme des fatrases les incarnations,
le Dieu des Indes *Vishnou* ; ils soutiennent
que la seule incarnation véritable est celle de
Jésus fils du Dieu de l'univers & de la femme
d'un charpentier. Le Théiste, qui se dit
l'admirateur d'une Religion, qu'il suppose être
le Dieu de la nature, content d'admettre un
Dieu dont il n'a nulle idée, se permet de

plaisanter sur tous les autres mysteres engnés par toutes les Religions du monde.

§. 117.

UN Théologien fameux n'a-t il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu, & de s'arrêter en chemin? „ A nous autres, dit
 „ qui croyons par la foi un vrai Dieu,
 „ substance singuliere, rien ne doit
 „ nous coûter. Ce premier mystere,
 „ n'est pas petit en lui-même, une fois
 „ mis, la raison ne doit plus souffrir de
 „ lence sur tout le reste. Pour moi je
 „ pas plus de peine à recevoir un millior
 „ choses que je n'entends pas, qu'à croire
 „ premiere vérité qui me passe. ” (5)

EST-IL rien de plus contradictoire, de plus impossible ou de plus mystérieux que la création de la matiere par un être immatériel qui, lui-même immuable, opere les charmens continuels que nous voyons dans le monde? Est-il rien de plus incompatible avec toutes les notions du bon sens que de croire qu'un être souverainement bon, sage, é

te

(5) Voyez *Bibliothèque raisonnée* Tom. I. page 84. passage est du R. P. Hardouin de la Société de Jésus.

table & puissant préside à la nature, & dirige par lui-même les mouvemens d'un monde qui n'est rempli que de folies, de miseres, de crimes, de désordres qu'il auroit pu d'un seul mot prévenir, empêcher ou faire disparoitre ? en un mot, dès qu'on admet un être aussi contradictoire que le Dieu Théologique, de quel droit refuseroit-on d'admettre les fables les plus improbables, les miracles les plus étonnans, les mysteres les plus profonds ?

§. 118.

LE Thélste nous crie, *gardez-vous d'adorer le Dieu farouche & bizarre de la Théologie ; le mien est un être infiniment sage & bon, c'est le pere des hommes ; c'est le plus doux des Souverains ; c'est lui qui remplit l'univers de ses bienfaits ;* mais, lui dirai-je, ne voyez-vous pas que tout dément en ce monde les belles qualités que vous donnez à votre Dieu ? Dans la famille nombreuse de ce pere si tendre, je n'apperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce Souverain si juste, je ne vois que le crime victorieux & la vertu dans la détresse. Parmi ces bienfaits que vous vantez, & que votre entousiasme veut seuls envisager, je vois une foule de maux de toute espece,

sur lesquels vous vous obstinez à fermer les yeux. Forcé de reconnoître que votre Dieu, si bon, en contradiction avec lui même, distribue de la même main & le bien & le mal, vous vous trouverez obligé, pour le justifier, de me renvoyer, comme le prêtre aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autre Dieu que la Théologie, car le vôtre est aussi contradictoire que le sien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il se fasse : un Dieu rempli d'équité, & dans l'empire duquel l'innocence est si souvent opprimée : un Dieu parfait qui ne produit que de mauvais ouvrages imparfaits & misérables ; un Dieu & sa conduite ne sont-ils pas d'autres grands mystères que celui de l'incarnation ?

Vous rougissez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on persuade que le Dieu de l'univers a pu se changer en homme & mourir sur une croix dans un coin de l'Asie. Vous trouvez très absurde le mystère ineffable de la Trinité ? Rien ne vous paroît plus ridicule qu'un Dieu qui se change en pain & qui se fait manger chaque jour en mille endroits différents ? Eh bien ! tous ces mystères sont-ils donc plus choquants pour la raison, qu'un Dieu vengeur & rémunérateur des actions de

hommes? L'homme, selon vous, est-il libre ou ne l'est-il pas? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut ni le punir ni le récompenser. Si l'homme est libre, c'est Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir; c'est donc Dieu qui est la cause primitive de toutes ses actions; en punissant l'homme de ses fautes, il le puniroit d'avoir exécuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'est pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne seroit-il pas le plus injuste des êtres en le punissant des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre?

BIEN des personnes sont vraiment frappées des absurdités de détail, dont toutes les Religions du monde sont remplies, mais elles n'ont pas le courage de remonter jusqu'à la source d'où ces absurdités ont dû nécessairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli de contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en échauffant ou fécondant l'imagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue suite de chimères.

§. 119.

ON croit fermer la bouche à ceux qui nient

l'existence d'un Dieu, en leur disant que tous les hommes, dans tous les siècles, dans tous les pays ont reconnu l'empire d'une Divinité quelconque : qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait eu la croyance d'un être visible & puissant, dont il a fait l'objet de son culte & de sa vénération : enfin qu'il n'y a pas de nation, si sauvage qu'on la suppose, qui ne soit persuadée de l'existence de quelque intelligence supérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité ? Un Philosophe célèbre a dit avec raison, *on ne prescrit point contre la vérité par la tradition générale ou par le consentement unanime de tous les hommes* (6) Un autre sage avoit dit avant lui, *qu'une armée de Docteurs ne suffit pas pour changer la nature de l'erreur, & pour en faire une vérité.*

IL fut un tems où tous les hommes ont cru que le soleil tournoit au-tour de la terre tandis que celle-ci demeurait immobile au centre de tout le système du monde : il n'y a gueres plus de deux siècles que cette erreur est détruite. Il fut un tems où personne n'osoit croire l'existence des Antipodes, &

(6) Bayle.

(7) Averroës.

où l'on persécutoit ceux qui avoient la témérité de la soutenir ; aujourd'hui nul homme instruit n'ose plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux forciers, aux revenants, aux apparitions, aux esprits, & nul homme sensé ne s'imagine être obligé d'adopter ces sottises ; mais les gens les plus sensés se font une obligation de croire un esprit universel !

§. 120.

Tous les Dieux adorés par les hommes ont une origine sauvage ; ils ont été visiblement imaginés par des peuples stupides, ou furent présentés par des législateurs ambitieux & rusés à des nations simples & grossières, qui n'avoient ni la capacité, ni le courage d'examiner mûrement les objets, qu'à force de terreurs, on leur faisoit adorer.

EN regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on est forcé de reconnoître qu'il porte évidemment des traits sauvages. Être sauvage, c'est ne connoître d'autre droit que la force ; c'est être cruel jusqu'à l'excès ; c'est ne suivre que son

caprice ; c'est manquer de prévoyance & de raison. Peuples qui voyez civilisés ! ne reconnoissez-vous pas affreux caractère le Dieu à qui vous jetez votre encens ? les Peintures qui vous font de la Divinité, ne sont-elles visiblement empruntées de l'humeur implacable, vindicative, sanguinaire, caustique, inconsidérée de l'homme qui n'a encore cultivé sa raison ? Ô hommes n'adorez qu'un grand sauvage, que vous gardez pourtant comme un modèle à suivre, comme un maître aimable, comme un vain rempli de perfections !

Les opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monuments antiques & remarquables de l'ignorance, de la crédulité, des terreurs & de la férocité de leurs âmes. Tout sauvage est un enfant avide de nouveauté, qui s'en abbreuve à longs traits, qui ne raisonne jamais sur ce qu'il trouve, qui se remplit son imagination. Son instinct sur les voies de la nature fait qu'il se livre à des esprits, à des enchantements, à la magie tout ce qui lui paroît extraordinaire à ses yeux. Les Prêtres sont des scélérats dans lesquels il suppose un pouvoir

vin , devant lesquels sa raison confondue s'humilie , dont les oracles sont pour lui des decrets infailibles qu'il seroit dangereux de contredire.

EN matiere de Religion les hommes pour la plupart sont demeurés dans leur barbarie primitive. Les Religions modernes ne sont que des folies anciennes , rajeunies ou présentées sous quelque forme nouvelle. Si les anciens sauvages ont adoré des montagnes , des rivieres , des serpens , des arbres , des fétiches de toute espece ; si les sages Egyptiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles , à des rats , à des oignons , ne voyons-nous pas des peuples , qui se croient plus sages qu'eux , adorer avec respect du pain , dans lequel ils s'imaginent que les enchantemens de leurs Prêtres font descendre la Divinité ? Le Dieu-Pain n'est-il pas le *fétiche* de plusieurs nations chrétiennes , aussi peu raisonnables en ce point , que les nations les plus sauvages ?

§. 121.

LA férocité , la stupidité , la folie de l'homme sauvage se sont de tout tems décelées dans les usages religieux , qui furent si souvent ou cruels ou extravagants. Un esprit

de barbarie s'est perpétué jusqu'à nous ; il perce dans les religions que suivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la Divinité des victimes humaines ? Dans la vue d'appaîser la colere d'un Dieu, que l'on suppose toujours aussi féroce, aussi jaloux, aussi vindicatif qu'un sauvage, des loix de sang ne font-elles pas périr dans des supplices recherchés ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penser ? Les nations modernes, à l'instigation de leurs Prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus barbares ; au moins ne trouvons-nous pas qu'il soit venu dans l'esprit d'aucuns sauvages de tourmenter pour des opinions, de fouiller dans les pensées, d'inquiéter les hommes pour les mouvemens invisibles de leurs cerveaux.

QUAND on voit des nations policées & savantes, des Anglois, des François, des Allemands, &c., malgré toutes leurs lumieres, continuer à se mettre à genoux devant le Dieu barbare des juifs, c'est-à-dire du peuple le plus stupide, le plus crédule, le plus sauvage, le plus infociable qui fût jamais sur la terre : quand on voit ces nations éclairées se partager en sectes, se déchirer les unes

êtres, se haïr & se mépriser pour les
 sens également ridicules qu'elles prennent
 conduite & les intentions de ce Dieu
 bonnable : quand on voit des personnes
 se s'occuper sottement à méditer les vo-
 lons de ce Dieu, rempli de caprices & de
 contradictions, on est tenté de s'écrier, ô hommes !
 êtes encore sauvages ! ô hommes !
 n'êtes que des enfans, dès qu'il est
 question de la Religion.

§. 122.

UN HOMME qui s'est formé des idées vraies
 de la religion, de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence
 & de la sottise du vulgaire, tiendra
 toujours les opinions pour d'autant plus sus-
 ceptibles qu'il les trouvera plus généralement
 reçues. Les hommes, pour la plupart,
 raisonnent rien ; ils se laissent aveuglément
 conduire par la coutume & l'autorité : leurs
 opinions religieuses sont sur-tout celles qu'ils
 ont le moins le courage & la capacité d'exami-
 ner. Comme ils n'y comprennent rien, ils
 sont forcés de se taire ; ou du moins ils sont
 réduits au bout de leurs raisonnemens. De-
 mandez à tout homme du peuple s'il croit en
 Dieu ? Il sera tout surpris que vous puissiez

en douter. Demandez lui ensuite ce qu'il entend par le mot *Dieu* ; vous le jetterez dans le plus grand embarras ; vous vous appercevrez sur le champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répète fans cesse : il vous dira que Dieu est Dieu , & vous trouverez qu'il ne sçait ni ce qu'il en pense , ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu : mais sont-ils d'accord sur ce Dieu ? non ; eh bien , le partage sur une opinion ne prouve point son évidence , mais est un signe d'incertitude & d'obscurité. Le même homme est-il toujours d'accord avec lui même dans les notions qu'il s'est faites de son Dieu ? non ; cette idée varie avec les vicissitudes que sa machine éprouve ; autre signe d'incertitude. Les hommes sont toujours d'accord avec les autres & avec eux-mêmes sur les vérités démontrées : dans quelque position qu'ils se trouvent , à moins d'être insensés , tous reconnoissent que deux & deux font quatre ; que le soleil éclaire ; que le tout est plus grand que sa partie ; que la justice est un bien ; qu'il faut être bienfaisant pour mériter l'affection des hommes ; que l'injustice & la cruauté sont incompatibles avec la bonté.

accordent-ils de même quand ils parlent de
 en ? tout ce qu'ils en pensent , ou en di-
 t , est aussitôt renversé par les effets qu'ils
 ont lui attribuer.

DITES à plusieurs peintres de représenter
 une chimere, chacun d'eux , s'en formant
 des idées différentes , la peindra diverse-
 ment ; vous ne trouverez nulle ressemblance
 entre les traits que chacun d'eux aura donnés
 un portrait dont le modele n'existe nulle-
 part. Tous les Théologiens du monde en
 ignorant Dieu ; nous peignent-ils autre chose
 qu'une grande chimere , sur les traits de la-
 quelle ils ne sont jamais d'accord entre eux ,
 et chacun arrange à sa maniere , & qui n'es-
 te que dans son propre cerveau ? Il n'est
 pas deux individus sur la terre , qui aient , ou
 qui puissent avoir , les mêmes idées de leur
 Dieu.

§ 123.

PEUT-ETRE seroit-il plus vrai de dire que
 nous les hommes sommes ou des Sceptiques ou
 des Athées , que de prétendre qu'ils sont fer-
 mement convaincus de l'existence d'un Dieu.
 Comment être assuré de l'existence d'un être
 que l'on n'a jamais pu examiner , dont il n'est
 pas possible de se faire aucune idée perma-

nente, dont les effets divers sur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes ? Comment peut-on se dire intimement persuadé de l'existence d'un être à qui l'on est à tout moment forcé d'attribuer une conduite opposée aux idées que l'on avoit tâché de s'en former ? Est-il donc possible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir ? Croire ainsi, n'est-ce pas adhérer à l'opinion des autres sans en avoir aucune à soi ? Les prêtres reglent la croyance du vulgaire ; mais ces prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu est incompréhensible pour eux ? Concluons donc que la conviction pleine & entière de l'existence d'un Dieu n'est pas aussi générale que l'on voudroit l'affirmer.

ÊTRE sceptique, c'est manquer des motifs nécessaires pour asseoir un jugement. A la vue des preuves qui semblent établir, & des argumens qui combattent l'existence d'un Dieu, quelques personnes prennent le parti de douter & de suspendre leur assentiment. Mais au fond cette incertitude n'est fondée que sur ce qu'on n'a pas suffisamment examiné. Est-il donc possible de douter de l'évi-

dence ? Les gens sensés se moquent avec raison d'un pyrrhonisme absolu, & même le jugent impossible. Un homme qui douterait de sa propre existence ou de celle du soleil, paroitroit complètement ridicule, ou seroit soupçonné de raisonner de mauvaise foi. Est-il moins extravagant d'avoir des incertitudes sur la non-existence d'un être évidemment impossible ? Est-il plus absurde de douter de sa propre existence, que d'hésiter sur l'impossibilité d'un être dont les qualités se détruisent réciproquement ? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un être spirituel, que pour croire à l'existence d'un bâton sans deux bouts ? La notion d'un être infiniment bon & puissant, qui fait, ou permet pourtant une infinité de maux, est-elle moins absurde ou moins impossible, que celle d'un triangle carré ? Concluons donc que le scepticisme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes Théologiques, qui sont dans une contradiction perpétuelle avec les principes les plus clairs & les mieux démontrés.

DOUTER, c'est délibérer sur le jugement que l'on doit porter. Le scepticisme n'est qu'un état d'indécision qui résulte de l'exa-

men superficiel des choses. Il est possible d'être sceptique en matière de Religion, quand on daigne remonter jusqu'à ses principes, & regarder de près la notion de Dieu qui lui sert de fondement. Le doute est pour l'ordinaire ou de passif, ou de follesse, ou d'indifférence, ou d'incapacité de l'Esprit, pour bien des gens. C'est ordinairement peine d'examiner des choses auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêt. Cependant la Religion, étant présentée aux hommes comme la chose qui doit avoir pour eux les plus grandes conséquences, & dans un même temps dans l'autre, le scepticisme, & le doute sur son sujet, ne peuvent être pour l'esprit qu'un état défagréable, & ne lui offrent rien autre qu'un *oreiller commode*. Tout homme qui n'a pas le courage de contempler sans prévention le Dieu sur lequel toute Religion se fonde, ne peut savoir pour quelle Religion se décider; il ne fait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejeter; espérer ou craindre, en un mot, il ne peut plus prendre son parti sur rien.

L'INDIFFÉRENCE sur la Religion ne peut pas être confondue avec le scepticisme: cette indifférence est elle-même fondée sur l'a-

Orance où l'on est, ou sur la probabilité que l'on trouve à croire que la Religion n'est pas faite pour intéresser. La persuasion où l'on est qu'une chose que l'on montre comme très importante ne l'est point, ou n'est qu'indifférente, suppose un examen suffisant de la chose, sans lequel il seroit impossible d'avoir cette persuasion. Ceux qui se donnent pour sceptiques sur les points fondamentaux de la Religion, ne sont pour l'ordinaire que des indolents ou des hommes peu capables d'examiner.

§. 124.

DANS toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un Dieu s'est révélé. Qu'a-t-il appris aux hommes? Leur prouve-t-il évidemment qu'il existe? Leur dit-il où il réside? Leur enseigne-t-il ce qu'il est, ou en quoi son essence consiste? Leur explique-t-il clairement ses intentions & son plan? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons? Non sans doute; il apprend seulement qu'il est celui qui est; qu'il est un Dieu caché; que ses voies sont ineffables; qu'il entre en fureur, dès qu'on a la témérité d'approfondir ses decrets, ou de consulter la raison pour juger de lui ou de ses ouvrages.

LA conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudroit nous donner de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de sa toute puissance ? nullement : dans toute révélation cette conduite annonce un être partial, capricieux, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise, ennemi de tous les autres ; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particulière n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité ?

LES volontés révélées par un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment ? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la Divinité les déclare ? En examinant les volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puérides, une étiquette indigne du Monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les Ministres du Dieu, mais très onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus que ces loix ont
très

rès souvent pour but de rendre les hommes insociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injustes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

§. 125.

LES préceptes de la morale annoncée par la Divinité sont-ils vraiment divins, ou supérieurs à ceux que tout homme raisonnable pourroit imaginer ? ils ne sont divins que parce qu'il est impossible à l'esprit humain d'en démêler l'utilité. Ils font consister la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de sa raison, dans une sainte haine pour soi. Enfin ces préceptes sublimes nous montrent assez souvent la perfection dans une conduite cruelle pour nous-mêmes, & parfaitement inutile aux autres.

QUELQUE Dieu s'est-il montré ? A-t-il lui-même promulgué ses loix ? A-t-il parlé aux hommes de sa propre bouche ? On m'apprend que Dieu ne s'est point montré à tout un peuple, mais qu'il s'est toujours servi de l'organe de quelques personnages favorisés,

qui se font chargés du soin d'enseigner & d'expliquer ses intentions aux profanes ne fut jamais permis au peuple d'entrer le sanctuaire ; les Ministres des Dieux font toujours , seuls , le droit de lui cacher ce qui s'y passe.

§. 126.

Si dans l'économie de toutes les religions divines je me plains de ne reconnaître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité de Dieu : si je soupçonne de la fourberie, l'ambition, des vues d'intérêt dans les personnages qui se font interposés entre Dieu & nous, on m'assure que Dieu a confirmé sa mission de miracles éclatans dont on a parlé de sa part. Mais n'étoit-il pas plus simple de se montrer & de s'expliquer lui-même ? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que les récits en sont dépourvus de vraisemblance, & rapportés par des gens suspects, qui ont le plus grand intérêt de faire croire à ce qu'ils étoient les envoyés du Très-Haut.

QUELS témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables ? L'on en appelle au témoignage de

cilles qui n'existent plus depuis des milliers d'années, & que, quand bien même ils roient attester les miracles en question, pourroit soupçonner d'avoir été les du leur propre imagination, & de s'être s séduire par des prestiges que des impos habiles opéroient à leurs yeux. Mais, -vous, ces miracles sont consignés dans ivres qui, par une tradition constante, se perpétués jusqu'à nous. Par qui ces li- ont-ils été écrits ? Qui sont les hommes s ont transmis & perpétués ? Ce sont ou êmes gens qui ont établi les Religions, ux qui sont devenus leurs adhérents & ayant-cause. Ainsi donc en matiere de ion, le témoignage des parties intéres- :st irréfragable & ne peut être contesté !

§. 127.

EU a parlé diversement à chaque peuple lobe que nous habitons. L'indien ne pas un mot de ce qu'il a dit au chinois ; ahométan regarde comme des fables ce a dit au Chrétien ; le Juif regarde & le métan & le Chrétien comme des cor- urs sacrilèges de la loi sainte que son avoit donnée à ses peres. Le Chrétien,

fier de sa révélation plus moderne, damne également & l'Indien, & le Chinois, & le Mahométan, & le Juif même, dont il tient ses livres saints. Qui a tort ou raison? Chacun s'écrie, c'est moi! chacun allègue les mêmes preuves; chacun nous parle de ses Miracles, de ses Devins, de ses Prophetes, de ses Martyrs. L'homme sensé leur répond qu'ils sont tous en délire; que Dieu n'a point parlé, s'il est vrai qu'il soit un esprit qui ne peut-avoir ni bouche ni langue; que le Dieu de l'univers pourroit, sans emprunter l'organe des mortels, inspirer à ses créatures ce qu'il voudroit qu'elles apprissent; & que, comme elles ignorent également par-tout ce qu'elles doivent penser sur Dieu, il est évident que Dieu n'a pas voulu les en instruire.

LES adhérents des différents cultes que l'on voit établis en ce monde s'accusent les uns les autres de superstition & d'impiété. Les Chrétiens ont horreur de la superstition payenne, chinoise, mahométane. Les Catholiques-Romains traitent d'impie les Chrétiens Protestants; ceux-ci déclament sans cesse contre la Superstition Romaine. Ils ont tous raison. Être impie, c'est avoir des opinions injurieuses pour le Dieu qu'on adore:

être superstitieux, c'est en avoir des idées fausses. En s'accusant réciproquement de superstition, les différents Religionistes ressemblent à des bossus que se reprocheroient les uns aux autres leur conformation vicieuse.

§. 128.

LES oracles que la Divinité a révélés aux nations par ses différens envoyés sont-ils clairs? hélas! il n'est pas deux hommes qui les entendent de la même manière. Ceux qui les expliquent aux autres, ne sont jamais d'accord entre eux; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloses; on y découvre un *sens mystique* bien différent du *sens littéral*. Il faut par-tout des hommes pour débrouiller les volontés d'un Dieu, qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il vouloit éclairer. Dieu préfère toujours de se servir de l'organe de quelques hommes, que l'on peut soupçonner de s'être trompés eux-mêmes, ou d'avoir eu des raisons pour vouloir tromper les autres!

§. 129.

LES fondateurs de toutes les Religions ont

communément prouvé leurs missions par des miracles. Mais qu'est-ce qu'un miracle ? C'est une opération directement opposée aux loix de la nature. Mais, selon vous, qui avoit fait ces loix ? C'est Dieu. Ainsi votre Dieu, qui selon vous a tout prévu, contrarie les loix que sa sagesse avoit imposées à la nature ! Ces loix étoient donc fautives, ou du moins dans de certaines circonstances elles ne s'accordoient plus avec les vues de ce même Dieu, puisque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les suspendre ou les contrarier ?

ON veut nous persuader que des hommes favorisés par le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles ; mais pour faire un miracle , il faut avoir la faculté de créer de nouvelles causes capables de produire des effets opposés à ceux que les causes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puisse donner à des hommes, le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des causes du néant ? Est-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puisse communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier son plan, pouvoir que , d'après son essence, un être immuable ne peut pas

avoir lui-même ? Les miracles, loin de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la Divinité d'une Religion, anéantissent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de son immutabilité, de ses attributs incommunicables, & même de sa toute-puissance. Comment un Théologien peut-il nous dire qu'un Dieu, qui a dû embrasser tout l'ensemble de son plan, qui n'a pu faire que des loix très parfaites, qui ne peut y rien changer, soit forcé d'employer des miracles pour faire réussir ses projets, ou puisse accorder à ses créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ses volontés divines ? Est-il croyable qu'un Dieu ait besoin de l'appui des hommes ? Un être tout-puissant, dont les volontés sont toujours accomplies ; un être qui tient dans ses mains les cœurs & les esprits de ses créatures, n'a qu'à vouloir pour qu'elles croient tout ce qu'il desire.

§. 130.

QUE dirons-nous de quelques Religions qui fondent leur Divinité sur des miracles, qu'elles prennent soin elles-mêmes de nous rendre suspects ? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans les livres sacrés des Chré-

tiens, où Dieu se vante lui même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'il veut perdre; où ce Dieu permet aux esprits malins & aux magiciens de faire des miracles aussi grands que ceux de ses serviteurs; où l'on prédit que *l'antechrist* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ébranler la foi des élus mêmes? Cela posé, à quels signes reconnoître si Dieu nous veut instruire ou veut nous tendre un piège? Comment distinguer si les merveilles que nous voyons viennent de Dieu ou du Démon?

PASCAL, pour nous tirer d'embarras, nous dit très gravement qu'il faut juger la *Doctrine par les miracles*, & les miracles par la *Doctrine*; que la *Doctrine* discerne les miracles & les miracles discernent la doctrine. S'il existe un cercle vicieux & ridicule, c'est, sans doute, dans ce beau raisonnement d'un des plus grands défenseurs de la Religion Chrétienne. Quelle est la Religion dans ce monde qui ne se vante pas de posséder la doctrine la plus admirable, & qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer?

UN miracle est-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée? quand un homme auroit le secret de guérir tous les

malades, de redresser tous les boiteux, de ressusciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du soleil & de la Lune, pourra-t-il me convaincre par là que deux & deux ne font point quatre, qu'un fait trois, & que trois ne font qu'un; qu'un Dieu, qui remplit l'univers de son immensité, a pu se renfermer dans le corps d'un juif; que l'éternel peut mourir comme un homme; qu'un Dieu, que l'on dit immuable, prévoyant & sensé, a pu changer d'avis sur sa Religion, & réformer son propre ouvrage par une révélation nouvelle?

§. 131.

SUIVANT les principes mêmes de la Théologie soit naturelle soit révélée, toute révélation nouvelle devrait passer pour fautive; tout changement dans une Religion émanée de la Divinité devrait être réputé une impiété, un blasphème. Toute réforme ne suppose-t-elle pas que Dieu n'a pas sçu du premier coup donner à sa Religion ni la solidité ni la perfection requise? Dire que Dieu, en donnant une première loi, s'est accommodé aux idées grossières du peuple qu'il vouloit éclairer, c'est prétendre que Dieu n'a ni pu,

ni voulu , rendre le peuple qu'il éclairoit alors aussi raisonnable qu'il devoit être pour lui plaire.

LE Christianisme est une impiété , s'il est vrai que le Judaïsme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu saint , immuable , tout-puissant & prévoyant. La Religion du Christ suppose , soit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avoit donnée par Moïse , soit de l'impuissance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les juifs tels qu'il falloit qu'ils fussent à son gré. Toutes les Religions nouvelles , ou réformes de religions anciennes sont évidemment fondées sur l'impuissance , sur l'inconstance , sur l'imprudence , sur la malice de la Divinité.

§. 132.

Si l'histoire m'apprend que les premiers Apôtres , fondateurs ou réformateurs de religions ont fait de grands miracles , l'histoire m'apprend aussi que ces Apôtres réformateurs & leurs adhérents ont été communément honnis , persécutés & mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je suis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les miracles qu'on leur attribue : en effet ces mi-

auroient dû leur faire des partisans en nombre parmi ceux qui les voyoient, & auroient dû empêcher que les opérateurs fussent maltraités. Mon incrédulité re-
vient, si l'on me dit que les faiseurs de miracles ont été cruellement tourmentés ou suppliciés. Comment croire que des Missionnaires protégés par un Dieu, & revêtus de sa puissance divine, jouissant du don des miracles n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs ?

La preuve que l'on tire de l'art de tirer des persécutions d'elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la Religion de ceux qui les ont éprouvées : une Religion qui se vante d'avoir coûté à beaucoup de Martyrs & qui nous rappelle que ses fondateurs ont souffert, pour elle, des supplices inouis, ne peut être la Religion d'un Dieu bienfaisant, équitable & puissant. Un Dieu bon ne permettroit que des hommes, chargés d'annoncer sa Religion, fussent maltraités. Un Dieu puissant, voulant fonder une Religion, auroit de voies plus simples & moins funestes aux plus fideles de ses serviteurs. Dire que Dieu a voulu que sa Religion fut scellée

par le sang, c'est dire que ce Diable, injuste, ingrat & sanguinaire sacrifie indignement ses envoyés à son ambition.

§ 133.

MOURIR pour une religion ne qu'une religion soit véritable ou là prouve tout au plus qu'on la suit. Un enthousiaste, en mourant, ne prouve rien que le fanatisme religieux plus fort que l'amour pour la vérité. Le posteur peut quelquefois mourir : mais ce qu'il fait alors, comme on dit, n'est que de la *vertu*.

ON est souvent & surpris & étonné de voir le courage généreux & le zèle du zélé qui a porté des missionnaires leur doctrine, au risque même d'être traités les plus rigoureux. On ne voit que l'amour pour le salut des hommes, & des intentions favorables à la religion qu'ils annoncent. Mais, au fond, ce dessein n'est qu'apparent. Qui ne risque rien : un missionnaire veut tenter l'essai de sa doctrine ; il sçait que le bonheur de débiter sa doctrine, il est maître absolu de ceux qui le pre-

uide ; il est sûr de devenir l'objet de leurs vœux , de leurs respects , de leur vénération ; à tout lieu de croire qu'il ne manquera de succès. Tels sont les vrais motifs qui allument le zèle & la charité de tant de prédicateurs & de missionnaires , que l'on voit courir le monde.

MOURIR pour une opinion , ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion , que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du Prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un martyr enivré de l'idée du Paradis , n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre , enivré de l'idée de la gloire , ou retenu par la crainte du déshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un Iroquois , qui chante tandis qu'on le brûle à petit feu , & le Martyr S. Laurent qui sur le gril insulte son Tyran ?

LES prédicateurs d'une doctrine nouvelle succombent , parce qu'ils ne sont pas les plus forts ; les Apôtres font communément un métier périlleux , dont ils prévoient d'avance les conséquences : leur mort courageuse ne prouve pas plus la vérité de leurs principes , ni leur propre sincérité , que la mort

violente d'un ambitieux ou d'un brigand, prouve qu'ils ont eu raison de troubler la société, ou qu'ils se sont eux-mêmes autorisés à faire. Le métier de missionnaire fut toujours flatteur pour l'ambition, & commode pour subsister aux dépens du vulgaire; ces avantages ont pu suffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

§. 134.

Vous nous dites, ô Théologiens! que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse devant un Dieu, qui se plaît à confondre la sagesse des sages.* Mais ne prétendez-vous pas que la sagesse humaine est un présent du ciel? En nous disant que cette sagesse déplaît à Dieu, n'est que folie à ses yeux, & qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'est l'ami que des gens sans lumières, & qu'il fait aux gens sensés un funeste présent, dont ce tyran perfide se promet de les punir cruellement un jour. N'est-ce pas bien étrange que l'on ne puisse être l'ami de votre Dieu, qu'en se déclarant ennemi de la raison & du bon sens!

§. 135.

LA foi suivant les Théologiens est une con-

ment inévitable. D'où il suit que la Religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes, & des propositions qui sont très peu probables ou très contraires à la raison. Mais récuser la raison pour donner sa foi, n'est-ce pas avouer que la religion ne peut s'accommoder de la foi? Puisque les Ministres de la Religion ont pris le parti de mépriser la raison, il faut qu'ils aient senti l'impossibilité de concilier cette raison avec la religion qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ses Prêtres, dont l'autorité dans les esprits paroît d'un plus grand poids, que l'évidence même, & préférable au témoignage des sens.

IMMOLEZ votre raison; renoncez à l'expérience; défiez-vous du témoignage de vos sens; soumettez-vous sans examen à ce que nous vous annonçons au nom du ciel. " Tel est le langage uniforme de tous les Prêtres du monde; ils ne font d'accuser aucun point, sinon sur la nécessité de ne jamais raisonner, quand il s'agit des principes qu'ils nous présentent comme les plus importants à notre félicité!

n'immolerai point ma raison, parce que la raison seule peut me faire distinguer le

bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raison vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un Dieu, que vous dites si bon, ne m'ait donné la raison, que pour me tendre un piège, afin de me conduire à la perdition. Prêtres! en décriant la raison, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu, dont vous nous assurez que cette raison est un don ?

JE ne renoncerais point à l'expérience, parce qu'elle est un guide bien plus sûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudroit me donner. Cette expérience m'apprend que l'entouffiasme & l'intérêt peuvent les aveugler & les égarer eux-mêmes, & que l'autorité de l'expérience doit être d'un tout autre poids sur mon esprit, que le témoignage suspect de beaucoup d'hommes que je connois ou très capables de se tromper, ou très intéressés à tromper les autres.

JE me défierai de mes sens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur; mais d'un autre côté je sçais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je sçais très bien que l'œil me montre le soleil beaucoup plus petit qu'il n'est réellement; mais l'expérience, qui n'est que l'application
réitérée

térée des sens, m'apprend que les objets voient constamment diminuer en raison de leur distance; c'est ainsi que je parviens à assurer que le soleil est bien plus grand que le globe de la terre; c'est ainsi que mes sens suffisent pour rectifier les jugemens-préjugés, que mes sens m'avoient fait porter. EN m'avertissant de me défier du témoignage de mes sens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute Religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination, si leurs sens sont trompeurs, comment peut-on que je croie aux miracles qui ont appelé les sens trompeurs de nos Ancêtres? Si mes sens sont des guides infidèles, l'on m'apprend que je ne devrois pas ajouter foi, à l'âme aux miracles que je verrois s'opérer sous mes yeux.

§. 136.

Vous me répétez sans cesse que *les vérités de la religion sont au-dessus de la raison*. Mais convenez-vous pas, dès lors, que ces vérités ne sont point faites pour des êtres raisonnables? Prétendre que la raison peut nous tromper, c'est nous dire que la vérité peut être fautive; que l'utile peut nous être nuisible. La raison est-elle autre chose que la

connoissance de l'utile & du vrai? D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en cette vie, que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est, & nos sens tels qu'ils sont, dire que la raison est un guide infidèle & que nos sens sont trompeurs, c'est nous dire que nos erreurs sont nécessaires, que notre ignorance est invincible, & que sans une injustice extrême Dieu ne peut nous punir d'avoir suivi les seuls guides qu'il ait voulu nous donner.

PRÉTENDRE que nous sommes obligés de croire des choses qui sont au-dessus de notre raison, c'est une assertion aussi ridicule, que de dire que Dieu exige que sans ailes nous nous élevions dans les airs. Assûrer qu'il est des objets sur lesquels il n'est pas permis de consulter sa raison, c'est nous dire que dans l'affaire, la plus intéressante pour nous, il ne faut consulter que l'imagination, ou qu'il est à propos de n'agir qu'au hasard.

Nos Docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu: mais quels motifs pouvons-nous avoir de sacrifier notre raison à un être qui ne nous fait que des présents inutiles, dont il ne prétend pas que nous fassions usage? Quelle confiance pou-

ous-nous prendre dans un Dieu qui, suivant ces Docteurs eux-mêmes, est assez malin pour enduire les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des pièges, pour nous induire en tentation? Enfin quelle confiance pouvons-nous prendre dans les Ministres de ce Dieu qui, pour nous guider plus commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés?

§. 137.

LES hommes se persuadent que la Religion est la chose du monde la plus sérieuse pour eux, tandis que c'est la chose qu'il se permettent le moins d'examiner par eux-mêmes: agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre ou d'une maison, d'un placement d'argent, d'une transaction ou d'un contrat quelconque? vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus hardes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute surprise. Il n'en est pas de même pour la Religion; chacun la prend au hazard & la croit sur parole, sans se donner la peine de rien examiner.

DEUX causes semblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence & l'incurie qu'ils montrent, lorsqu'il s'agit d'e-

xaminer leurs opinions religieuses. La première c'est le désespoir de percer l'obscurité nécessaire, dont toute Religion est entourée, même dans ses premiers principes : elle n'est propre qu'à rebuter des esprits paresseux qui, n'y voyant qu'un chaos, la jugent impossible à démêler. La seconde, c'est que chacun se promet bien de ne point se laisser trop gêner par les préceptes sévères, que tout le monde admire dans la Théorie & que très peu de personnes s'embarassent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur Religion comme de vieux titres de famille, que jamais ils ne se sont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au besoin.

§. 138.

LES disciples de Pythagore ajoutaient une foi implicite à la doctrine de leur maître : *il l'a dit*, étoit pour eux la solution de tous les problèmes. Les hommes pour la plupart se conduisent avec aussi peu de raison. En matière de Religion, un Curé, un Prêtre, un Moine ignorant deviennent les maîtres des pensées. La foi soulage la faiblesse de l'esprit humain, pour qui l'application est communément un travail très pénible : il est bien

plus commode de s'en rapporter à d'autres, que d'examiner foi-même : l'examen étant lent & difficile, déplaît également aux ignorants stupides & aux esprits trop ardents : voilà, sans doute, pourquoi la foi trouve tant de partisans sur la terre.

MOINS les hommes ont de lumières & de raison, plus ils montrent de zèle pour leur Religion. Dans toutes les factions religieuses, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très grand zèle pour des opinions, dont il est évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles Théologiques, le peuple s'élançe en bête féroce sur tous ceux contre lesquels son Prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très foible, une imagination emportée, voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques & les saints. Comment faire entendre raison à des gens qui n'ont d'autre principe, que de se laisser guider & de ne jamais examiner ? Les dévots & le peuple sont entre les mains de leurs guides, des automates qu'ils remuent à fantaisie.

§. 139.

LA Religion est une affaire d'usage & de

mode ; *il faut faire comme les autres.* Mais parmi tant de religions que nous voyons dans le monde , laquelle doit-on choisir ? cet examen seroit trop pénible & trop long ; il faut donc s'en tenir à la Religion de ses peres , à celle de son pays , à celle du Prince , qui , ayant la force en main , doit être la meilleure. Le hazard seul décide de la religion & d'un homme & d'un peuple : les François seroient aujourd'hui aussi bons Musulmans qu'ils sont Chrétiens , si leurs ancêtres autrefois n'avoient repoussé les efforts des Sarrasins.

Si l'on juge des intentions de la Providence par les événemens & les révolutions de ce monde , on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les Religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années le Paganisme , le Polythéisme , l'Idolâtrie ont été les Religions du monde ; on assure aujourd'hui que durant cette période les peuples les plus florissans n'ont pas eu la moindre idée de la Divinité , idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes. Les Chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple Juif , c'est-à-dire , d'une poignée de malheureux , le genre humain en-

ier vivoit dans l'ignorance la plus crasse de ses devoirs envers Dieu, & n'avoit que des notions injurieuses à la Majesté Divine. Le Christianisme, forti du Judaïsme, très humble dans son origine obscure, devint puissant & cruel sous les empereurs Chrétiens, qui, poussés d'un saint zèle, le répandirent merveilleusement dans leur empire par le fer & par le feu, & l'éleverent sur les ruines du Paganisme renversé. Mahomet & ses successeurs, secondés par la Providence ou par leurs armes victorieuses, parvinrent en peu de tems à faire disparoitre la Religion Chrétienne d'une partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe même; l'*Evangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran*.

DANS toutes les factions ou sectes qui, pendant un grand nombre de siècles ont déchiré les Chrétiens, *la raison du plus fort fut toujours la meilleure*; les armes & la volonté des Princes décidèrent seules de la doctrine la plus utile au salut des nations. Ne pourroit-on pas en conclure, ou que la Divinité prend très peu d'intérêt à la Religion des hommes, ou qu'elle se déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puissances de la terre; enfin qu'elle chan-

ge de systêmes, dès que ceux-ci ont taïsie d'en changer ?

UN Roi de Macassar, ennuyé de l'indifférence de ses peres, prit un jour fantaisie de leur parler. Le conseil du Monarque délibéra plusieurs tems pour savoir si l'on appelleroit les uns Chrétiens ou Mahométans. Dans l'incertitude de démêler la meilleure des religions, il fut résolu de mander dans le pays des missionnaires de l'une & de l'autre, pour qu'ils vissent d'embrasser la doctrine de ceux qui leur paroïtroient à l'avantage d'arriver les premiers : on se donna pour ta point que Dieu, qui dispose de tout, n'expliquât ainsi ses volontés lui-même. Les Missionnaires de Mahomet ayant été plus diligents, le Roi avec son peuple se convertit à leur loi ; les Missionnaires du Christ furent éconduits, par la volonté de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'assez bonne heure (8). Dieu commande ordinairement que le hazard décide de la destinée des peuples.

Toujours ceux qui gouvernent avec ignorance de la Religion des peuples, la vraie Religion n'est jamais que la Religion du hasard.

(8) Voyez la Description historique du royaume de Macassar. Paris 1688,

Prince; le vrai Dieu, c'est le Dieu que le Prince veut qu'on adore; la volonté des Prêtres qui gouvernent le Prince, devient toujours la volonté de Dieu. Un plaisant a dit, avec raison, que *la Religion véritable n'est jamais que celle qui a pour elle le prince & le bourreau*. Les empereurs & les bourreaux ont long-tems soutenus les Dieux de Rome contre le Dieu des Chrétiens; celui-ci ayant mis dans son parti les empereurs, leurs soldats & leurs bourreaux, est parvenu à faire disparaître le culte des Dieux Romains. Le Dieu de Mahomet est parvenu à chasser le Dieu des Chrétiens d'une grande partie des états qu'il occupoit autrefois.

DANS la partie orientale de l'Asie, il est une vaste contrée, très florissante, très abondante, très peuplée & gouvernée par des loix si sages, que les conquérants les plus féroces les ont adoptées avec respect. C'est la Chine. A l'exception du Christianisme, qui en fut banni comme dangereux, les peuples y suivent les superstitions qui leur plaisent, tandis que les *Mandarins*, ou Magistrats, détrompés depuis long tems de la religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *Bonzes* ou Prêtres ne se servent pas de cette Religion pour troubler le repos

de l'Etat. Cependant on ne voit pas Providence refuse ses bienfaits à une dont les chefs prennent si peu d'intérêt que qu'on lui rend : les Chinois jouissent contraire d'un bien-être & d'un repos d'être enviés par tant de peuples, que religion divise, ravage & met souvent en On ne peut raisonnablement se pr d'ôter au peuple ses folies ; mais on p proposer de guérir de leurs folies ce gouvernement le peuple : ceux-ci empêch alors que les folies du peuple ne devie dangereuses. La superstition n'est à cr que lorsqu'elle a pour elle les Princes soldats ; c'est alors qu'elle devient cruel sanguinaire. Tout souverain qui se fait le tuteur d'une secte ou d'une faction religie se fait communément le tyran des autres, & devient lui-même le perturbateur plus cruel du repos de ses Etats.

§. 140.

ON nous répète sans cesse, & beaucoup de personnes sensés finissent par le croire que la Religion est nécessaire pour cor les hommes ; que sans elle il n'existeroit de frein pour les peuples ; que la mora

La vertu lui sont intimement liées. „ La crainte du Seigneur est, nous crie-t-on, le commencement de la sagesse. Les terreurs d'une autre vie sont des terreurs salutaires & propre à contenir les passions des hommes. ”

Pour défabuser de l'utilité des notions religieuses, il suffit d'ouvrir les yeux & de considérer quelles sont les mœurs des nations les plus soumises à la Religion. On y voit des Tyrans orgueilleux, des Ministres oppresseurs, des Courtisans perfides, des Concussionnaires sans nombre, des Magistrats peu scrupuleux, des fourbes, des adulateurs, des libertins, des prostituées, des voleurs & des frippons de toute espèce, qui n'ont jamais douté, ni de l'existence d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni des supplices de l'enfer, ni des joies du Paradis.

QUOIQUE très inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les Ministres de la Religion se sont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs sectateurs. Si les Chrétiens les plus dévots pouvoient être conséquents, ils passeroient toute leur vie dans les pleurs, & mourroient ensuite dans les plus terribles allarmes : quoi de plus effrayant que

la mort pour des infortunés à qui l'on répète à tout moment, *qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ; que l'on doit opérer son salut avec crainte & tremblement !* cependant on nous assure que la mort du Chrétien a des consolations infinies, dont l'incrédule est privé. Le bon Chrétien, nous dit-on, meure dans la ferme espérance d'un bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme assurance n'est-elle pas elle-même une présomption punissable aux yeux d'un Dieu sévère ? Les plus grands saints ne doivent-ils pas ignorer s'ils sont *dignes d'amour ou de baine* ? Prêtres ! qui nous consolez par l'espoir des joies du Paradis, & qui pour lors fermez les yeux sur les tourments de l'enfer, avez-vous donc eu l'avantage de voir vos noms & les nôtres inscrits *au livre de vie* ?

§. 141.

OPPOSER AUX passions & aux intérêts présents des hommes, les notions obscures d'un Dieu métaphysique que personne ne conçoit, les châtimens incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel, dont on n'a point d'idées, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimères ? Les hommes n'ont jamais de leur

Dieu que des idées confuses, ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans les nuées; ils ne pensent jamais à lui, quand ils ont le desir de mal faire: toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent, & le Dieu, & ses menaces, & ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont pour l'homme, un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

TOUTE Religion dans son origine fut un frein imaginé par des Législateurs, qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices, qui font peur aux enfans pour les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des Dieux pour faire peur à des sauvages; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils vouloient leur imposer. Les Loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'âge mûr? L'homme dans sa maturité n'y croit plus, ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut gueres & va toujours son train.

§ 142.

IL n'est gueres d'homme qui ne craigne

bien plus ce qu'il voit que ce qu'il ne voit pas, les jugemens des hommes dont il éprouve les effets, que les jugemens d'un Dieu dont il n'a que des idées flottantes. Le desir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule & du *qu'en dira-t-on*, ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hazarder sa vie dans les combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle ?

Les personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très fermement que Dieu voit tout, fait tout, est présent par-tout, se permettra, quand il est seul, des actions que jamais il ne feroit en la présence du dernier des mortels. Ceux-mêmes qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu, ne laissent pas d'agir à chaque instant, comme s'ils n'en croient rien.

§. 143.

„ LAISSEZ au moins, nous dira-t-on, substituer l'idée d'un Dieu, qui seule peut servir de frein aux passions des Rois." Mais,

en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit pour l'ordinaire sur l'esprit des Princes qui se disent ses images ? quelle idée se faire de l'original, si l'on en juge par les copies !

LES Souverains, il est vrai, se disent les représentants de Dieu, ses lieutenants sur la terre. Mais la crainte d'un maître plus puissant qu'eux, les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la Providence a confiés à leurs soins ? La terreur prétendue que devoit leur inspirer l'idée d'un juge invisible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avides du sang & des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus attentifs à leurs devoirs ? Enfin ce Dieu, par lequel on assure que les Rois regnent, les empêche-t-il de vexer de mille manières les peuples dont ils devoient être les conducteurs, les protecteurs & les pères ? Que l'on ouvre les yeux ; que l'on promène ses regards sur toute la terre, & l'on verra presque par-tout les hommes gouvernés par des Tyrans, qui ne se fervent de la Religion que pour abrutir

davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

LOIN de servir de frein aux passions des Rois, la Religion par ces principes même leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des Divinités, aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même tems qu'elle déchaîne les Princes & brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchaîner les esprits & les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc surprenant que les Dieux de la terre, se croient tout permis, & ne regardent leurs sujets que comme les vils instruments de leurs caprices ou de leur ambition ?

LA religion a fait en tout pays du Monarque de la nature, un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la règle : le Dieu-Monarque n'est que trop bien imité par ses représentants sur la terre. Par-tout la religion ne semble imaginée que pour endormir les peuples dans les fers, afin de fournir à leurs maîtres la facilité de les dévorer, ou de les rendre impunément malheureux.

§. 144. POUR

§. 144.

POUR se garantir des entreprises d'un Pontife hautain qui vouloit régner sur les Rois, pour mettre leur personne à couvert des attentats des peuples crédules, excités par les Prêtres, plusieurs Princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes & leurs droits que de Dieu seul, & ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puissance civile, ayant à la longue eu l'avantage dans ses combats avec la puissance spirituelle, les Prêtres, forcés de céder, reconnurent les droits divins des Rois, les prêchèrent aux peuples, en se réservant la faculté de changer d'avis & de prêcher la révolte, toutes les fois que les droits divins des Rois ne s'accorderoient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut toujours aux dépens des nations, que la paix fut concule entre les Rois & les Prêtres, mais ceux-ci conserverent leurs prétentions nonobstant tous les traités.

TANT de tyrans & de mauvais Princes, à qui leur conscience reproche sans cesse leur négligence ou leur perversité, loin de craindre leur Dieu, aiment bien mieux avoir affaire à ce juge invisible qui jamais ne s'oppose à rien, ou à ses Prêtres, toujours fa.

ciles pour les maîtres de la terre, qu'ils ont pour leurs propres sujets : les peuples réduits à l'esclavage, pourroient bien *appeller comme eux* les droits divins de leurs chefs. Les Rois mêmes, quand ils sont excédés, prennent quelquefois de l'humeur, & les droits du tyran sont alors forcés de céder aux droits naturels des sujets.

ON a meilleur marché des Dieux qu'on a des hommes. Les Rois ne doivent compter leurs actions qu'à Dieu seul; les Princes ne doivent compte qu'à eux-mêmes; il n'est point de lieu de croire que les uns & les autres soient plus assurés de l'indulgence du Ciel que celle de la terre. Il est bien plus difficile de chapper aux jugemens des Dieux, que de se faire pardonner par les hommes dont la patience est épuisée.

„ Si vous ôtez aux Souverains le secours d'une puissance invisible, quel frein restera-t-il sur leurs égaremens? ” Qui ne voit qu'ils prennent à régner; qu'ils apprennent à être justes, à respecter les droits des peuples, à reconnoître les bienfaits des nations, à les louer, les ils tiennent leur grandeur & leur puissance; qu'ils apprennent à craindre les honneurs, à se soumettre aux loix de l'équité; &

bonne ne puisse les franchir sans péril ; que ces loix contiennent également & le puissant & le foible , & les grands & les petits , & le souverain & les sujets.

LA crainte des Dieux , la religion , les terreurs d'une autre vie , voilà les digues métaphysiques & surnaturelles que l'on oppose aux passions fougueuses des Princes ! ces digues sont-elles suffisantes ? c'est à l'expérience à résoudre la question. Opposer la religion à la méchanceté des tyrans , c'est vouloir que des spéculations vagues , incertaines , inintelligibles soient plus puissantes , que des penchans que tout conspire à fortifier de jour en jour en eux.

§. 145.

ON nous vante sans cesse les avantages immenses que la religion procure à la politique ; mais pour peu qu'on réfléchisse , on reconnoitra sans peine que les opinions religieuses aveuglent également & les Souverains & les Peuples , & ne les éclairent jamais ni sur leurs vrais devoirs , ni sur leurs vrais intérêts. La Religion ne forme que trop souvent des despotes licentieux & sans mœurs , obéis par des esclaves , que tout oblige de se conformer à leurs vûes.

FAUTE d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'Administration, le but & les droits de la Vie Sociale, les intérêts réels des Hommes, les devoirs qui les lient, les Princes sont presqu'en tout pays devenus licentieux, absolus & pervers, & leurs Sujets abjects, malheureux & méchants. Ce fut pour s'épargner le soin d'étudier ces objets importants, que l'on se crut obligé de recourir à des chimeres qui, jusqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain, & le détourner des choses les plus intéressantes pour lui.

LA façon injuste & cruelle dont tant de nations sont gouvernées ici bas, ne fournit-elle pas visiblement une des preuves les plus fortes, non seulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non existence d'une Providence qui s'intéresse au fort de la race humaine? S'il existoit un Dieu bon, ne seroit-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie, le plus grand nombre des hommes? Il sembleroit que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des passions & des folies de ses représentans sur la terre.

§. 146.

POUR peu qu'on lise l'histoire avec quelque attention, on verra que le Christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages & libres de l'Europe, qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisoient le Despotisme, & mettoient un pouvoir absolu dans leurs mains. Nous voyons en conséquence des Princes barbares se convertir avec une promptitude miraculeuse; c'est-à-dire, adopter sans examen un système si favorable à leur ambition, & mettre tout en usage pour le faire embrasser à leurs sujets. Si les ministres de cette religion ont souvent dérogé depuis à leurs principes serviles, c'est que la Théorie n'influe sur la conduite des ministres du seigneur, que lorsqu'elle s'accommode avec leurs intérêts temporels.

LE Christianisme se vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des siècles précédents. Il est vrai que les Grecs n'ont point connu les *droits divins* des Tyrans ou les usurpateurs des droits de la Patrie. Sous le Paganisme, il n'étoit jamais entré dans la tête de personne que le ciel ne vouloit pas qu'une nation se défendît contre une bête féroce qui

la ravageoit insolemment. La religion des Chrétiens imagina de mettre les Tyrans en fûreté, & posa pour principe que les peuples devoient renoncer à la défense légitime d'eux-mêmes. Ainsi les Nations Chrétiennes sont privées de la première loi de la nature, qui veut que l'homme résiste au mal, & désarme quiconque s'appête à le détruire ! Si les ministres de l'Eglise ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très réels ou des violences connues.

C'EST du ciel que sont venus les fers, dont on se sert pour enchaîner les esprits des mortels. Pourquoi le Mahométan est-il partout esclave ? c'est que son Prophète le subjuga au nom de la Divinité, comme avant lui Moïse avoit dompté les Juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers Souverains & les premiers Prêtres des Sauvages auxquels ils donnerent des loix.

LA Religion ne semble imaginée que pour exalter les Princes au-dessus de leurs nations, & leur livrer les peuples à discrétion. Dès que ceux-ci se trouvent bien malheureux les

bas, on les fait taire en les menaçant de la colere des Dieu : on fixe leurs yeux sur le ciel, afin de les empêcher d'appercevoir les vraies causes de leurs maux, & d'y appliquer les remedes que la nature leur présente.

§. 147.

A force de répéter aux hommes que la terre n'est point leur vraie Patrie, que la vie présente n'est qu'un passage, qu'ils ne sont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs Souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu seul, & ne doivent compte qu'à lui seul de l'abus qu'ils en font, qu'il n'est jamais permis de leur résister &c, l'on est parvenu à éterniser l'inconduite des Rois & les malheurs des peuples ; les intérêts des Nations ont été lâchement sacrifiés à leurs chefs. Plus on considère les dogmes & les principes religieux, plus on sera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des Tyrans & des Prêtres, sans jamais avoir égard à celui des Sociétés.

POUR masquer l'impuissance de ses Dieux sourds, la Religion est parvenue à faire croire aux mortels que ce sont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux.

Les peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes & des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups aux nations, leurs mauvais gouvernemens ne sont que trop souvent les causes immédiates & permanentes, d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'effuyer. N'est-ce pas à l'ambition des Rois & des Grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions que sont dûs pour l'ordinaire les stérilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs & tous les fléaux multipliés qui défolent la terre ?

EN fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux ; en leur faisant croire que tous leurs maux sont dûs à la colere divine ; en ne leur fournissant que des moyens inefficaces & futiles pour faire cesser leurs peines, on diroit que les Prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs miseres, & se sont proposé de les rendre éternelles. Les Ministres de la Religion se conduisent à peu près comme ces meres indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfans affamés par des chansons, ou qui leur présen-

tent des jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

AVEUGLÉS dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connoistroient-ils les vraies causes de leurs peines? Ils croient y remédier en invoquant les Dieux. Hélas! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces Dieux qu'on leur ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs Tyrans impitoyables dans lesquels ils trouveroient la cause très visible des maux dont ils gémissent, & pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel?

PEUPLES crédules! dans vos infortunes, redoublez vos prières, vos offrandes, vos sacrifices; assiégez vos temples, égorgez des victimes sans nombre; jeûnez dans le sac & la cendre; abbreuvez-vous de vos propres larmes; achevez sur-tout de vous épuiser pour enrichir vos Dieux; vous ne ferez qu'enrichir leur prêtres; les Dieux du ciel ne vous feront propices que quand les Dieux de la terre reconnoîtront qu'ils sont des hommes comme vous, & donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dûs.

§. 148.

DES Princes négligents, ambitieux & pervers sont les causes réelles des malheurs publics : des guerres inutiles, injustes, réitérées dépeuplent la terre. Des gouvernemens avides & despotiques anéantissent pour les hommes les bienfaits de la nature. La rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'industrie, fait naître la disette, la contagion, la misère. Le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples; ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

C'EST une opinion destructive pour la sainte Politique & pour les mœurs des Princes, que de leur persuader que Dieu seul est à craindre pour eux, quand ils nuisent à leurs sujets, ou quand ils négligent de les rendre heureux. Souverains ! ce n'est point les Dieux, mais vos peuples, que vous offensez, quand vous faites le mal. C'est à ces peuples, & par contre-coup à vous-mêmes que vous faites du mal, quand vous gouvernez injustement.

RIEN de plus commun dans l'histoire que de voir des Tyrans Religieux ; rien de plus rare que d'y trouver des Princes équitables, vigilans, éclairés. Un Monarque peut être

pieux, exact à remplir fervilement les devoirs de sa religion, très soumis à ses prêtres, libéral à leur égard, & se trouver en même tems dépourvu de toutes les vertus & de tous les talents nécessaires pour gouverner. La Religion, pour les Princes, n'est qu'un instrument destiné à tenir les peuples plus fortement sous le joug.

D'APRÈS les beaux principes de la morale religieuse, un Tyran qui pendant un long regne n'aura fait qu'opprimer ses sujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler sans pitié à son ambition insatiable; un conquérant qui aura usurpé les Provinces des autres; qui aura fait égorger des nations entières; qui aura été toute sa vie un vrai fléau du genre humain; s'imagine que sa conscience peut se tranquiliser, quand, pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un Prêtre qui aura communément la lâche complaisance de consoler & de rassûrer un brigand, que le plus affreux désespoir puniroit trop foiblement, du mal qu'il a fait à la terre.

§. 149.

UN Souverain sincèrement dévôt est communément un chef très dangereux pour un

Etat: la crédulité suppose tout rétréci: la dévotion absorbe l'attention que le Prince doit au gouvernement de son peuple. Les suggestions de ses prêtres, il devient le jouet de leurs caprices de leurs querelles, l'instrument de leurs folies auxquelles il donne sa grande valeur. Parmi les plus grands sens que la Religion ait faits, il doit sur-tout compter ces Moines & zélés qui, dans l'idée de travailler au salut de leurs sujets, se font un devoir de tourmenter, de persécuter ceux que leur conscience ne condamne autrement qu'eux. Un dévôt, un empire, est un des plus grands dangers du ciel dans sa fureur puisse donner. Un seul Prêtre fanatique ou l'oreille d'un Prince crédule & peut fit pour mettre un Etat en décadence vers en combustion.

DANS presque tous les pays & des dévôts sont chargés de diriger le prit & le cœur des jeunes Princes pour gouverner les nations. Quelle est la vent avoir des instituteurs de

De quels intérêts peuvent-ils être animés ? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montrent à leur élève la superstition, comme la chose la plus importante & la plus sacrée ; des devoirs chimériques comme les plus saints devoirs ; l'intolérance & l'esprit persécuteur, comme les vrais fondemens de son autorité ; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un Tyran ; ils souffriront de bonne heure la raison en lui ; ils le prémuniront contre elle ; ils empêcheront la vérité de pénétrer jusqu'à lui ; ils envenimeront contre les vrais talens, & le réviendront en faveur des talens méprisables ; enfin ils en feront un dévôt imbécille qui n'aura aucune idée ni du juste, ni de l'injuste ; ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur, & qui sera dépourvu des lumières & des vertus nécessaires au gouvernement d'un grand Etat. Voilà en abrégé le plan de l'éducation d'un enfant destiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de plusieurs millions d'hommes !

§. 150.

LES Prêtres se sont montrés en tout tems les auteurs du despotisme & les ennemis de la liberté publique ; leur métier exige des esclaves avilis & soumis qui jamais n'aient

l'audace de raisonner. Dans un gouvernement absolu, il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un Prince foible & stupide, pour se rendre maîtres des peuples. Au lieu de conduire les peuples au salut, les Prêtres les ont toujours conduits à la servitude.

EN faveur des titres surnaturels que la Religion a forgés pour les plus mauvais Princes, ceux-ci se sont communément ligés avec les Prêtres qui, sûrs de régner par l'opinion sur le Souverain lui-même, se sont chargés de lier les mains des peuples & de les tenir sous le joug. Mais c'est en vain que le Tyran, couvert de l'Egide de la religion, se flatte d'être à l'abri de tous les coups du fort; l'opinion est un foible rempart contre le désespoir des peuples. D'ailleurs le Prêtre n'est l'ami du tyran que tant qu'il trouve son compte à la tyrannie; il prêche la sédition & démolit l'idole qu'il a faite, quand il ne la trouve plus assez conforme aux intérêts du ciel, qu'il fait parler quand il lui plaît, & qui ne parle jamais que suivant ses intérêts.

ON nous dira sans doute que les Souverains, connoissant tout l'avantage que la Religion leur procure, se trouvent vraiment intéressés à la soutenir de toutes leurs forces.

Si les opinions religieuses sont utiles aux tyrans, il est très évident qu'elles sont inutiles à ceux qui gouvernent suivant les loix de la raison & de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à exercer la tyrannie ? les Princes sont-ils donc véritablement intéressés à être des Tyrans ? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puissance, de l'amour des peuples, de toute sûreté ? Tout Prince raisonnable ne levroit-il pas s'appercevoir que le despote est un insensé qui ne fait que se nuire à lui-même ? Tout Prince éclairé ne doit-il pas se délier des flatteurs, dont l'objet est de les endormir sur le bord du précipice qu'ils ouvrent sous ses pas ?

§ 151.

Si les flatteries sacerdotales réussissent à pervertir les Princes & à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent nécessairement & les grands & les peuples. Sous un maître injuste, sans bonté, sans vertu, qui ne connoît d'autre loi que son caprice, il faut nécessairement qu'une nation se déprave. Ce maître voudra-t-il auprès de sa personne des hommes honnêtes, éclairés, vertueux ? non il ne lui faut que des flatteurs,

des approbateurs, des imitateurs, des esclaves, des âmes basses & serviles qui se portent à ses goûts ; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. Le mal se propage de proche en proche tout se corrompra nécessairement dans un Etat dont le chef sera corrompu. On a dit il y a longtems que *les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.*

LA Religion, loin d'être un frein pour les Souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte & sans remors à des égaremens aussi funestes pour eux-mêmes que pour les Nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un Prince qu'il est un Dieu ; bien sûr il croira qu'il ne doit rien à personne. Peu vu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé ; il ne connoîtra ni règles, ni rapports avec ses sujets, ni devoirs à leur égard. Il n'est que trop aisé de persuader à ce Prince qu'il *ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul* ; & bientôt il agira comme s'il n'en devoit compte à personne.

§. 152.

UN Souverain éclairé est celui qui connoît ses véritables intérêts ; il sçait qu'

ont liés à ceux de sa nation : il sçait qu'un Prince ne peut être ni grand, ni puissant, ni chéri, ni considéré, tant qu'il ne commandera qu'à des esclaves misérables : il sçait que l'équité, la bienfaisance, la vigilance lui donneront sur les hommes des droits bien plus réels, que des titres fabuleux qu'on fait descendre du ciel : il sentira que la Religion n'est utile qu'aux Prêtres ; qu'elle est inutile à la Société ; que souvent elle la trouble ; qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire : enfin il reconnoitra que pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes loix & montrer des vertus, & non pas fonder sa puissance sur des impostures & des chimeres.

§. 153.

LES Ministres de la Religion ont eu grand soin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux & changeant : il falloit qu'il fût ainsi, pour qu'il se prêtât à leurs intérêts sujets à varier. Un Dieu qui seroit juste & bon, sans mélange de caprice & de perversité ; un Dieu qui auroit constamment les qualités d'un honnête homme ou d'un souverain débonnaire, ne conviendroit aucunement à ses ministres. Il est utile aux prêtres

que l'on tremble devant leur Dieu, afin qu'on recoure à eux pour obtenir les moyens de se rassûrer de ses craintes.

Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre. Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses Prêtres, de manière à faire grande peur aux autres, leur en impose rarement à eux-mêmes, ou n'influe que très peu sur leur propre conduite. Conséquemment nous les voyons en tout pays se comporter d'une façon très-uniforme: sous prétexte de la gloire de leur Dieu, par-tout ils dévorent les nations, ils avilissent les ames, ils découragent l'industrie, ils sement la discord. L'ambition & l'avarice furent de tout temps les passions dominantes du sacerdoce: par-tout le Prêtre s'éleve au dessus des Souverains & des loix: par-tout on ne le voit occupé que des intérêts de son orgueil, de sa cupidité, de son humeur despotique & vindicative: par-tout il substitue des expiations, des sacrifices, des cérémonies & des pratiques mystérieuses, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même, à des vertus utiles & sociales.

L'ESPRIT est confondu & la raison est interdite à la vue des pratiques ridicules & de

noyens pitoyables que les ministres des Dieux ont inventés en tout pays pour purifier les ames & rendre le ciel favorable aux orations. Ici l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant pour lui mériter la bienveillance divine: là on verse de l'eau sur sa tête pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre: ailleurs on lui dit de se plonger dans une riviere, dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les souillures: ailleurs on lui interdit de certains aliments, dont l'usage ne manqueroit pas d'exciter le courroux céleste: dans d'autres contrées on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aveu de ses fautes à un Prêtre, qui souvent est un plus grand pécheur que lui, &c. &c. &c.

§. 154.

QUE dirions-nous d'une troupe d'empyriques qui, se rendant chaque jour sur une place publique, viendroient nous exalter la bonté de leurs remedes; les donneroient comme infailibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir? Aurions-nous beaucoup de confiance aux recettes de ces charlatans qui nous

crieroient à tue-tête, *prenez de nos remèdes, leurs effets sont inmanquables, ils guérissent tout le monde, excepté nous.* Que penserions-nous ensuite en voyant ces mêmes charlatans passer leur vie à se plaindre de ce que leurs remèdes ne produisent jamais rien sur les malades qui les prennent ? Enfin quelle idée nous formerions-nous de la sottise du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne cesseroit de payer très chèrement des remèdes dont tout lui prouveroit l'inefficacité ? Les Prêtres ressemblent à ces Alchymistes qui disent hardiment qu'ils ont le secret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

LES Ministres de la Religion déclament sans cesse contre la corruption du siècle & se plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même tems qu'ils nous assurent que la religion est le *remède universel*, la véritable *Panacée* contre les maux du genre humain. Ces Prêtres sont très malades eux-mêmes ; cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques & d'avoir foi à leurs antidotes divins qui, de leur propre aveu, ne guérissent personne !

§. 155.

Religion, sur-tout chez les modernes, comparant de la morale, eu a totalement violé les principes. Elle a rendu les hommes sociables par devoir; elle les a forcés à être inhumains envers tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Des disputes théologiques, également inintelligibles pour des hommes charnés les uns contre les autres, ont détruit des empires, amené des révolutions, déshonoré des Souverains, défolé l'Europe : ces querelles méprisables n'ont pu s'éteindre dans des fleuves de sang. L'extinction du paganisme, les peuples ont vu un principe religieux d'entrer en frictions toutes les fois qu'on vit éclore quelque secte que leurs Prêtres crurent contraire à leur doctrine. Les Sectateurs d'une Religion qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde & la paix, se font montrés plus féroces que des Cannibales ou des Barbares, toutes les fois que leurs Docteurs excités à la destruction de leurs frères n'est point de crimes que les hommes ont commis dans l'idée de plaire à la Divinité ou d'appaîser son courroux.

LE D'UN Dieu terrible, que l'on se

peint comme un Despote, a dû nécessairement rendre ses sujets méchants. La tyrannie ne fait que des esclaves; & des esclaves lâches, bas, cruels, & se croient permis, quand ils s'agit ou de captiver la liberté, ou de se soustraire aux châtimens de leur maître qu'ils redoutent. La liberté ne peut seule donner aux hommes de la grandeur d'ame, & de l'humanité. La tyrannie de Dieu Tyran n'en peut faire que des esclaves, des sujets, chagrins, querelleurs, intolérans.

TOUTE Religion qui suppose un Dieu prompt à s'irriter, jaloux, vindicatif, jaloux sur ses droits ou sur son étendue, un Dieu assez petit pour être blessé de ces injures qu'on peut avoir de lui; un Dieu injuste pour exiger que l'on prenne des punitions uniformes sur son compte; une Religion devient nécessairement inéquitable, sanguinaire; les adorateurs de ce Dieu pareil ne croiront jamais pour un crime se dispenser de haïr, & même de tuer, tous ceux qu'on leur désigne comme les adversaires de ce Dieu: ils croient que ce seroit trahir la cause de leur Dieu que de vivre en bienveillance avec des concitoyens rebelles

ce que Dieu haït, ne feroit-ce pas s'exposer
soi même à sa haine implacable ?

PERSÉCUTEURS infâmes, & vous dévôts
anthropophages! ne sentirez-vous jamais la
folie & l'injustice de votre humeur intolé-
rante ? Ne voyez-vous pas que l'homme n'est
pas plus le maître de ses opinions religieuses,
 de sa crédulité ou de son incrédulité, que de
la langue qu'il apprend dès l'enfance & qu'il ne
peut plus changer ? Dire à un homme de pen-
ser comme vous, n'est-ce pas vouloir qu'un
étranger s'exprime de même que vous ? Punir
 un homme pour ses erreurs, n'est-ce pas le pu-
nir d'avoir été éduqué différemment de vous ?
 Si je suis un incrédule, m'est-il possible de
bannir de mon esprit les raisons qui ont é-
branlé ma foi ? Si votre Dieu laisse aux hom-
 mes la liberté de se damner, de quoi vous mê-
lez-vous ? Etes-vous donc plus prudents &
 plus sages que ce Dieu dont vous voulez
venger les droits ?

§. 156.

IL n'est point de dévôt qui, suivant son
 tempérament, ou ne haïsse, ou ne mépri-
 se, ou ne prenne en pitié les adhérents d'une
 secte différente de la sienne. La Religion

dominante qui n'est jamais que celle du souverain & des armées), fait toujours sentir supériorité d'une façon très cruelle & injurieuse aux sectes les plus foibles. Il n'existe pas encore de vraie tolérance sur la terre; par-tout on adore un Dieu jaloux, & chaque nation se croit l'amie, à l'exclusion de toutes les autres.

CHAQUE peuple se vante d'adorer son vrai Dieu, le Dieu universel, le Souverain de la nature entière. Mais quand on vient à examiner ce Monarque du monde, on trouve que chaque société, chaque secte, que parti ou cabale religieuse, ne fait ce Dieu si puissant qu'un souverain chez dont les soins & les bontés ne s'étendent sur un petit nombre de sujets, qui prétendent avoir seuls l'avantage de jouir de ses faveurs, & qu'il ne s'embarasse aucune des autres.

Les fondateurs des Religions, & des sectes qui les maintiennent se sont visiblement proposé de séparer les nations qu'ils entretenoient des autres nations: ils voulurent par des marques distinctives séparer leur propre troupeau; ils donnerent à leurs adorateurs des Dieux ennemis des autres Dieux.

es cultes, des dogmes, des cérémonies à art; ils leur persuaderent sur-tout que les Religions des autres étoient impies & abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparèrent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables & leur firent regarder comme des proscrits tous ceux qui n'avoient pas un culte & des idées conformes aux leurs. Voilà comme la Religion est parvenue à fermer les cœurs, & en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premières vertus de toute morale, sont totalement incompatibles avec les préjugés religieux.

§ 157.

TOUTE Religion nationale est faite pour rendre l'homme vain, insociable & méchant; le premier pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte & les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux Ministres de la Religion, qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusques dans leurs pensées.

PRINCES aveugles & dévôts! vous ballez,

vous persécutez, vous envoyez au :
des hérétiques parce qu'on vous persé-
ces malheureux déplaisent à Dieu.]
dites-vous pas que votre Dieu est re
bonté, comment espérez vous lui pl
des actes de barbarie qu'il doit nécessa
désapprouver ? D'ailleurs qui vous a
leurs opinions déplaisent à votre Die
sont vos Prêtres. Mais qui vous gara
vos Prêtres ne se trompent point eux
ou ne veulent pas vous tromper ?
ces mêmes Prêtres. Princes ! c'est d
la périlleuse parole de vos Prêtres qu
commettez les crimes les plus atroces
plus avérés, dans l'idée de plaire à l
nité !

§. 158.

*Jamais, dit Pascal, on ne fait le
pleinement & si gaiement que quand on
par un faux principe de conscience. (9)*
de plus dangereux qu'une Religion qu
la bride à la férocité du peuple & qui
à ses yeux ses crimes les plus noirs :
met plus de bornes à sa méchanceté, d
la croit autorisée par son Dieu dont
dit que les intérêts peuvent rendre tou

(9) V. Pensées de Pascal. XXXVIII.

ns légitimes. S'agit-il de la Religion ? Aux-
les peuples les plus civilisés redeviennent
raies sauvages, & se croient tout permis.
ils se montrent cruels, & plus ils se sup-
nt agréables à leur Dieu, dont ils s'ima-
nt que la cause ne peut être soutenue
trop de chaleur.

OUTES les religions du monde ont auto-
des forfaits innombrables. Les juifs, eni-
par les promesses de leur Dieu, se sont
gé le droit d'exterminer des nations en-
s. Fondés sur les oracles de leur Dieu
Romains, en vrais brigands, ont conquis
vragé le monde. Les Arabes, encoura-
par leur divin Prophete, ont été porter
r & la flamme chez les Chrétiens & les
âtres. Les Chrétiens, sous prétexte d'é-
re leur sainte Religion, ont cent fois
vert de sang l'un & l'autre hémisphere.

DANS tous les événemens favorables à
s propres intérêts, qu'ils appellent tou-
s *la cause de Dieu*, les Prêtres nous mon-
t *le doigt de Dieu*. D'après ces principes
dévôts ont le bonheur de voir *le doigt de*
u dans des révoltes, des révolutions, des
sacres, des régicides, des forfaits, des
stitutions, des infamies, &, pour peu

que ces choses contribuent à l'avantage de la Religion, on en est quitte alors pour dire, que *Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins.* Est-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes, que de leur faire entendre que leur Dieu, si puissant & si parfait, est souvent forcé de se servir du crime pour accomplir ses desseins ?

§. 159.

DÈS qu'on se plaint des fureurs & des maux que la Religion a tant de fois enfantés sur la terre, on nous avertit aussitôt que ces excès ne sont point dûs à la religion, mais qu'ils sont les tristes effets des passions des hommes. Je demanderai cependant qu'est-ce qui a déchaîné ces passions ? C'est évidemment la Religion ; c'est le zèle qui rend inhumain & qui sert à couvrir les plus grandes infamies. Ces désordres ne prouvent-ils donc pas que la religion, au lieu de contenir les passions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les sanctifie, & que rien ne seroit plus utile que d'arracher ce manteau sacré dont les hommes font si souvent un si terrible usage ? Que d'horreurs seroient ban-

ies de la Société, si l'on ôtoit aux méchants
 n prétexte si plausible de la troubler!

A U lieu d'entretenir la paix parini les
 omnes, les Prêtres furent pour eux des
 uries qui les mirent en discorde. Ils allé-
 guèrent leur *conscience*, & prétendirent avoir
 reçu du ciel le droit d'être querelleurs, tur-
 bulents & rebelles. Les Ministres du seigneur
 ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils
 pas que la Majesté Divine est outragée, tou-
 tes les fois que les Souverains ont la témérité
 de vouloir les empêcher de nuire? Les Prê-
 tres ressemblent à cette femme acariâtre, qui
 crioit *au feu! au meurtre! à l'assassin!* lors-
 que son mari lui retenoit les mains pour
 l'empêcher de le battre lui-même.

§. 160.

NONOBTANT les sanglantes tragédies que
 la religion fait jouer très souvent en ce mon-
 de, on ne cesse de nous répéter qu'il ne
 peut y avoir de morale sans la religion. Si
 l'on jugeoit des opinions théologiques par
 leurs effets, on seroit en droit d'avancer que
 toute morale est parfaitement incompatible
 avec les opinions religieuses des hommes.

IMITEZ Dieu, nous crie-t-on sans cesse.

Eh ! quelle morale aurions-nous si notions ce Dieu ! quel est donc le Dieu nous devons imiter ? Est-ce le Dieu de te ? Mais ce Dieu même ne peut être nous un modèle bien constant de bon est l'auteur de tout, il est également & du bien & du mal que nous voyons monde : s'il est l'auteur de l'ordre, il est l'auteur du désordre, qui n'auroit pu sans sa permission. S'il produit, il détruit ; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort ; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie la disette, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modèle de bienfaisance permanente le Dieu du monde ou de la Religion Naturelle, dont les dispositions favorables sont à chaque instant changées par tout ce que nous voyons sous nos yeux ? Il faut à la morale un exemple au moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie & que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obstinément les yeux sur le mal qu'à chaque instant il fait ou permet dans ce monde.

IMITERONS-NOUS le *Jupiter*, très bon & très grand, de l'Antiquité Payenne ? In

tel Dieu, c'est prendre pour modele un fils rebelle, qui ravit le thronne à son pere, & qu'il mutile ensuite. C'est imiter un débauché, un adultere, un incestueux, un crapuleux, dont la conduite feroit rougir tout mortel raisonnable. Où en eussent été les hommes sous le Paganisme, s'ils se fussent imaginé, d'après Platon, que la vertu, consistoit à imiter les Dieux !

FAUDRA-T-IL imiter le Dieu des juifs ? Trouverons-nous dans *Jehova* un modele de notre conduite ? C'est un Dieu vraiment sauvage, vraiment fait pour un peuple stupide, cruel & sans mœurs : c'est un Dieu toujours en fureur qui ne respire que la vengeance, qui méconnoît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'insociabilité : en un mot, c'est un Dieu dont la conduite ne peut servir de modele à celle d'un honnête homme, & ne peut être imitée que par un chef de brigands.

IMITERONS-NOUS donc le *Jésus* des Chrétiens ? Ce Dieu mort pour appaiser la fureur implacable de son pere, nous fournira-t-il un exemple que des hommes doivent suivre ? Hélas ! nous ne verrons en lui qu'un Dieu, ou plutôt un fanatique, un misanthrope, qui

lui-même plongé dans la misère & prêchant des misérables, leur conseillera d'être pauvres, de combattre & d'étouffer la nature, de haïr le plaisir, de chercher la douleur, de se détester eux-mêmes: il leur dira de quitter pour le suivre peres, meres, parens, amis, &c. La belle morale! nous direz-vous. Elle est admirable, sans doute; elle doit être divine, car elle est impraticable pour des hommes. Mais une morale si sublime n'est-elle pas faite pour rendre la vertu haïssable? D'après la morale si vantée de l'*homme-Dieu* des chrétiens, ses disciples sont en ce bas monde des vrais *Tantales* tourmentés d'une soif ardente, qu'il ne leur est point permis d'appaier. Une semblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuse de l'auteur de la nature? S'il a, comme on l'assure, tout créé pour l'usage de ses créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'usage des biens qu'il a créés pour elles? Le plaisir, que l'homme desire sans cesse, n'est-il donc qu'un piège que Dieu a malignement tendu pour surprendre sa foiblesse?

§ 161.

LES sectateurs du Christ voudroient nous
faire

ire regarder comme un miracle l'établissement de leur Religion qui se montre en tout contraire à la nature , opposée à tous les penchans du cœur , ennemie des plaisirs des sens. Mais l'austérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuse aux yeux du vulgaire. La même disposition qui fait respecter comme divins & surnaturels des mystères inconcevables , fait admirer comme divine & surnaturelle une morale impraticable & supérieure aux forces de l'homme.

ADMIRER une morale & la mettre en pratique , sont deux choses très différentes. Tous les chrétiens ne cessent d'admirer & de vanter la morale de l'Évangile , mais elle n'est pratiquée que par un très petit nombre de saints , admirables pour des gens qui se dispensent eux-mêmes d'imiter leur conduite , sous prétexte que la force ou la grace leur manquent.

TOUT l'univers est infecté plus ou moins d'une morale religieuse , fondée sur l'opinion que pour plaire à la Divinité , il est très nécessaire de se rendre malheureux sur la terre. On voit dans toutes les parties de notre globe des pénitens , des solitaires , des *faquirs* , des fanatiques qui semblent avoir profondé-

ment étudié les moyens de se tourmenter l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célébrer la bonté! La Religion par son essence est l'ennemie de la joie & du bien-être des hommes. *Bien, heureux sont les pauvres; heureux sont ceux qui pleurent; bien-heureux sont ceux qui souffrent, malheur à ceux qui sont dans l'abondance & dans la joie. Les saints sont les rares découvertes que le Christianisme annonce!*

§. 162.

Qu'est-ce qu'un saint dans toutes les religions? C'est un homme qui prie, qui jeûne, qui se tourmente, qui fuit le monde, comme un hibou, ne se plaît que dans la solitude, qui s'abstient de tout plaisir, semble effrayé de tout objet qui le détourneroit un moment de ses méditations faibles. Est-ce donc là de la vertu? Un saint de cette trempe est-il bon à lui-même, utile aux autres? La Société ne seroit-elle pas dissoute, & les hommes ne rentreroient-ils pas dans l'état sauvage, si chacun étoit saint? Ne seroit-ce pas fou pour vouloir être un saint?

IL est évident que la pratique littérale & rigoureuse de la morale divine des chrétiens

trafneroit infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudroit tendre à la perfection, devoit écarter de son esprit tout ce qui peut le détourner du ciel sa véritable patrie; il ne voit sur la terre que des tentations, des pièges; des occasions de se perdre. Il doit craindre la science comme nuisible à la foi; il doit fuir l'industrie comme un moyen d'obtenir des richesses très fatales au salut: il doit renoncer aux emplois & aux honneurs comme à des choses capables d'exciter son orgueil, & de le distraire du soin de penser à son ame. En un mot, la morale sublime du Christ, si elle n'étoit impraticable, briseroit tous les liens de la Société.

Un saint dans le monde n'est pas un être plus utile qu'un saint dans le désert: le saint porte une humeur chagrine, mécontente & souvent turbulente, son zèle l'oblige quelquefois en conscience de troubler la société par des opinions ou des rêves que sa vanité lui fait prendre pour des inspirations d'en haut. Les annales de toutes les religions sont remplies de saints inquiets, de saints intraitables, de saints féditieux qui se sont illustrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont porté dans l'univers. Si les

saints qui vivent dans la retraite sont inutiles, ceux qui vivent dans le monde sont souvent très dangereux.

LA vanité de jouer un rôle, le desir de s'illustrer aux yeux du vulgaire imbécille par une conduite bizarre, constituent communément le caractère distinctif des grands saints. L'orgueil leur persuade qu'ils sont des hommes extraordinaires, fort au-dessus de la nature humaine, des êtres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaisance que le reste des mortels. L'humilité, dans un saint, n'est pour l'ordinaire qu'un orgueil plus raffiné que celui du commun des hommes. Il n'y a qu'une vanité bien ridicule, qui puisse déterminer l'homme à faire une guerre continuelle à sa propre nature !

§. 163.

UNE morale qui contredit la nature de l'homme n'est point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'est dépravée. En quoi consiste cette prétendue dépravation ? Est-ce en ce qu'il a des passions ? mais les passions ne sont-elles pas de l'essence de l'homme ? Ne faut-il pas qu'il cherche,

qu'il desire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu'il croit être utile à son bonheur? Ne faut-il pas qu'il craigne & qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui? Allumez ses passions pour des objets utiles; attachez son bien être à ces mêmes objets; détournez-le par des motifs sensibles & connus de ce qui peut faire du tort soit à lui même, soit aux autres, & vous en ferez un être raisonnable & vertueux. Un homme sans passions seroit également indifférent sur le vice & la vertu.

DOCTEURS sacrés! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie; vous nous criez *que toute chair a corrompu sa voie*; vous nous dites que la nature ne nous donne plus que des penchans déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu, qui n'a pas pu, ou qui n'a pas voulu, que cette nature conservât sa perfection primitive. Si cette nature s'est corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée? Aussitôt le Chrétien m'affûre que la nature humaine est réparée; que la mort de son Dieu l'a rétablie dans son intégrité. D'où vient donc, lui répliquerai je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobstant la mort d'un Dieu,

est encore dépravée ? C'est donc en pure perte que votre Dieu est mort ? Que devient sa toute-puissance & sa victoire sur le Diable, s'il est vrai que le Diable conserve encore l'empire que, selon vous, il a toujours exercé dans le monde ?

LA mort, selon la Théologie chrétienne, est la *solde du péché*. Cette opinion est conforme à celle de quelques nations negres & sauvages, qui s'imaginent que la mort d'un homme est toujours l'effet surnaturel de la colere des Dieux. Les Chrétiens croient fermement que le Christ les a délivrés du péché, tandis qu'ils sont à portée de voir que dans leur Religion, comme dans les autres, l'homme est sujet à la mort. Dire que Jésus Christ nous a délivrés du péché, n'est-ce pas dire qu'un juge a fait grace à un coupable, tandis que nous voyons qu'il l'envoie au supplice ?

§. 164.

Si fermant les yeux sur tout ce qui se passe dans le monde, on vouloit s'en rapporter aux partisans de la religion chrétienne, on croiroit que la venue de leur divin fauteur a produit la révolution la plus merveilleuse, & la réforme la plus complete dans les

mœurs des nations. „ Le Messie, selon Pas-
 cal, devoit lui seul produire un grand peu-
 ple élu, saint & choisi; le conduire, le
 nourrir, l'introduire dans le lieu de repos
 & de sainteté, le rendre saint à Dieu; en
 faire le temple de Dieu; le sauver de la
 colere de Dieu; le délivrer de la servitu-
 de du péché; donner des loix à ce peu-
 ple; graver ces loix dans son cœur; s'of-
 frir à Dieu pour lui; écraser la tête du
 Démon &c. (10) Ce grand homme a ou-
 blié de nous montrer le peuple sur lequel son
 divin Messie a produit les effets miraculeux
 dont il parle avec tant d'emphase, il paroît
 jusqu'à présent qu'il n'existe point sur la ter-
 re.

Pour peu qu'on examine les mœurs des
 nations chrétiennes, & qu'on écoute les cla-
 meurs de leurs Prêtres, on sera forcé d'en
 conclure que Jésus Christ leur Dieu a prêché
 sans fruit, est mort sans succès; ses volon-
 tés toutes puissantes trouvent encore dans
 les hommes, une résistance dont ce Dieu ou
 ne peut, ou ne veut pas triompher. La mo-
 rale de ce Docteur Divin, que ses disciples
 admirent tant & pratiquent si peu, n'est sui-

(10) V. *Les Pensées de Mr. Pascal.* XV

vie dans tout un siècle que par une demi-douzaine de saints obscurs, de fanatiques, & de moines ignorés, qui seuls auront la gloire de briller dans la cour céleste; tout le reste des mortels, quoique racheté par le sang de ce Dieu, sera la proie des flammes éternelles.

§. 165.

QUAND un homme a grande envie de pécher, il ne songe guères à son Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis, il se flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dureté de ses arrêts. Nul mortel ne croit sérieusement que sa conduite puisse le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible qui souvent le fait trembler; toutes les fois qu'il est fortement tenté, il succombe & ne voit ensuite que le Dieu *des miséricordes* dont l'idée le tranquillise. Fait-il le mal? Il espère avoir le tems de s'en corriger & se promet bien de s'en repentir un jour.

IL est dans la Pharmacie Religieuse de recettes infailibles pour calmer les consciences; les Prêtres en tout pays possèdent des secrets souverains pour désarmer la colère du ciel. Cependant, s'il est vrai que la Divinité s'apaise par des prières, des offrandes

es sacrifices, des pénitences, on n'est plus en droit de dire que la religion met un frein aux déréglemens des hommes; ils pécheront d'abord, & chercheront ensuite les moyens d'appaiser Dieu. Toute religion qui expie & qui promet la rémission des crimes, si elle estient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

NONOBTANT son immutabilité, Dieu dans toutes les religions du monde est un protégé éritable. Ses Prêtres le montrent tantôt armé de sévérité, tantôt plein de clémence & de douceur; tantôt cruel, impitoyable, & tantôt se laissant facilement attendrir par les regrets & les larmes des pécheurs. En conséquence, les hommes n'envisagent la Divinité que par le côté le plus conforme à leur intérêts présents. Un Dieu toujours courroucé rebuteroit ses adorateurs, ou les jetteroit dans le désespoir. Il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise: si sa colere effraie quelques ames peureuses, sa clémence rassure les méchants déterminés, qui comptent bien d'ailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de se raccommoder avec lui. Si les jugemens de Dieu font peur à quelques dévôts timorés, qui déjà par tempérament &

en qui les passions sont déjà amorties par l'âge, soit par des infirmités, soit par des coups de la fortune. La religion n'est utile que pour ceux que leur tempérament ou leurs circonstances ont déjà mis à la raison. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort ; & ceux qui ne le font plus en état de le faire.

REMARQUE aux hommes que la Divinité punit les mérites en ce monde, c'est avancer un principe que l'expérience contredit à tout moment.

Les plus méchants des hommes sont ordinairement les arbitres du monde, & que la fortune comble de ses faveurs. Nous convaincre des jugemens de Dieu, & renvoyer à l'autre vie, c'est nous renfermer à des conjectures, pour détruire des vérités dont on ne peut douter.

§. 167.

AUCUNE PERSONNE ne songe à l'autre vie quand, il est fortement épris des objets qu'il rencontre ici bas. Aux yeux d'un amant passionné, l'absence de sa maîtresse éteint les feux de l'amour ; & ses charmes effacent tous les plaisirs du Paradis. Femme ! vous quittez, dis-je, votre amour, votre amant, pour votre Dieu !

c'est que votre amant n'est plus le même à vos yeux, ou c'est que votre amant vous quitte, & qu'il faut remplir le vuide qui s'est fait dans votre cœur.

RIEN de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes corrompus & sans mœurs qui ont de la Religion & qui montrent quelquefois même du zèle pour ses intérêts : s'ils ne la pratiquent point, ils se promettent de la pratiquer un jour; ils la mettent en réserve comme un remede qui tôt ou tard leur sera nécessaire pour se tranquilliser sur le mal qu'ils ont encore dessein de faire. D'ailleurs le parti des dévôts & des Prêtres étant un parti très nombreux, très agissant, très puissant, il n'est pas étonnant de voir les fourbes & les frippons rechercher son appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, sans doute, que beaucoup d'honnêtes gens sont religieux sincèrement & font profit; mais la droiture du cœur est-elle tous jours accompagnée de lumières ?

ON nous cite un grand nombre de favoris d'hommes de génie qui ont été forter attachés à la religion. Cela prouve que les hommes de génie peuvent avoir des passions, peuvent être pusillanimes, peuvent

une imagination qui les séduit & les empêche d'examiner les objets de sang froid. Cela ne prouve rien en faveur de la Religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, & n'est plus qu'un enfant quand il est assez foible pour écouter des préjugés. Pascal nous dit lui même que *le sens est peut-être fort & étroit, & aussi étendu & foible.* (11) Il avoit dit plus haut : *on peut aller par le sens droit & n'aller pas également à toutes les choses, car il y en a qui l'ayant droit : un certain ordre de choses, s'éblouissent dans d'autres.*

§. 168.

QU'EST-CE que la vertu suivant la Théologie ? c'est, nous dit on, *la conformité des actions de l'homme avec la volonté de Dieu.* Mais qu'est-ce que Dieu ? C'est un être que personne n'est capable de concevoir, & que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu ? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu ? Ce sont ou des fanatiques, ou des fourbes ;

1) V. *Pensées de Mr. Pascal.* XXXI. — 2) *ibid.* 307

ou des ambitieux que l'on ne peut croire sur leur parole.

FONDER la morale sur un Dieu que l'homme se peint diversement, que l'on compose à sa manière, que chaque homme suivant son propre tempérament & son propre intérêt, c'est évidemment fonder la morale sur le caprice & sur l'imagination des hommes; c'est la fonder sur les idées d'une secte, d'une fiction, d'un parti qui croit avoir l'avantage d'adorer Dieu, à l'exclusion de tous les autres.

ETABLIR la morale ou les devoirs de l'homme sur la volonté Divine, c'est fonder sur la volonté, les rêveries, les idées de ceux qui font parler Dieu, sans avoir à craindre d'en être démenti. Dans toute religion les Prêtres seuls ont le droit de décider de ce qui plaît ou déplaît à Dieu; l'on est toujours assuré qu'ils décideront que c'est ce qui leur plaît ou qui déplaît à eux-mêmes.

Les dogmes, les cérémonies, les mœurs, les vertus que prescrivent toutes les religions du monde, n'ont été visiblement calculées que pour étendre le pouvoir ou augmenter le molument des fondateurs & des ministres.

es religions. Les dogmes sont obscurs, inconcevables, effrayants, & par là même très propres à égarer l'imagination & à rendre le vulgaire plus docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer. Les cérémonies & les pratiques procurent des richesses ou de la considération aux Prêtres. La morale & les vertus religieuses consistent dans une foi soumise qui empêche de raisonner, dans une humilité dévote qui assure à des Prêtres la soumission de leurs esclaves ; dans un zèle ardent lorsqu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire quand il s'agit des intérêts de ces Prêtres. Toutes les vertus religieuses n'ont évidemment pour objet que l'utilité des ministres de la Religion.

§. 169.

QUAND on reproche aux Théologiens la stérilité de leurs vertus *Théologiques*, ils nous vantent avec emphase la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le christianisme fait un devoir essentiel à ses disciples. Mais hélas ! que devient cette prétendue charité, dès qu'on examine la conduite des ministres du Seigneur ? Demandez leur s'il faut aimer son prochain ou lui faire du bien, quand il est un impie, un hérétique, un incrédule, c'est-à-

dire, quand il ne pense pas comme eux ? Demandez leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la Religion qu'ils professent ? Demandez leur si le Souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui sont dans l'erreur ? Aussitôt leur charité disparaît, & le clergé dominant vous dira, que le Prince ne porte le glaive que pour soutenir les intérêts du Très-haut ; il vous dira que par amour pour le prochain, il faut le persécuter, l'emprisonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques Prêtres persécutés eux-mêmes, qui mettront de côté la charité chrétienne, dès qu'ils auront le pouvoir de persécuter à leur tour.

LA Religion chrétienne, prêchée dans son origine par des mendiants & des hommes très misérables, sous le nom de *charité*, recommande très fortement l'aumône : la Religion de Mahomet en fait également un devoir indispensable. Rien n'est, sans doute, plus conforme à l'humanité, que de secourir les malheureux, de vêtir l'homme nud, de tendre une main bienfaisante à quiconque a besoin. Mais ne seroit-il pas plus humain & plus charitable de prévenir la misère & d'empêcher les pauvres de pulluler ? Si la Religion,

gion, au lieu de diviniser les Princes, leur eût appris à respecter la propriété de leurs sujets, à être justes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verroit pas un si grand nombre de mendiants dans leurs Etats. Un gouvernement avide, injuste, tyrannique multiplie la misere; la rigueur des impôts produit le découragement, la paresse, la pauvreté, qui font à leur tour éclore des vols, des assassins & des crimes de toute espece. Si les Souverains avoient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs Etats ne seroient pas peuplés de tant de malheureux, qu'il devient impossible de soulager leur misere.

LES Etats Chrétiens & Mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes & richement dotés, dans lesquels on admire la pieuse charité des Rois & des Sultans qui les ont élevés. N'eût-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aïssance, d'exciter & de favoriser l'industrie & le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mendicité pour satisfaire un luxe effréné, &

de bâtir ensuite des monumens somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très petite portion de ceux qu'on a rendu misérables? La Religion par ses vertus n'a fait que donner le change aux hommes; au lieu de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remèdes impuissans.

Les Ministres du ciel ont toujours sçu tirer parti pour eux-mêmes, des calamités des autres: la misere publique fut, pour ainsi dire, leur élément: ils se sont rendus par-tout les administrateurs des biens des pauvres, les distributeurs des aumônes, les dépositaires des charités: par là ils étendirent & soutinrent en tout tems leur pouvoir sur les malheureux qui composent communément la partie la plus nombreuse, la plus inquiète, la plus féditieuse dans la Société. Ainsi les plus grands maux tournent au profit des ministres du seigneur!

LES Prêtres des Chrétiens nous disent que les biens qu'ils possèdent, sont *les biens des pauvres*, & prétendent, à ce titre, que leurs possessions sont sacrées. En conséquence les Souverains & les Peuples se sont empressés d'accumuler dans leurs mains, des terres, des revenus, des trésors. Sous prétexte de cha-

ité nos guides spirituels font devenus très opulents, & jouissent aux yeux des nations ppauvries, de biens qui n'étoient destinés que pour les malheureux ; ceux-ci, loin d'en murmurer, applaudissent à une sainte générosité qui enrichit l'Eglise ; mais qui bien rarement contribue à soulager les pauvres.

SUIVANT les principes du Christianisme, la pauvreté est elle-même une vertu, & c'est elle que les Souverains & les Prêtres font le plus rigoureusement observer à leurs esclaves. D'après ces idées, un grand nombre de Rois chrétiens ont renoncé, de plein gré, aux richesses périssables de la terre, ont distribué leur patrimoine aux pauvres, & se sont retirés dans des déserts pour y vivre dans une indépendance volontaire. Mais bientôt cet entousiasme, ce goût surnaturel pour la misère fut forcé de céder à la nature. Les successeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévôts, leurs prières & leur intercession puissante auprès de la Divinité ; ils devinrent riches & puissants ; ainsi des moines, des solitaires, vécurent dans l'oisiveté, & sous prétexte de charité, dévorèrent effrontément la substance du pauvre.

LA pauvreté d'esprit est celle dont la Re-

interprètes de la Divinité ont intérêt
croie. A l'aide de cette vertu mer
les Prêtres sont devenus les arbitres
ste & de l'injuste, & du bien & du
leur fut très facile de faire comm
crimes, quand ils eurent besoin de cr
faire valoir leurs intérêts. La foi
a été la source des plus grands att
se soient commis sur la terre.

§. 170.

Celui qui le premier a dit aux
que lorsqu'on avoit fait tort aux ho
falloit en demander pardon à Dieu
fer par des présens, lui offrir des t
a violement détruit les vrais pri

les besoins, les intérêts constants des habitans de la terre: les rapports qui subsistent entre les hommes & Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La Religion, en associant Dieu avec les hommes, a visiblement affoibli ou détruit les liens qui les unissent entre eux. Les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres, en faisant une réparation convenable à l'Être tout-puissant, à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

EST-IL rien de plus propre à rassurer les méchants ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe un Être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la Société? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus grands crimes; & croient les réparer en implorant la miséricorde Divine: leur conscience est en repos, dès qu'un Prêtre les assure que le ciel est désarmé par un repentir sincère, très inutile au monde; ce Prêtre les console au nom de la Divinité, s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à par-

tager avec ses ministres les fruits de leurs gandages, de leurs fraudes & de leurs chancetés.

UNE morale liée à la Religion, lui est nécessairement subordonnée. Dans l'esprit dévôt, Dieu doit passer avant ses créatures; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du Monarque céleste doivent porter sur ceux des chétifs mortels. Les intérêts du ciel sont visiblement les intérêts des ministres du ciel; d'où il suit évidemment que dans toute religion les Prêtres sous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront dispenser des devoirs de la morale humaine, quand ils ne concorderont pas avec les devoirs que Dieu est droit d'imposer. D'ailleurs celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes, ne doit pas avoir le droit d'en commander ?

§ 171.

ON se tue de nous dire, que sans un Législateur on ne peut y avoir d'obligation morale; qu'il faut un législateur assez puissant pour les obliger. L'obligation morale suppose une loi; cette loi naît des rapports éternels & nécessaires

aires des choses entre elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'existence d'un Dieu. Les regles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils font à portée de connoître, & non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée: ces regles nous obligent, c'est-à-dire, que nous nous rendons estimables ou méprifables, aimables ou haïffables, dignes de récompenses ou de châtimens, heureux ou malheureux, suivant que nous nous conformons à ces regles ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne se pas nuire à lui-même, est fondée sur la nature d'un être sensible qui, de quelque façon qu'il soit venu dans ce monde, ou queique partie être son être dans un monde à venir, est forcé par son essence actuelle de chercher à éviter le mal, à se faire le mal, d'aimer le plaisir & de craindre le malheur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres & à leur faire du bien, est fondée sur la nature des êtres sensibles qui vivent en société, qui sont par leur essence forcés de mépriser ceux qui se font un malin plaisir, & de détester ceux qui s'opposent à leur utilité.

Soit qu'il existe un Dieu, ou qu'il n'y en ait point,

existe point, soit que ce Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes seront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la nature qui leur est propre; c'est à-dire tant qu'ils seront des êtres sensibles. Les hommes ont-ils donc besoin d'un Dieu qu'ils ne connoissent pas, d'un législateur invisible, d'une Religion mystérieuse, de craintes chimériques, pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour se conserver il faut s'en abstenir, que pour se faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire du mal est un sûr moyen de s'attirer leur vengeance & leur haine ?

Avant la loi point de péché. Rien de plus faux que cette maxime. Il suffit que l'homme soit ce qu'il est, ou soit un être sensible, pour distinguer ce qui lui fait plaisir de ce qui lui déplaît. Il suffit qu'un homme sache qu'un autre homme est un être sensible comme lui, pour qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible. Il suffit que l'homme ait besoin de son semblable, pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui des sentimens défavorables à lui-même. Ainsi l'être sentant & pensant n'a besoin que de sentir & de pen-

pour découvrir ce qu'il doit faire & pour
 être & pour les autres. Je sens, & un
 sent comme moi; voilà le fondement
 toute morale.

§. 172.

Il n'est que par sa conformité avec la na-
 ture de l'homme que nous pouvons juger de
 la bonté d'une morale. D'après cette com-
 paraison, nous sommes en droit de la rejeter
 si nous la trouvons contraire au bien-être de
 l'espèce. Quiconque a médité sérieuse-
 ment la Religion & sa Morale surnaturelle,
 s'il en a pesé d'une main sûre les avan-
 tages & les défavantages, demeurera con-
 vaincu que l'une & l'autre sont nuisibles aux
 intérêts du genre humain ou directement op-
 posés à la nature de l'homme.

PEUPLES, aux armes! il s'agit de la cause
 de votre Dieu. Le ciel est outragé! La
 loi est en péril! A l'impiété! au blasphème!
 à l'hérésie!" Par le pouvoir magique
 de ces mots redoutables, auxquels les
 peuples ne comprirent jamais rien, les Prêtres
 furent de tout temps les maîtres de sou-
 lever les nations, de détrôner des Rois, d'allu-
 mer des guerres civiles, de mettre les hommes

mes aux prises. Quand par hazard on examine les importants objets qui ont excité la colere céleste & produit tant de ravages sur la terre, il se trouve que les folles rêveries & les bizarres conjectures de quelque Théologien qui ne s'entendoit pas lui-même, ou les prétentions du clergé ont brisé tous les liens de la Société, & baigné le genre humain dans son sang & ses larmes.

§. 173.

LES Souverains de ce monde, en associant la Divinité au gouvernement de leurs Etats, en se donnant pour ses lieutenants & ses représentants sur la terre, en reconnoissant que c'est d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir, ont dû nécessairement se donner ses ministres pour rivaux ou pour maîtres. Est-il donc étonnant que souvent les Prêtres aient fait sentir aux Rois la supériorité du Monarque céleste ? N'ont-ils pas plus d'une fois fait connoître aux Princes temporels, que le pouvoir le plus grand est forcé de céder au pouvoir spirituel de l'opinion ? Rien de plus difficile que de servir deux maîtres, sur-tout quand ils ne sont point d'accord sur ce qu'ils demandent à leurs sujets.

L'ASSOCIATION de la Religion avec la Politique a nécessairement introduit une législation double dans les États. La loi de Dieu, interprétée par ses Prêtres, se trouva souvent contraire à la loi du Souverain ou à l'intérêt de l'Etat. Quand les Princes ont de la fermeté & se sont assurés de l'amour de leurs sujets, la loi de Dieu est quelquefois obligée de se prêter aux intentions sages du Souverain temporel : mais le plus souvent l'autorité souveraine est obligée de reculer devant l'autorité divine, c'est-à-dire devant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un Prince que de *mettre la main à l'encensoir*, c'est-à-dire, de vouloir réformer les abus consacrés par la Religion. Dieu n'est jamais plus en colère que lorsqu'on touche aux droits divins, aux privilèges, aux possessions, aux immunités de ses Prêtres.

Les spéculations métaphysiques ou les opinions religieuses des hommes n'influent sur leur conduite que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une façon plus convaincante que la conduite d'un grand nombre de Princes relativement à la puissance spirituelle à laquelle on les voit très souvent résister. Un Souve-

rain, persuadé de l'importance & des droits de la Religion, ne devoit-il pas se croire en conscience obligé de recevoir avec respect les ordres de ses Prêtres, & les regarder comme des ordres de la Divinité même ? Il fut un tems où les Rois & les peuples, plus conséquents & convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendoient ses esclaves, lui cédoient en toute occasion, & n'étoient que des instrumens dociles dans ses mains : cet heureux tems n'est plus ; par une étrange inconséquence on voit quelquefois les plus dévôts Monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les Ministres de Dieu. Un Souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devoit se tenir sans cesse prosterné devant ses Prêtres, & les regarder comme ses Souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut ?

§ 174.

LES Princes, qui se croient intéressés à faire durer les préjugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réfléchi aux effets qu'ont produit & que peuvent encore produire des Dé-

nagogues privilégiés, qui ont le droit de parler quand ils veulent, & d'enflammer au nom du ciel les passions de plusieurs millions de fujets ? Quels ravages ne causeroient pas ces harangueurs sacrés, s'ils s'entendoient pour troubler un Etat, comme ils ont fait si souvent !

RIEN de plus onéreux & de plus ruineux pour la plupart des nations, que le culte de leurs Dieux. Par-tout leurs Ministres, non seulement constituent le premier ordre dans l'Etat, mais encore jouissent de la portion la plus ample des biens de la Société, & sont en droit de lever des impôts continuels sur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples pour les profits immenses qu'ils en tirent ? En échange de leurs richesses & de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre chose que des mysteres, des hypothèses, des cérémonies, des questions subtiles, des querelles interminables que très souvent les Etats sont encore obligés de payer de leur sang ?

§. 175.

LA Religion, qui se donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidem-

ment ses vrais mobiles pour leur substituer des mobiles imaginaires, des chimères inconcevables qui, étant visiblement contraires au bon sens, ne peuvent être crus fermement par personne. Tout le monde nous assure qu'il croit fermement un Dieu qui récompense & punit : tout le monde se dit persuadé de l'existence d'un enfer & d'un paradis ; cependant voyons-nous que ces idées rendent les hommes meilleurs, ou contrebalancent dans l'esprit du plus grand nombre d'entre eux, les intérêts les plus légers ? Chacun nous assure qu'il est effrayé des jugemens de Dieu, & chacun suit ses passions, quand il se croit sûr d'échapper aux jugemens des hommes.

LA crainte des puissances invisibles est rarement aussi forte que la crainte des puissances visibles. Des supplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple, qu'une potence dressée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'est gueres de courtisan qui craigne à beaucoup près autant la colere de son Dieu, que la disgrâce de son maître. Une pension, un titre, un ruban suffisent pour faire oublier & les tourmens de l'enfer & les plaisirs de la cour céleste. Les caresses d'une femme l'emportent tous les jours sur les menaces du

ès-Haut. Une plaisanterie, un ridicule, un mot font plus d'impression sur l'homme monde, que toutes les notions graves de Religion.

NE nous assure-t-on pas *qu'un bon peccavi* fit pour appaier la Divinité ? Cependant ne voit pas que ce *bon peccavi* se dise bien cérement ; du moins est-il très rare de voir grands voleurs restituer, même à l'article la mort, des biens qu'ils savent avoir justement acquis. Les hommes se persuadent, sans doute, qu'il se feront aux feux éternels, s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais *est avec le ciel des accommodemens* : en donnant à l'Eglise une portion de leur fortune, il y a très peu de dévôts frippons qui ne meurent fort tranquiles sur la façon dont ils se sont enrichis en ce monde.

§. 176.

DE l'aveu même des plus ardens défenseurs de la Religion & de son utilité, rien plus rare que les conversions sinceres ; à quoi l'on pourroit ajouter, rien de plus instructueux pour la Société. Les hommes ne le goûtent du monde, que lorsque le monde dégoûté d'eux ; une femme ne se donne

à Dieu , que lorsque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve dans la dévotion un rôle qui l'occupe , & la dédommage de la ruine de ses charmes. Des pratiques minutieuses lui font passer le tems; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médifance, le zèle lui fournissent des moyens de s'illustrer & de se faire considérer dans le parti dévôt.

Si les dévôts ont le talent de plaire à Dieu & à ses Prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la Société ou de s'y rendre utiles. La Religion, pour un dévôt, est un voile qui couvre & justifie toutes ses passions, son orgueil, sa mauvaise humeur, sa colere, sa vengeance, son impatience, ses rancunes. La dévotion s'arroe une supériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence & la gaieté: elle donne le droit de censurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes pour la plus grande gloire de Dieu. Il est très ordinaire d'être dévôt & de n'avoir aucunes des vertus ou des qualités nécessaires à la vie sociale.

§. 177.

ON assure que le dogme d'une autre vie est de la plus grande importance pour le repos
des

es sociétés; on s'imagine que, sans lui, les hommes n'auroient plus ici bas de motifs pour bien faire. Qu'est-il besoin de terreurs & de fables pour faire sentir à tout homme raisonnable la façon dont il doit se comporter sur la terre? Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'estime, la bienveillance des êtres qui l'environnent; & de s'abstenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, les mépris & le ressentiment de la Société? Quelque courte que soit la durée d'un festin, d'une conversation, d'une visite, chacun ne veut-il pas y jouer un rôle décent, agréable pour lui-même & pour d'autres? Si la vie n'est qu'un passage, tâchons de le rendre facile, il ne peut l'être, si nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

LA religion, tristement occupée de ses sombres rêveries, ne nous représente l'homme que comme un pèlerin sur la terre: elle en conclut que, pour voyager plus sûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux douceurs qu'il rencontre, se priver des amusemens qui pourroient le consoler des fatigues & des ennuis de la route. Une philosophie stoïque & chagrine nous donne quelquefois

des conseils aussi peu sentés que la
 Mais une philosophie plus raisonnée
 invite à répandre des fleurs sur le
 la vie; à en écarter la mélancolie &
 reurs paniques; à nous lier d'inté-
 nos compagnons de voyage; à nous
 par la gaieté & par des plaisirs hon-
 peines & des traverses auxquelles
 trouvons si souvent exposés: elle
 sentir que, pour voyager avec a-
 nous, devons nous abstenir de ce
 roit nous devenir nuisibles à nous-
 fuir avec grand soin ce qui pourroit
 dre odieux à nos associés.

§. 178.

ON demande quels motifs ont
 avoir de bien faire? Il peut avoir le
 se plaire à lui-même, de plaire à se-
 bles, de vivre heureux & tranqui-
 faire aimer & considérer des hom-
 l'existence & les dispositions sont
 sûres & plus connues, que celles
 impossible à connoître. Celui qui
 pas les Dieux, peut-il craindre quel-
 se? Il peut craindre les hommes
 craindre le mépris, le déshonneur,

ns & la vengeance des loix : enfin il se craindre lui-même & les remors qu'évoquent tous ceux qui ont la conscience noir encouru ou mérité la haine de leurs semblables.

La conscience est le témoignage intérieur que nous nous rendons à nous-mêmes d'avoir agi de façon à mériter l'estime ou le blâme de nos semblables. Cette conscience est fondée sur la connoissance évidente que nous avons des hommes, & des sentimens que nos actions doivent produire en eux.

La conscience du dévôt consiste à se persuader qu'il a plu ou déplu à son Dieu, & qu'il n'a nulle idée, & dont les intentions certaines & douteuses ne lui sont expliquées par des hommes suspects, qui ne connoissent pas plus que lui, l'essence de la Divinité & qui sont très peu d'accord sur ce qui lui plait ou lui déplaît. En un mot, la conscience de l'homme crédule est dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conscience erronée, ou dont l'intérêt étouffe les lumières.

Un Athée peut-il avoir de la conscience ? Les motifs pour s'abstenir des vices cachés & des crimes secrets que les au-

tres hommes ignorent , & sur lesquels la loi n'ont point de prise ? Il peut s'être affermé par une expérience constante qu'il n'y a point de vice qui, par la nature des choses, ne se punisse lui-même. Veut-il se confesser ? Il évitera tous les excès qui pourroient endommager sa santé ; il ne voudra point traîner une vie languissante qui le rendroit inutile à charge & à lui-même & aux autres. Quant aux crimes secrets, il s'en abstiendra par crainte d'être forcé d'en rougir à ses propres yeux, auxquels il ne peut se soustraire. Si l'homme a de la raison, il connoitra le prix de l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il sçaura d'ailleurs que des circonstances inespérées peuvent dévoiler aux yeux des autres, la conduite qu'il se sent intéressé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucun motif de bien faire, à celui qui n'en trouve point ici bas.

§. 179.

„ L'ATHÉE de spéculation, nous dira l'
 „ Théiste, peut être un honnête homme
 „ mais ses écrits formeront des athées poli-
 „ tiques. Des Princes & des Ministres, n'é-
 „ tant plus retenus par la crainte de Dieu

„ se livreront sans scrupule aux plus affreux „ excès. ” Mais quelle que l'on puisse supposer la dépravation d'un athée sur le trône, peut-elle jamais être plus forte & plus nuisible que celle de tant de conquérants, de tyrans, de persécuteurs, d'ambitieux, de courtisans pervers qui, sans être des athées, qui même étant souvent très religieux & très dévôts, ne laissent pas de faire gémir l'humanité sous le poids de leurs crimes ? Un Prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI. un Philippe II. un Richelieu, qui tous ont allié la Religion avec le crime ? Rien de moins ordinaires que des Princes athées ; mais rien de plus commun que des Tyrans & des Ministres très méchants & très Religieux.

§. 180.

Tout homme dont l'esprit se livre à la réflexion ne peut s'empêcher de connoître ses devoirs, de découvrir les rapports subsistants entre les hommes, de méditer sa propre nature, de démêler ses besoins, ses penchants, ses desirs, & de s'appercevoir de ce qu'il doit à des êtres nécessaires à son propre bonheur. Ces réflexions conduisent naturellement à la connoissance de la morale la plus essentielle

pour des êtres qui vivent en société. Tout homme qui aime à se replier sur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choses, n'a pas pour l'ordinaire des passions bien dangereuses : la passion la plus forte sera de connoître la vérité, & son ambition de la montrer aux autres. La philosophie est propre à cultiver & le cœur & l'esprit. Du côté des mœurs & de l'honnêteté celui qui réfléchit & raisonne, n'a-t-il pas évidemment de l'avantage sur celui qui se fait un principe de ne point raisonner ?

Si l'ignorance est utile aux Prêtres & aux oppresseurs du genre humain, elle est très-funeste à la Société. L'homme dépourvu de lumieres ne jouit pas de sa raison ; l'homme dépourvu de raison & de lumieres, est un sauvage qui peut à chaque instant être entraîné dans le crime. La morale, ou la science des devoirs, ne s'acquiert que par l'étude de l'homme & de ses rapports. Celui qui ne réfléchit point par lui même, ne connoît point la vraie morale & marche d'un pas peu sûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raisonnent, & plus ils sont méchants. Les Sauvages, les Princes, les Grands, les gens de la lie du peuple sont communément

plus méchants des hommes, parce qu'ils
sont ceux qui raisonnent le moins.

Le dévôt ne réfléchit jamais & se garde
bien de raisonner. Il craint tout examen; il
respecte l'autorité, & souvent même une con-
science erronée lui fait un saint devoir de
commettre le mal. L'Incrédule raisonne, il
consulte l'expérience & la préfère au préju-
gé. S'il a raisonné juste, sa conscience s'é-
claircit; il trouve pour bien faire, des motifs
plus réels que le dévôt, qui n'a d'autres mo-
tifs que ses chimères & qui jamais n'écoute
le raison. Les motifs de l'Incrédule ne sont-
pas assez puissants pour contrebalancer ses
passions? Est-il assez borné pour méconnoî-
tre les intérêts les plus réels qui devraient le
gouverner? eh bien! il sera vicieux & mé-
chant; mais pour lors il ne sera ni pire ni
meilleur que tant d'hommes crédules qui,
notobstant la Religion & ses préceptes su-
blimes, ne laissent pas de suivre une condui-
te que cette Religion condamne. Un assassin
crédule est-il donc moins à craindre, qu'un
assassin qui ne croit rien? Un tyran bien dé-
vot est-il moins un tyran, qu'un tyran indé-

§. 181.

RIEN de plus rare au monde que des hommes conséquents. Leurs opinions n'influent sur leur conduite, que lorsqu'elles se trouvent conformes à leurs tempéramens, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journaliere, produisent beaucoup de mal contre très peu de bien; elles sont nuisibles, parce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques & des prêtres; elles ne font d'aucun effet, parce qu'elles sont incapables de contrebalancer les intérêts présents du plus grand nombre des hommes. Les principes religieux sont toujours mis de côté, quand ils s'opposent à des desirs ardents; sans être incrédule on se conduit alors comme si l'on ne croyoit rien.

ON risquera toujours de se tromper, quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite, ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très religieux, nonobstant les principes insociables & cruels d'une Religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré; pour lors les principes de sa Religion ne s'accordent pas avec la douceur de

fon caractère. Un libertin, un débauché, un hypocrite, un adulateur, un frippon nous montreront souvent qu'ils ont les idées les plus vraies sur les mœurs. Pourquoi ne les mettent-ils pas en pratique ? C'est que leurs tempéramens, leurs intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories sublimes. Les principes sévères de la Morale Chrétienne, que tant de gens font passer pour divine, n'influent que très foiblement sur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous disent-ils pas tous les jours, *de faire ce qu'ils prêchent & de ne pas faire ce qu'ils font.*

LES partisans de la religion désignent assez communément les Incrédules sous le nom de *libertins*. Il peut très bien se faire que beaucoup d'Incrédules aient des mœurs déréglées; ces mœurs sont dûes à leurs tempéramens, & non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions ? Un homme sans mœurs ne peut-il donc pas être bon médecin, bon architecte, bon géometre, bon logicien, bon métaphysicien, bon raisonneur ? avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant sur bien des choses & raisonner très mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous

la raison, l'utilité du genre humain.

§ 182.

Tout homme qui raisonne devient incrédule, parce que le raisonnement prouve que la Théologie n'est qu'un chimère; que la Religion est contraire aux principes du bon sens; qu'elle est pleine de faussetés dans toutes les choses humaines. L'homme sensible devient incrédule, parce qu'il voit que la Religion ne tend point à rendre les hommes plus heureux; qu'elle est la source première des plus grands défauts & des calamités permanentes dont l'humanité est affligée. L'homme qui cherche son bien-être & sa propre tranquillité, ex-

ne guères, conduit à l'irréligion, l'homme réglé dans ses mœurs peut avoir des motifs très légitimes pour examiner sa religion pour la bannir de son esprit. Trop foibles pour en imposer aux méchants, en qui le vice jetté de profondes racines, les terreurs religieuses affligent, tourmentent, accablent les imaginations inquiètes. Les aïes ont-elles du courage & du ressort? Elles ont bien ôté secoué un joug qu'elles ne portoient qu'en remissant. Sont-elles foibles & craintives? Elles traînent ce joug pendant toute leur vie; elles vieillissent en tremblant, ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

Les Prêtres ont fait de Dieu un être si malin, si farouche, si propre à chagriner, qu'il est très peu d'hommes au monde qui ne le craignent au fond du cœur que ce Dieu n'existât pas. On ne vit point heureux, quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible; ô dévôt! eh bien! vous le haïssez; vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas desirer l'absence ou la destruction d'un maître, dont l'idée ne fait que tourmenter l'esprit? Ce sont les couleurs noires dont les Prêtres se servent pour peindre la Divi-

nité qui, révoltant les cœurs, forcent à haïr & à la rejeter.

§. 183.

Si la crainte a fait les Dieux, la crainte soutient leur empire dans l'esprit des mortels. On les a de si bonne heure accoutumés à frapper au seul nom de la Divinité, qu'elle est devenue pour eux un spectre, un lutin, un loup-garoux qui les tourmente, & dont l'idée leur ôte le courage même de vouloir se résister. Ils craignent que le spectre invisible ne les frappe, s'ils cessent un instant d'avoir peur. Les dévôts craignent trop leur Dieu pour l'aimer sincèrement; ils le servent comme esclaves qui, dans l'impossibilité d'échapper à sa puissance, prennent le parti de flatter leur maître & qui, à force de mentir, persuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de nécessité vertu. L'amour des dévôts pour leur Dieu & des esclaves pour leurs despotes, n'est qu'un hommage si vile & simulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

§. 184.

LES docteurs Chrétiens ont fait leur Dieu

peu digne d'amour, que plusieurs d'entre eux ont cru devoir dispenser de l'aimer, l'aspersion qui fait frémir d'autres docteurs moins sincères. St. Thomas, ayant prétendu qu'on est obligé d'aimer Dieu aussitôt qu'on a l'usage de sa raison, le Jésuite Sirmond lui répond que *c'est bientôt*. Le Jésuite Vasquez assure qu'il *suffit d'aimer Dieu à l'article de la mort*. Hurtado, moins facile, dit qu'il *ne faut aimer Dieu tous les ans*. Henriquez se contente qu'on l'aime *tous les cinq ans*; Sois, *tous les dimanches*. Surquoi fondés? demande le pere Sirmond, qui ajoute que Suarez veut qu'on aime Dieu quelquefois: mais en quel tems? il vous en fait juge; il n'en fait rien en lui même. Or, dit-il, *ce qu'un si savant docteur ne fait pas, qui pourra le savoir?* Le même Jésuite Sirmond continue en disant, que Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour d'affection, & ne nous promet pas le salut à condition de lui donner notre cœur, c'est assez de lui obéir, & de l'aimer d'un amour effectif en exécutant ses ordres; c'est là le seul amour que nous lui devons; & il ne nous a pas tant commandé de l'aimer que de ne point le haïr. (12)

Cette doctrine paroît hérétique, impie, abo-

(12) Voyez *Apologie des lettres Provinciales*. Tome II.

149
sont des aveugles, peignent des
traits capables de rassûrer les mortels
pervers. Ainsi rien de moins décisif
Chrêtiens, que la question importante,
ou si l'on doit aimer ou ne pas
Dieu. Parmi leurs guides spirituels
prétendent qu'il faut l'aimer de tout
cœur, malgré toutes ses rigueurs; d'autres
le P. Daniel, trouvent qu'un acte
d'amour de Dieu est l'acte le plus héroïque
vertu chrétienne, & que la foiblesse
peut gueres s'élever si haut. Le Jésuite
va plus loin; il dit que c'est un privilège
nouvelle alliance, que la délivrance de
ceux de l'amour divin. (13)

n Dieu puisse être austère & rébarbatif; il faut un Dieu facile avec lequel on puisse entrer en composition. L'homme sévère, acridin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un Dieu qui lui ressemble, un Dieu qui fasse semblant, & regarde comme des pervers ceux qui n'admettent qu'un Dieu commode & facile à gagner. Les hérésies, les querelles, les schismes sont nécessaires. Les hommes sont constitués, organisés, modifiés d'une façon qui ne peut être précisément la même, pourroient-ils être d'accord sur une chimère qui n'existe jamais que dans leurs propres rêves ?

Les disputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élevent sans cesse entre les ministres du seigneur ne sont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les considèrent d'un œil impartial. Comment ne pas rejeter dans l'incrédulité la plus complète la vaine vue de principes sur lesquels ceux mêmes qui les enseignent aux autres ne sont jamais d'accord ? Comment ne point former des doutes sur l'existence d'un Dieu, dont l'existence varie d'une façon si marquée dans les témoignages de ses ministres ? Comment ne pas finir par rejeter totalement un Dieu qui n'est

qu'un amas informe de contradictions? Comment s'en rapporter à des Prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à se combattre, à se traiter d'impies, & d'hérétiques, à se déchirer, à se persécuter sans pitié, sur la manière dont ils entendent les prétendues vérités qu'ils annoncent au monde!

§. 186.

L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Cependant jusqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de manière à convaincre les Incrédules, mais d'une manière propre à satisfaire les Théologiens eux-mêmes. L'on a vu de tout tems des penseurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéressante pour les hommes! Quels ont été les fruits de leurs méditations & de leurs arguments? Ils ont laissé la chose au même point; ils n'ont rien démontré; presque toujours ils ont excité les clameurs de leurs confreres qui les ont accusés d'avoir mal défendu la meilleure des causes.

§. 187.

LES Apologistes de la Religion nous répètent

voient chaque jour que les passions seules font les incroyans ; „ c'est, disent-ils, l'orgueil, & le desir de se distinguer qui font les athées ; ils ne cherchent d'ailleurs à effacer l'idée de Dieu de leur esprit, que parce qu'ils ont lieu de craindre ses jugemens rigoureux. ” Quelque soient les motifs qui portent les hommes à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit sans motifs ; examinons d'abord les arguments, nous examinerons les motifs ensuite ; & nous verrons s'ils ne sont pas légitimes & plus sensés que ceux de tant de dévôts crédules, qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

Vous dites donc, ô Prêtres du seigneur, que les passions font les incroyans : vous prétendez qu'ils ne renoncent à la religion que par intérêt, ou parce qu'elle contredit leurs penchans déréglés ; vous assurez qu'ils n'attaquent vos Dieux, que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh ! vous mêmes, en défendant cette religion & ses chimères, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts ? Qui est-ce qui retire les émolumens de cette religion pour laquelle les

Prêtres font éclater tant de zèle ? Ce sont les Prêtres. A qui la Religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit, des honneurs, & des richesses ? C'est aux Prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie, & qui rend odieuses aux souverains & aux peuples ? Ce sont les Prêtres. Qui est-ce qui profane sur la terre de l'ignorance des hommes & de leurs vains préjugés ? Ce sont les Prêtres. Vous êtes, ô Prêtres, récompensés, honorés & payés pour tromper les mortels & vous faites punir ceux qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations ; les vérités les plus utiles ne procurent à ceux qui les annoncent que des chaînes, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge en nous.

§. 188.

L'ORGUEIL & la vanité furent & seront toujours des vices inhérents au sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre les hommes altiers & vains, que la prétention de posséder un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractère sacré, d'être les envoyés

& les Ministres du Très-Haut ? Ces dispositions ne sont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences & les respects des souverains, par les immunités, les privilèges, les distinctions dont on voit jouir le clergé ? Le vulgaire est en tout pays, bien plus dévoué à ses guides spirituels, qu'il prend pour des hommes divins, qu'à ses supérieurs temporels qu'il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle, que le seigneur ou que le juge. Un Prêtre, chez les Chrétiens, se croit fort au dessus d'un Roi ou d'un Empereur. Un Grand d'Espagne, ayant parlé vivement à un Moine, celui-ci lui dit arrogamment, *apprenez à respecter un homme qui a tous les jours votre Dieu dans ses mains, & votre Reine à ses pieds.*

LES Prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuser les incrédules d'orgueil ? Se distinguent-ils eux-mêmes par une rare modestie ou par une profonde humilité ? N'est-il pas évident que le desir de dominer les hommes, est de l'essence même de leur métier ? Si les ministres du seigneur étoient vraiment modestes, les verroit-on si avides de respects ; si prompts à

orgueil effréné, peut rendre des hommes rouches, si vindicatifs, si dépourvus de douceur ? Quoi de plus somptueux que d'armer des nations, de couler des flots de sang pour défendre de futiles conjectures ?

Vous dites, ô Docteurs ! que la supposition qui fait seule des athées leur donc ce que c'est que votre Dieu ; détruisez-les de son essence ; parlez de Dieu d'une façon intelligible ; dites-en des choses possibles & qui ne soient pas ou contraires à l'expérience ou impossibles. Si vous êtes hors de mesure à les satisfaire ; si jusqu'ici nul d'entre vous n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une manière claire & convaincante ; si de votre

Ne ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de croire des contradictions ; & rougissez une bonne foi d'exciter la haine des peuples & la fureur des souverains contre des hommes qui ne pensent pas comme vous sur un être dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Est-il rien de plus téméraire & de plus extravagant que de raisonner d'un objet que l'on se reconnoît dans l'impossibilité de concevoir ?

Vous nous répétez sans cesse, que c'est la corruption du cœur qui produit l'athéisme, que l'on ne secoue le joug de la Divinité, que parce qu'on craint ses jugemens redoutables. Mais pourquoi nous peignez-vous votre Dieu sous des traits si choquants qu'ils deviennent insoutenables ? Pourquoi ce Dieu si puissant permet-il qu'il y ait des cœurs si corrompus ? Comment ne point faire des efforts pour secouer le joug d'un tyran qui, pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, consent qu'ils se pervertissent, les endurecit, les aveugle, leur refuse ses grâces, afin d'avoir la satisfaction de les punir par des châtimens éternels, d'avoir été endurecis, aveuglés & de n'avoir pas eu les grâces qu'il leur a refusées ? Il faut que les Théologiens & les

des êtres que l'esprit humain puisse

§. 189.

NUL homme sur la terre n'est
ment intéressé au maintien de l'e
est forcée tôt ou tard de céder à
L'intérêt général finit par éclair
tels ; les passions elles-mêmes c
quelquefois à briser pour eux quel
nons des préjugés. Les passions d
souverains n'ont-elles pas anéanti d
siècles dans quelques contrées de l'
pouvoir tyrannique qu'un Pontife
exerçoit autrefois sur tous les Pri
secte ? La politique, devenue plus
a dépouillé le clergé des biens im

geant des droits divins ; en les divinifant , en leur livrant les peuples pieds & poings liés , les Ministres du Très-Haut n'ont-ils pas vu qu'ils travailloient à en faire des Tyrans ? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles gigantesques , qu'ils élevent jusqu'aux nues , ne les écrasent un jour eux-mêmes de leur énorme poids ? MiHe exemples ne leur prouvent-ils pas qu'ils doivent craindre que ces lions déchaînés , après avoir dévoré les nations , ne les dévorent à leur tour ?

Nous respecterons les Prêtres , quand ils deviendront citoyens. Qu'ils se servent , s'ils peuvent , de l'autorité du ciel pour faire peur à ces Princes qui sans cesse désolent la terre. Qu'ils ne leur adjudent plus le droit affreux d'être injustes impunément. Qu'ils reconnoissent que nul sujet d'un Etat n'est intéressé à vivre sous la tyrannie ; qu'ils fassent sentir aux souverains qu'ils ne sont point intéressés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui , les rendant odieux , nuirait à leur propre sûreté , à leur propre puissance , à leur propre grandeur. Enfin que les Prêtres & les Rois détrompés reconnoissent que nulle puissance n'est sûre , si elle ne se fonde sur la vérité , la raison & l'équité.

§. 190.

LES Ministres des Dieux , en faisant une guerre sanglante à la raison humaine , qu'ils devoient développer , agissent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel seroit leur pouvoir , leur considération , leur empire sur les hommes les plus sages ? Quelle seroit la reconnoissance des peuples pour eux si , au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines , ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles ; s'ils eussent cherché les vrais principes de la physique , du gouvernement & des mœurs ! Qui oseroit reprocher son opulence & son crédit à un corps qui , consacrant son loisir & son autorité au bien public , se serviroit de l'un pour méditer , & de l'autre pour éclairer également les esprits des souverains & des sujets !

PRÊTRES ! laissez-là vos chimeres , vos dogmes inintelligibles , vos querelles méprisables : reléguez dans les Régions imaginaires ces phantômes , qui ne pouvoient vous être utiles que dans l'enfance des nations. Prenez enfin le ton de la raison. Au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires ; au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées ; au lieu de leur prêcher

es vertus inutiles & fanatiques , prêchez-
 vous une morale humaine & sociable; prê-
 tez-nous des vertus réellement utiles au
 monde; devenez les apôtres de la raison,
 les lumières des nations, les défenseurs de la
 liberté, les réformateurs des abus, les amis
 de la vérité; & nous vous bénirons, nous
 vous honorerons, nous vous chérirons; tout
 vous assurera un empire éternel sur les cœurs
 de vos concitoyens.

§. 191.

LES philosophes de tout tems ont pris dans
 les nations le rôle qui sembloit destiné aux
 ministres de la religion. La haine de ceux-ci
 pour la philosophie, ne fût jamais qu'une ja-
 lousie de métier. Tous les hommes accou-
 tumés à penser, au lieu de chercher à se nuire
 & à se décrier, ne devoient-ils pas réu-
 nir leurs efforts pour combattre l'erreur,
 pour chercher la vérité, & sur-tout pour
 mettre en fuite les préjugés dont les souve-
 rains & les sujets souffrent également, &
 dont les auteurs eux-mêmes finissent tôt ou
 tard par être les victimes ?

ENTRE les mains d'un gouvernement éclairé,
 les Prêtres deviendroient les plus utiles des

citoyens. Des hommes, déjà richement stipendiés par l'Etat, & dispensés du soin de pourvoir à leur propre subsistance, auroient-ils rien de mieux à faire que de s'instruire eux-mêmes, afin de se mettre en état de travailler à l'instruction des autres ? Leur esprit ne seroit-il pas plus satisfait de découvrir des vérités lumineuses, que de s'égarer sans fruit dans d'épaisses ténèbres ? Seroit-il plus difficile de démêler les principes si clairs d'une morale faite pour l'homme, que les principes imaginaires d'une morale divine & théologique ? Les hommes les plus ordinaires auroient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions simples de leurs devoirs, que de charger leur mémoire de mystères, de mots inintelligibles, de définitions obscures, auxquelles il leur est impossible de jamais rien concevoir ? Que de temps & de peines perdues, pour apprendre & enseigner aux hommes des choses qui ne leur font d'aucune utilité réelle !

QUE de ressources pour l'utilité publique, pour encourager le progrès des sciences, & l'avancement des connoissances, pour l'éducation de la jeunesse, ne présenteroient pas à des Souverains bien intentionnés tant de Mo-

rafteres, qui dans un grand nombre de pay's dévorent les nations sans aucuns fruits pour elles ! mais la superstition, jalouse de son empire exclusif, semble n'avoir voulu former que des êtres inutiles. Quel parti ne pourroit-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux sexes, que nous voyons en tant de contrées si amplement dotés pour ne rien faire ? Au lieu de les occuper de contemplations stériles, de prieres machinales, de pratiques minutieuses ; au lieu de les accabler de jeûnes & d'austérités, que n'excite-t-on entre eux une émulation salutaire qui les porte à chercher les moyens de servir utilement le monde, auquel des vœux fatals les obligent de mourir ? Au lieu de remplir dans la jeunesse les esprits de leurs élèves de fables, de dogmes stériles, de puérités, pourquoi n'oblige-t-on, ou n'invite-t-on pas les Prêtres à leur apprendre des choses vraies & à en faire des citoyens utiles à la Patrie ? De la maniere dont on élève les hommes, ils ne sont utiles qu'au clergé qui les aveugle, & aux Tyrans qui les dépouillent.

§ 192.

LES partisans de la crédulité accusent sou-

se dérange communément avec lui. me infirme & caduc , aux approch
fin, s'apperçoit quelquefois lui-même
raison l'abandonne; il sent que le
revient. Il est des maladies dont l
est d'abbatre le courage, de rendre
nime & d'affoiblir le cerveau; il en
tres qui, en détruisant le corps,
blent point la raison. Quoiqu'il en
incrédule qui se dédit dans la malad
ni plus rare, ni plus extraordinaire c
vôt, qui se permet de négliger, e
les devoirs que sa religion lui presc
façon la plus formelle.

CLÉOMENES, Roi de Sparte, aya
tré peu de respect pour les Dieux pe
cours de son regne devint superstiti

Cléomènes , je ne suis plus ce que j'étois ; & n'étant plus le même , je ne puis plus penser de la même manière.

LES Ministres de la Religion démentent assez souvent dans leur conduite journalière les principes rigoureux qu'ils enseignent aux autres , pour que les incrédules à leur tour se croient en droit de les accuser de mauvaise foi. Si quelques incrédules démentent , soit à la mort , soit durant la maladie , les opinions qu'ils soutenoient en santé , les Prêtres ne démentent-ils pas en santé , les opinions sévères de la Religion qu'ils soutiennent ? Voyons-nous donc un grand nombre de Prélats humbles , généreux , dépourvus d'ambition , ennemis du faste & des grandeurs , amis de la pauvreté ? Enfin voyons-nous la conduite de beaucoup de Prêtres Chrétiens s'accorder avec la morale austère du Christ , leur Dieu & leur modèle ?

§. 193.

L'ATHÉISME , nous dit-on , rompt tous les liens de la Société. Sans la croyance d'un Dieu , que devient la sainteté des serments ? Comment lier un athée , qui ne peut sérieusement attester la Divinité ? Mais le serment

donne-t-il donc plus de force à l'obligation où nous sommes de remplir les engagements contractés ? Quiconque est assez intrépide pour mentir, sera-t-il moins intrépide pour se parjurer ? Celui qui est assez lâche pour manquer à sa parole, ou assez injuste pour violer ses engagements, au mépris de l'estime des hommes, n'y fera pas plus fidèle pour avoir pris tous les Dieux à témoins de ses sermens. Ceux qui se mettent au dessus des jugemens des hommes, se mettent bientôt au-dessus des jugemens de Dieu. Les Princes ne sont-ils pas de tous les mortels les plus prompts à jurer, & les plus prompts à violer les sermens qu'ils ont faits ?

§. 194.

Il faut, nous dit-on sans cesse, il faut une religion au peuple. Si les personnes éclairées n'ont pas besoin du frein de l'opinion, il est du moins nécessaire à des hommes grossiers, en qui l'éducation n'a point développé la raison. Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple ? Voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès ?

Un peuple qui n'auroit aucune idée de la Divinité, pourroit-il se conduire d'une façon si détestable, que tant de peuples crédules parmi lesquels on voit régner la dissolution & les vices les plus indignes des êtres raisonnables ? Au sortir de ses Temples, ne voit-on pas l'artisan ou l'homme du peuple se jeter avec précipitation dans ses dérèglemens ordinaires, se persuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à son Dieu, le mettent en droit de suivre sans remors ses habitudes vicieuses & ses penchans habituels ? Enfin, si ces peuples sont si grossiers & si peu raisonnables, leur stupidité n'est-elle point dûe à la négligence des Princes, qui ne s'embarassent aucunement de l'éducation publique, ou qui s'opposent à l'instruction de leurs sujets ? Enfin la déraison des peuples n'est-elle pas véritablement l'ouvrage des Prêtres, qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale saine, ne les entretiennent jamais que de superstitions, de rêveries, de pratiques, de chimères & de fausses vertus dans lesquelles ils croient tout consister ?

LA religion n'est pour le peuple qu'un vain spectacle de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue

passagèrement son esprit engourdi, sans influer sur sa conduite, & sans corriger ses mœurs : de l'aveu même des ministres des autels, rien de plus rare que cette Religion *intérieure & spirituelle*, qui seule est capable de régler la vie de l'homme & de triompher de ses penchans. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux & le plus dévôt, est-il bien des têtes capables de savoir les principes de leur système religieux, & qui leur trouvent assez de force pour étouffer leurs inclinations perverses ?

Bien des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque, que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que si la Religion n'en impose pas au grand nombre, elle sert au moins à contenir quelques individus, qui, sans elle, se livreroient au crime sans remors. Il faut, sans doute, un frein aux hommes, mais il ne leur faut pas un frein imaginaire ; il leur faut des freins réels & visibles, il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir, que des terreurs paniques & des chimères. La religion ne fait peur qu'à quelques esprits pusillanimes que la foiblesse de leur caractère rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable,

ble, des loix séveres, une morale bien saine en imposent également à tout le monde; il n'est au moins personne qui ne soit forcé d'y croire, & qui ne sente le danger de ne s'y pas conformer.

§. 195.

ON demandera peut-être si l'athéisme raisonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout systême qui demande de la discussion, n'est pas fait pour la multitude. A quoi peut donc servir de prêcher l'athéisme ? Cela peut au moins faire sentir à tous ceux qui raisonnent, que rien n'est plus extravagant que de s'inquiéter soi-même, & que rien n'est plus injuste que d'inquiéter les autres pour des conjectures destituées de fondement. Quant au vulgaire, qui jamais ne raisonne, les argumens d'un athée ne sont pas plus faits pour lui, que les systêmes d'un Physicien, les observations d'un Astronome, les expériences d'un Chimiste, les calculs d'un Géometre, les recherches d'un Médecin, les dessins d'un Architecte, les plaidoyers d'un Avocat, qui tous travaillent pour le peuple à son insçu.

Les argumens métaphysiques de la Théo.

logie & les disputes religieuses qui occupent depuis long-tems tant de profonds rêveurs, font-ils donc plus faits pour le commun des hommes, que les argumens d'un athée ? Bien plus, les principes de l'athéisme, fondés sur le bon-sens naturel, ne font-ils pas plus intelligibles, que ceux d'une Théologie que nous voyons hérissée de difficultés insolubles pour les esprits mêmes les plus exercés ? Le peuple en tout pays possède une religion, à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point & qu'il suit par routine; ses Prêtres s'occupent seuls de la Théologie, trop sublime pour lui. Si par hasard le peuple venoit à percer cette Théologie inconnue, il pourroit se consoler de la perte d'une chose qui, non seulement lui est parfaitement inutile, mais encore, qui produit en lui des fermentations très dangereuses.

Ce seroit une entreprise bien folle que de vouloir écrire pour le vulgaire, ou de prétendre à d'un coup le guérir de ses préjugés. On ne peut critiquer que pour ceux qui lisent & qui raisonnent; le peuple ne lit gueres & raisonne encore moins. Les personnes sensées & pures s'éclairent, les lumières se répandent peu à peu & parviennent à la longue à frapper

per les yeux du peuple même. D'un autre côté, ceux qui trompent les hommes, ne prennent-ils pas souvent eux-mêmes le soin de les détromper ?

§. 196.

Si la Théologie est une branche de commerce utile aux Théologiens, il est très démontré qu'elle est & superflue & nuisible au reste de la Société. L'intérêt des hommes parvient à leur défilier les yeux tôt ou tard. Les Souverains & les peuples reconnoîtront, sans doute, un jour, l'indifférence & le profond mépris que mérite une science futile qui ne sert qu'à troubler les hommes, sans les rendre meilleurs. On sentira l'inutilité de tant de pratiques dispendieuses qui ne contribuent nullement à la félicité publique; on rougira de tant de querelles pitoyables qui cessent d'altérer la tranquillité des Etats, dès qu'on cessera d'y attacher une importance ridicule.

PRINCES ! au lieu de prendre part aux combats insensés de vos Prêtres; au lieu d'écouter follement leurs querelles impertinentes; au lieu de prétendre soumettre tous vos Sujets à des opinions uniformes, occupez-

nous instruit de la Théologie peuvent pro-
 duire aux porteurs, aux artisans, aux labou-
 reurs, aux étrangers, aux femmes, & à
 tout le vulgaire accablés sous nous voyons
 les grandes villes remplies. Les gens de cet-
 te espèce ont tous de la religion; ils ont ce
 qu'on appelle le *fiu de Conscience*; leurs Cu-
 res croient pour eux; ils adhèrent de bon-
 cœur à la croyance inconnue de leurs guides;
 ils écoutent attentivement les sermons, ils as-
 sistent régulièrement aux cérémonies; ils
 croient faire le grand crime de transgre-
 ser contre les ordonnances auxquelles, à
 leur avis, on leur a dit de se conformer.
 Quel bien pour les hommes se fera-t-il de
 cette façon: ils ont une telle idée de la
 religion, qu'ils ne voient le péché que dans
 les rébellions, les fraudes, les
 les crimes de la vie domestique.

Le peuple sans le voir ni sentir
 religion: ce qu'on appelle religion
 attachement aveugle à des
 rites & à des pratiques mysté-
 rieuses. Les irréligieuses peuplé
 ne parvenoit à
 ces, on ne fera
 confiance

que
 erreur

est inintelligibles pour eux-mêmes, la
 é doit-elle donc prendre part à leurs
 querelles? Faut-il que le sang des peu-
 ple pour faire valoir les conjectures de
 ces rêveurs entêtés? S'il est très diffi-
 cile de guérir les Théologiens de leur ma-
 lade les peuples de leurs préjugés, il est
 très facile d'empêcher que les ex-
 ceptions des uns, & la sottise des autres
 produisent des effets pernicioeux. Qu'il
 soit permis à chacun de penser comme il vou-
 dra, pourvu qu'il ne lui soit jamais permis de
 forcer la façon de penser. Si les chefs
 des Conventions étoient plus justes & plus sensés,
 les Conventions théologiques n'intéresseroient
 plus la tranquillité publique, que les dis-
 putes des Physiciens, des Médecins, des
 Jurisconsultes & des Critiques. C'est la tyran-
 nie des Princes qui fait que les querelles
 théologiques ont des conséquences fâcheuses
 pour les Etats. Quand les Rois cesseront de
 se mêler de Théologie, les disputes des Théo-
 logiens ne seront plus à craindre.

Ceux qui nous vantent si fort l'importance
 de la Religion, devroient bien nous
 montrer les heureux effets qu'elle produit &
 les avantages que les disputes & les spécula-

ner en tout tems à l'esprit humain
prétendit retenir dans une enfance é
elle ne l'occupa que de fables ; elle
de terreurs ; elle l'effraya par des ph
qui l'empêcherent de marcher en ava
capable de se perfectionner elle - m
Théologie opposa des barrières insu
bles aux progrès des connoissances
bles ; elle ne parut occupée que du
tenir les nations & leurs chefs dan
rance la plus profonde de leurs vr
rêts, de leurs rapports, de leurs
des motifs réels qui peuvent les port
faire. Elle ne fait qu'obscurcir la
rendre ses principes arbitraires, la sc
aux caprices des Dieux ou de leurs M
Elle convertit l'est de gouverner les b

§. 199.

POUR peu qu'on se donne la peine de suivre l'histoire de l'esprit humain, on reconnoitra sans peine que la Théologie s'est bien gardée d'en reculer les bornes. Elle commença d'abord par le repaître de fables qu'elle lébitta comme des vérités sacrées. Elle fit telore la Poésie, qui remplit l'imagination des peuples de ses fictions puérides: elle ne s'es entretint que de ses Dieux & de leurs faits incroyables. En un mot, la Religion traita toujours les hommes comme des enfans qu'elle endormit par des contes, que ses ministres voudroient continuer à faire encore passer pour des vérités incontestables.

SI les Ministres des Dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eurent toujours soin de leur donner un ton énigmatique, & de les envelopper des ombres du mystère. Les Pythagores & les Platons pour acquérir quelques futiles connoissances, furent obligés de ramper aux pieds des Prêtres, de se faire initier à leurs mystères, d'essuyer les épreuves qu'ils voulurent leur imposer: c'est à ce prix qu'il leur fut permis de puiser leurs notions exaltées, si séduisantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui est

parfaitement inintelligible. Ce fut chez d Prêtres Egyptiens, Indiens, Chaldéens; fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudimens: obscure ou fautive dans ses principes; mêlée de fictions & de fable uniquement faite pour éblouir l'imagination; cette philosophie ne marcha qu'en chancelant & ne fit que balbutier; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugla & le détourna d'objets vraiment utiles.

Les Spéculations Théologiques & les rêveries mystiques des anciens sont même nos jours en possession de faire la loi dans une grande partie du monde philosophique adoptées par la Théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter sans hérésie. Elles nous entretiennent d'*Etres Aériens*, d'*Esprit d'AnGES*, de *Démons*, de *Génies* & d'autres fantômes qui font l'objet des méditations de nos plus profonds penseurs, & qui servent de base à la *métaphysique*; science abstraite & futile, sur laquelle les plus grandes génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis

de Babylone, demeurent les fondemens d'une science révérée pour son obscurité, qui la fait passer pour merveilleuse & divine.

Les premiers Législateurs des nations furent des Prêtres; les premiers Mythologues & Poètes furent des Prêtres; les premiers Savants furent des Prêtres; les premiers Médecins furent des Prêtres. Entre leurs mains la science devint une chose sacrée, interdite aux profanes: ils ne parlerent que par des allégories, des emblèmes, des énigmes, des oracles ambigus: moyens très propres à exciter la curiosité, à faire travailler l'imagination, & sur-tout à inspirer au vulgaire étonné, un saint respect pour des hommes que l'on crut instruits par le ciel, capables d'y lire les destinées de la terre, & qui se donnoient hardiment pour les organes de la Divinité.

§ 200.

LES Religions de ces Prêtres antiques ont disparu, ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos Théologiens modernes les regardent comme des imposteurs, ils ont eu soin de recueillir bien des fragments épars de leurs systèmes religieux; dont l'ensemble n'existe plus pour nous: nous

retrouvons encore dans nos religions mêmes non seulement leurs dogmes métaphysiques que la Théologie n'a fait que r'hal d'une autre façon, mais encore nous y voyons des restes remarquables de leurs pratiques superstitieuses, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantemens. On donne encore aux Chrétiens de méditer & de respecter les monumens qui leur restent des Législateurs, des Prêtres, des *Prophètes* de la Religion Hébraïque qui, selon les apparences, avoit emprunté de l'Égypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie. Les superstitions & les extravagances imaginées par des fous ou des rêveurs idolâtres, sont encore des notions sacrées pour les Chrétiens !

Pour peu que l'on jette les yeux sur l'histoire, on trouve des conformités frappantes entre toutes les religions des hommes. Sur toute la terre, on voit les notions religieuses affliger & réjouir périodiquement les peuples ; par-tout on voit des rites, des pratiques, souvent abominables, des mystères redoutables occuper les esprits & devenir les objets de leurs méditations. On voit les différentes superstitions emprunter les uns des autres & leurs rêveries abstraites & leurs

émonies. Les religions ne sont pour l'ordinaire que des rapsodies informes combinées par de nouveaux Docteurs, qui pour les composer se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs, en se réservant le droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne convenoit point à leurs vûes présentes. La Religion d'Egypte servit évidemment de base à la Religion de Moÿse, qui en bannit le culte des idoles; Moÿse ne fut qu'un Egyptien schismatique. Le Christianisme n'est qu'un Judaïsme réformé. Le Mahométisme est composé du Judaïsme, du Christianisme & de l'ancienne Religion d'Arabie, &c.

§. 201.

DEPUIS l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, la Théologie fut seule en possession de régler la marche de la philosophie: quels secours lui a-t-elle prêtés? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires; elle convertit l'art de raisonner, en une science de mots; elle jetta l'esprit humain dans les régions aériennes de la métaphysique, où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles & dangereux. Aux causes physiques &

simples, cette philosophie substitua des causes surnaturelles, ou plutôt des causes vraiment occultes : elle expliqua des phénomènes difficiles par des agents plus inconcevables que ces phénomènes. Elle remplit le discours de mots vuides de sens, incapables de retracer la raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer, & qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, donner de la défiance contre les principes de la raison & de l'évidence, & entourer la vérité d'un rempart insurmontable.

§. 202.

Si l'on vouloit en croire les partisans de la religion, sans elle rien ne pourroit s'exécuter dans le monde ; la nature seroit une éternité continue ; l'homme seroit dans l'impossibilité de se comprendre lui-même. Mais au fond, qu'est-ce que cette religion nous explique ? Plus on l'examine, & plus on trouve que ses notions théologiques ne sont propres qu'à embrouiller toutes nos idées ; elles changent tout en mystères ; elles nous expliquent des choses difficiles par des choses impossibles. Est-ce donc expliquer les choses

que de les attribuer à des agents inconnus , à des puissances invisibles ; à des causes immatérielles ? L'esprit humain est-il bien éclairci quand dans son embarras , on le renvoie aux profondeurs des trésors de la sagesse divine , sur lesquelles on lui répète à tout moment qu'il porteroit en vain ses regards téméraires ? La nature Divine , à laquelle on ne conçoit rien , peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà si difficile à expliquer ?

DEMANDEZ à un Philosophe Chrétien quelle est l'origine du monde ? Il vous répondra , que c'est Dieu qui a créé l'univers. Qu'est-ce que Dieu ? On n'en fait rien. Qu'est-ce que créer ? On n'en a nulle idée. Quelle est la cause des pestes , des famines , des guerres , des sécheresses , des inondations , des tremblements de terre ? C'est la colère de Dieu. Quels remèdes opposer à ces calamités ? Des prières , des sacrifices , des processions , des offrandes , des cérémonies font , nous dit-on , les vrais moyens de désarmer la fureur céleste. Mais pourquoi le ciel est-il en courroux ? C'est que les hommes sont méchants. Pourquoi les hommes sont-ils méchants ? C'est que leur natu-

re est corrompue. Quelle est la cause de cette corruption ? C'est, vous dit aussitôt un Théologien d'Europe, parce que le premier homme, séduit par la première femme, a mangé d'une pomme à laquelle son Dieu lui avoit défendu de toucher. Qui est-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise ? C'est le Diable. Mais qui a créé le Diable ? C'est Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé ce Diable, destiné à pervertir le genre humain ? On n'en sçait rien, c'est un mystère caché dans le sein de la Divinité.

LA terre tourne-t-elle au-tour du soleil ? Il y a deux siècles que le Physicien devoit vous auroit répondu que l'on ne pouvoit le penser sans blasphème, vû qu'un pareil système ne pouvoit s'accorder avec les livres saints que tout chrétien révere comme inspirés par la Divinité même. Qu'en pense-t-on aujourd'hui ? Nonobstant l'inspiration divine, les Philosophes Chrétiens sont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoignage de leurs livres inspirés.

QUEL est le principe caché des actions & des mouvements du corps humain ? C'est l'ame. Qu'est-ce qu'une ame ? C'est un esprit. Qu'est-ce qu'un esprit ? C'est une substance

qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle substance peut-elle se concevoir ? Comment peut-elle mouvoir un corps ? On n'en sçait rien, c'est un mystere. Les bêtes ont-elles des ames ? Le Cartésien vous assure que ce sont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, sentir, penser d'une façon très semblable à l'homme ? illusion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'ame que, sans y rien connoître, vous attribuez à l'homme ? C'est que les ames des bêtes embarrasseroient nos Théologiens, qui contents de pouvoir effrayer & damner les ames immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles sont les solutions puérides que la philosophie, toujours menée en lisières par la Théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problèmes du monde physique & moral !

§. 203.

COMBIEN de subterfuges & de tours de force tous les penseurs anciens & modernes n'ont-ils pas employés pour éviter de se mettre aux prises avec les Ministres des Dieux, qui furent dans tous les tems les

vrais tyrans de la pensée ! Combien les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz & tant d'autres ont-ils été forcés d'imaginer d'hypothèses & de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries & les bévues que la Religion avoit rendues sacrées ! Avec quelles précautions les plus grands philosophes ne se sont-ils pas enveloppés, au risque même d'être absurdes, inconséquents, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordoient pas avec les principes de la Théologie ! Des Prêtres vigilants furent toujours attentifs à éteindre les systèmes qui ne pouvoient cadrer avec leurs intérêts. La Théologie fut en tout tems le lit de Procuſte sur lequel ce brigand étendoit les étrangers ; il leur coupoit les membres, quand ils étoient plus longs, ou les faisoit allonger par des chevaux, quand ils étoient plus courts, que le lit sur lequel il les forçoit de se placer.

QUEL est l'homme sensé, fortement épris de l'amour des sciences, intéressé au bien-être des humains, qui puisse réfléchir sans dépit & sans douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuses & subtiles, qui depuis des siècles se sont follement épuisées sur des chimères toujours inutiles, & très

souvent nuisibles à notre espèce? Que de lumières n'auroient pas pu jeter dans les esprits, tant de penseurs fameux, si au lieu de s'occuper d'une vaine Théologie & de ses disputes impertinentes, ils eussent porté leur attention sur des objets intelligibles & véritablement importants pour les hommes? La moitié des efforts qu'ont coûté au génie les opinions religieuses; la moitié des dépenses qu'ont coûté aux nations leurs cultes frivoles, n'auroient-elles pas suffi pour les éclairer parfaitement sur la morale, la politique, la physique, la médecine, l'agriculture &c.? La superstition absorbe presque toujours l'attention, l'admiration & les trésors des peuples; ils ont une religion très coûteuse; mais ils n'ont pour leur argent ni lumières, ni vertus, ni bonheur.

§. 204.

QUELQUES Philosophes anciens & modernes ont eu le courage de prendre l'expérience & la raison pour guides, & de s'affranchir des chaînes de la superstition. Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton & quelques autres Grecs ont osé déchirer le voile épais du préjugé, & délivrer la philosophie des

entraves théologiques. Mais leurs systêmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de merveilleux pour des imaginations amoureuses de chimeres, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des Platons, des Socrates, des Zénons. Chez les modernes Hobbes, Spinoza, Bayle, &c. ont marché sur les traces d'Epicure, mais leur doctrine ne trouva que très peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison.

DANS tous les âges, on ne put sans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avoit rendus sacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, & souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Plusieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique & l'autre cachée; la clef de cette dernière s'étant perdue, leurs sentimens véritables deviennent souvent intelligibles, & par conséquent inutiles pour nous.

COMMENT les Philosophes modernes a qui, sous peine d'être persécutés de la fa-

son la plus cruelle, l'on croit de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi, c'est-à-dire à l'autorité des Prêtres; comment, dis-je, des hommes ainsi liés, auroient-ils pu donner un libre essor à leur génie, perfectionner la raison, accélérer la marche de l'esprit humain? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité; très rarement eurent-ils le courage de l'annoncer; ceux qui ont osé le faire, ont été communément punis de leur témérité. Graces à la Religion, il ne fut jamais permis de penser tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme est par-tout la victime & la dupe.

§. 205.

Tout homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde, est sûr de s'attirer la haine des Ministres de la Religion; ceux-ci appellent à grands cris les puissances à leur secours; ils ont besoin de l'assistance des Rois pour soutenir & leurs argumens & leurs Dieux. Ces clameurs ne décelent que trop la foiblesse de leur cause.

On est dans l'embarras quand on crie au secours.

IL n'est point permis d'errer en matiere de

religion : sur tout autre objet on se trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarrent, & l'on sçait quelque gré aux personnes qui découvrent des vérités nouvelles ; mais dès que la Théologie se juge intéressée, soit dans les erreurs, soit dans les découvertes, un saint zèle s'allume, les souverains extérieurement, les peuples entrent en fureur, les nations sont en rumeur sans sçavoir pourquoi.

EST-IL rien de plus affligeant, que de voir la félicité publique & particulière dépendre d'une science futile, dépourvue de principes, qui n'est jamais de base que dans l'imagination malade, qui ne présente à l'esprit que des mots vuides de sens ? En quoi peut consister l'utilité si vantée d'une religion que personne ne peut comprendre, qui tourmente sans cesse ceux qui ont la simplicité de s'en occuper, qui est incapable de rendre les hommes meilleurs, & qui souvent leur fait un mérite d'être injustes & méchants ? Est-il une folie plus déplorable & qui doive être plus justement combattue, que celle qui, loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui causer des transports, la rendre misérable en la privant de la vérité qui seule peut adoucir la rigueur de son sort ?

§. 206.

LA Religion n'a fait en tout tems que remplir l'esprit de l'homme de ténèbres & le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts véritables. Ce n'est qu'en écartant ses nuages & ses phantômes que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale, & les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette Religion nous donne le change & sur les causes de nos maux & sur les remèdes naturels que nous pourrions y appliquer : loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les multiplier & les rendre plus durables. Disons donc avec un célèbre moderne, *la Théologie est la boîte de Pandore ; & s'il est impossible de la refermer, il est au moins utile d'avertir que cette boîte si fatale est ouverte.* (14)

(14) Mylord Bolingbroke dans ses *œuvres posthumes*.

a/b







FINANCE DEPARTMENT

book is under no circur
tak

LEDOX LIBRAE



Bancroft Collecti
Purchased in 189

